



HAL
open science

Thénardier, la figure du “ mauvais pauvre ” : un problème socio-moral

Lucien Auclair

► **To cite this version:**

Lucien Auclair. Thénardier, la figure du “ mauvais pauvre ” : un problème socio-moral. Littératures. 2022. dumas-03703681

HAL Id: dumas-03703681

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03703681>

Submitted on 24 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Thénardier, la figure du « mauvais pauvre » : un problème socio-moral

AUCLAIR
Lucien

Sous la direction de Mme Delphine GLEIZES

Laboratoire : LITT&ARTS

UFR LLASIC
Département Lettres

Mémoire de master 2 mention Arts, Lettres, Civilisations

Parcours : Littérature : Critique et Création

Année universitaire 2021-2022



Thénardier, la figure du « mauvais pauvre » : un problème socio-moral

**AUCLAIR
Lucien**

Sous la direction de Mme Delphine GLEIZES

Laboratoire : LITT&ARTS

UFR LLASIC
Département Lettres

Mémoire de master 2 mention Arts, Lettres, Civilisations

Parcours : Littérature : Critique et Création

Année universitaire 2021-2022

Remerciements

Je souhaite tout d'abord adresser toute ma reconnaissance à ma directrice de recherche, Mme Delphine Gleizes, pour l'aide qu'elle m'a apportée, la suggestion de ce sujet qui me convenait parfaitement, la pertinence des ressources et des conseils qu'elle m'a fournis tout au long de cette aventure, et la confiance qu'elle a montrée en mon travail.

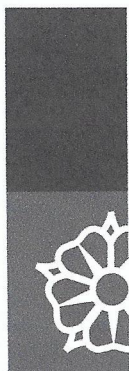
Je remercie chaleureusement Catherine Mas, mon ancienne professeure de français, d'abord parce qu'elle m'a fourni des pistes de réflexion très utiles ainsi que des conseils à plus long terme que je tâcherai de ne pas oublier, mais aussi parce qu'il y a sept ans, c'est elle qui m'a donné le goût pour la littérature et pour la plume de Victor Hugo.

Mille mercis à Ombeline et Alizée, qui ont été mes compagnes de travail de première ligne lors de la difficile première année de ce master. Merci de l'attention que vous avez su prêter à mon travail, merci de tout le soutien que vous m'avez apporté, et merci d'avoir supporté mes humeurs dans les moments les plus délicats.

Je tiens également à remercier Jeanne, Elyas, Emma, et Éloïse, pour avoir pris le temps de me relire et de me corriger, et pour avoir fait preuve vis-à-vis de mon travail d'un enthousiasme qui m'a été précieux. Vous m'avez, toutes et tous, donné la confiance dont j'avais besoin pour aller jusqu'au bout.

Merci à ma mère, Monique Auclair, qui n'a pas terminé la lecture des *Misérables* à temps pour figurer parmi les noms ci-dessus, mais qui a accepté de se plonger dans la passion hugolienne et d'échanger avec moi quelques discussions littéraires après le repas.

Enfin, merci à Victor Hugo !



DECLARATION

1. Ce travail est le fruit d'un travail personnel et constitue un document original.
2. Je sais que prétendre être l'auteur d'un travail écrit par une autre personne est une pratique sévèrement sanctionnée par la loi.
3. Personne d'autre que moi n'a le droit de faire valoir ce travail, en totalité ou en partie, comme le sien.
4. Les propos repris mot à mot à d'autres auteurs figurent entre guillemets (citations).
5. Les écrits sur lesquels je m'appuie dans ce mémoire sont systématiquement référencés selon un système de renvoi bibliographique clair et précis.

NOM : AUCLAIR PRENOM : Louis
DATE : 5/05/2022 SIGNATURE :

Sommaire

Introduction.....	7
Partie I – Le détestable misérable.....	13
CHAPITRE 1 - UN MISÉRABLE PARMI LES MISÉRABLES.....	17
1. L'IMAGE DE LA MISÈRE.....	17
2. LA VOIX DE LA MISÈRE.....	25
CHAPITRE 2. REPOUSSER LE PATHOS : LE RAPPORT À L'HUMAIN.....	31
1. LA FIGURE LA PLUS ANTAGONISTE D'UN SYSTÈME.....	31
2. L'EXPLOITATION CONTRE L'ÉMOTION.....	37
3. LES VICES DU « MAUVAIS PAUVRE ».....	41
CHAPITRE 3. LE VISAGE DES TÉNÈBRES : LE LECTEUR FACE AU MAL.....	47
1. UN HORIZON D'ATTENTE PHYSIONOMIQUE.....	47
2. DIABOLISATION LEXICALE ET ANALOGIQUE.....	51
3. L'OMBRE INVERSÉE : UN PERSONNAGE INSAISSABLE	57
4. L'INQUIÉTUDE, UNE ALTERNATIVE À L'EMPATHIE ?.....	59
Partie II – Qu'est-ce qu'un « méchant homme » ?.....	65
CHAPITRE 4. THÉNARDIER, UNE ÉNIGME POUR L'AXIOLOGIE.....	69
1. JUGER L'ACTION : À L'ENCONTRE DE MODÈLES MORAUX.....	69
2. JUGER L'HOMME : À L'ASSAUT DE MODÈLES MORAUX.....	75
CHAPITRE 5. L'IRRÉMÉDIABLE, PIRE ENNEMI DE L'HUMANISME HUGOLIEN ?.....	85
1. L'ÉGOÏSME À TOUTE ÉPREUVE : UNE ANTITHÈSE PHILOSOPHIQUE.....	85
2. LE MAUVAIS ARTISTE : UNE ANTITHÈSE MÉTALITTÉRAIRE.....	90
3. LE MÉCHANT IMPUNI : UNE ANTITHÈSE NARRATIVE.....	93
CHAPITRE 6. UNE NATURE DÉNATURANTE : FATALITÉ OU NÉCESSITÉ ?.....	101
1. LE MAL COMME IDENTITÉ DU PERSONNAGE : L'INCLINATION NATURELLE	101
2. LE MAL COMME ACTION DU PERSONNAGE : LA FORCE CORRUPTICE.....	108
Partie III – La catapse de la misère.....	119
CHAPITRE 7. DE L'ÉCHEC À LA RÉCOMPENSE.....	125
1. UNE PROGRESSION DANS L'ÉCHEC.....	125
2. LES FACTEURS DE L'ÉCHEC.....	130
CHAPITRE 8. DE LA JUNGLE SOCIALE AU MATÉRIALISME.....	139
1. « QUAND L'HOMME EST ARRIVÉ AUX DERNIÈRES EXTRÉMITÉS, IL ARRIVE EN MÊME TEMPS AUX DERNIÈRES RESSOURCES. ».....	139

2.	<u>L'OBJET ET LA MARCHANDISE.....</u>	<u>142</u>
3.	<u>NE CROIRE EN RIEN : MATÉRIALISME ET SPIRITUALITÉ.....</u>	<u>146</u>
4.	<u>MANGER OU ÊTRE MANGÉ.....</u>	<u>150</u>
<u>CHAPITRE 9. DE L'IDENTITÉ À L'HUMANITÉ.....</u>		<u>155</u>
1.	<u>LE FAUX SOUS TOUTES SES FORMES.....</u>	<u>155</u>
2.	<u>UN ÉTAT DE NATURE ?.....</u>	<u>161</u>
3.	<u>DE LA DÉSHUMANISATION À LA RÉHUMANISATION ?.....</u>	<u>164</u>
<u>Conclusion.....</u>		<u>173</u>
<u>Bibliographie.....</u>		<u>177</u>
<u>Table des illustrations.....</u>		<u>182</u>
<u>Table des matières.....</u>		<u>183</u>

Introduction

« Quand on fait le mal, il faut faire
tout le mal. Démence de s'arrêter à
un milieu dans le monstrueux ! »

Claude Frollo dans *Notre-Dame de Paris*¹.

Dans l'œuvre de Victor Hugo, la notion du mal est essentielle en ce qu'elle apparaît de façon tantôt explicite, tantôt sous-jacente, dans tous les domaines traités, et en particulier sur deux plans qui sont à la fois distincts et indissociables. Sur le plan collectif, le mal apparaît comme une pathologie de l'humanité, la misère constituant un mal social et l'existence de la peine de mort un mal sociopolitique, par exemple ; et sur le plan individuel, le mal apparaît dans une dimension davantage axiologique, celle de la représentation de la mauvaise action, qui a alors une valeur essentiellement morale. Si par le mal, nous entendons tout ce qui est source de souffrance ou de nuisance en général pour autrui, que celui-ci soit un individu ou une collectivité, alors le roman hugolien peut s'imposer dans l'œuvre de son auteur comme le lieu privilégié de la représentation du mal : l'individualité des personnages permet une mise au premier plan de la dimension axiologique du mal, et leur multiplicité ainsi que la présence d'un narrateur qui, chez Hugo, est souvent omniscient et commente la société dans son ensemble, permet de considérer le mal comme phénomène existant à l'échelle humaine.

La question du mal est particulièrement centrale dans *Les Misérables*, où elle est traitée dans la perspective d'un double phénomène : d'une part, le constat et la dénonciation de son existence, et d'autre part, la proposition de l'horizon d'un meilleur toujours possible². On le voit avec le personnage central qu'est Jean Valjean : le fil directeur que constitue son parcours représente une lutte pour s'extraire du mal qui le caractérise premièrement et dont les origines sont étudiées au début du roman. Ainsi, entre le Jean Valjean qui vole le seul

1 V. Hugo, *Notre-Dame de Paris* (1832), Lausanne, Rencontre, Œuvres complètes de Victor Hugo I, 1966, livre VIII, IV, p.365.

2 « Livre lumineux et livre ténébreux, on ne cherchera pas à éluder l'antithèse : lumineux parce qu'il veut former le miroir idéal où se dessine l'immense avenir de l'homme ; ténébreux parce qu'il veut être la représentation réaliste d'un présent encore tout opprimé du poids des fléaux. » (J. P. Reynaud, « Progrès et calvaire » in : P. Brunel (dir.), *Hugo – Les Misérables*, Mont-de-Marsan, Éditions InterUniversitaires, Actes de la Journée d'étude organisée par l'École doctorale de Paris-Sorbonne, 19 novembre 1994, p.97)

homme à avoir voulu l'accueillir³ et le Jean Valjean qui va au-devant de la mort pour sauver la vie du jeune homme qu'il déteste⁴, il y a un monde, qui est la progression romanesque. Celle-ci prend donc au moins en partie la forme d'un cheminement du mal vers le bien, le cœur du roman étant la rédemption d'un homme ; or, dans ce progrès général, le mal sert d'obstacle sous plusieurs formes. Certaines, qui sont internes aux protagonistes, peuvent notamment être la tentation du vice, de l'orgueil, ou de l'égoïsme⁵, et d'autres auxquelles les protagonistes font face sont celles qui leur sont extérieures, lorsqu'ils sont confrontés à la mauvaise action d'autrui et à ses conséquences. Dans ce cas, l'acteur de la mauvaise action peut d'une part être présenté par la narration comme étant un ensemble social, en particulier le phénomène de la misère qui est au cœur du récit ; c'est le cas pour un personnage comme Gavroche, sur lequel s'abat un mal qui apparaît comme général plutôt qu'individuel⁶. Ou bien, le mal peut prendre une forme plus littéralement axiologique au sens de l'action individuelle, et dans ce cas il relèvera d'un autre personnage, extérieur aux principaux protagonistes que le narrateur suit. Ces personnages, qui peuvent apparaître *a priori* comme les antagonistes d'un système manichéen en ce qu'ils sont les instigateurs de mauvaises actions, sont, parmi les personnages récurrents, au nombre de deux : Javert et Thénardier. Pour ce qui est de Javert, il ne semble pas échapper à un mouvement général du roman vers le bien, puisque la raison de la fin de son parcours est d'avoir privilégié le bien moral à la loi en laissant sa liberté à Jean Valjean. Reste Thénardier, qui apparaît comme le personnage le plus à contre-courant du roman, et donc le plus problématique.

En effet, si l'on part de ce postulat d'un mouvement général du roman et de ses personnages du mal vers le bien, Thénardier est le seul personnage récurrent à être, du début à la fin, moralement immuable. Cette exception est particulièrement problématique si l'on considère le propos du roman vis-à-vis du mal, que l'on a déjà évoqué : dénoncer son existence, et proposer un horizon du bien. Pour ce qui est de ce dernier point, le paradoxe est évident, il s'agit de l'absence d'évolution morale du personnage qui risque de contredire la possibilité de cet horizon : Thénardier n'incarne pas seulement le mal dans

3 Voir V. Hugo, *Les Misérables* (1862) (vol.I), Y. Gohin (éd.), Gallimard, « Folio classique », 1999, Première partie, livre II, X, pp.152-155 « L'homme réveillé » où il cède à la tentation. Nous nous référerons à cette édition pour l'intégralité des références à l'œuvre étudiée.

4 Voir *Ibid* (vol.II), quatrième partie, livre XV, III, pp.530-532 « Pendant que Cosette et Toussaint dorment » où son attitude change brusquement comme par automatisme du devoir moral.

5 On peut penser au fameux chapitre de la « Tempête sous un crâne » (*Ibid* (vol.I), Première partie, livre VII, III, p.301) où Jean Valjean est tiraillé entre une vertu morale qui le mènerait à une bonne action déontologique, et la préservation de soi.

6 Car il apparaît comme le symptôme d'un mal existant. Voir *Ibid*, troisième partie, livre I, XIII, p.755 : « C'était un de ces enfants dignes de pitié entre tous qui ont père et mère et qui sont orphelins. »

son action, il représente un absolu dans le mal, et dans un roman qui cherche également à représenter une réalité humaine, la présence de cet absolu peut entrer en contradiction totale avec la croyance humaniste en la possibilité d'un meilleur. Quant à la dénonciation du mal, là aussi un point attire notre attention sur une apparente contradiction : le mal que Hugo cherche à représenter dans *Les Misérables* est en grande partie celui qui donne son titre au roman, c'est-à-dire la « maladie du corps social⁷ » que constitue la misère. Or, l'essentiel des personnages de « misérables » entretiennent un lien d'attachement avec le lecteur qui passe notamment par le pathétique, ce qui permet d'attirer l'attention sur la question de la misère et sur l'urgence qu'elle constitue ; mais Thénardier, qui plonge de plus en plus dans la misère sociale au fil du roman, repousse toujours cet attachement par son immuable vocation à faire le mal. Ces idées sont formulées par l'auteur dans le titre du huitième livre de la troisième partie : « Le mauvais pauvre ». Si la formulation ne paraît pas complètement oxymorique, elle suscite tout de même des tensions morales en posant la question du jugement qu'on est en droit de porter sur un individu qui est à la fois l'instigateur du mal moral et la victime du mal social.

Ce n'est donc pas seulement dans le système narratif mais bien dans la démarche du roman que Thénardier s'impose comme une anomalie, une énigme pourrait-on dire, qui n'a pas encore été véritablement résolue. Bon nombre d'ouvrages critiques ne s'attardent pas sur ce personnage, et ceux qui le font ne lui consacrent en général que quelques pages : c'est le cas de Françoise Chenet-Faugeras, qui lui consacre un chapitre de son ouvrage *Les Misérables ou « L'espace sans Fond »*, où elle s'intéresse au parcours socio-géographique de chaque personnage ; également dans une perspective sociale, Claude Habib se penche lui aussi sur le cas de Thénardier dans son article « Autant en emporte le ventre ! » qui étudie l'enfer social des *Misérables* à travers l'image filée de l'ingestion ; Georges Piroué, dans *Victor Hugo romancier ou les dessus de l'inconnu*, consacre une double page à son interprétation du personnage de Thénardier et de la façon dont il incarne le mal dans le roman ; Dominique Val-Zienta s'intéresse aussi à ce personnage durant trois pages lorsque, dans son ouvrage *Les Misérables, l'Évangile selon "Saint-Hugo" ?*, il considère le roman hugolien comme une réécriture moderne de l'univers biblique. Mais à l'échelle de la critique des *Misérables*, il s'agit tout de même d'un personnage qui n'est pas souvent exploité, et très rarement interrogé. Beaucoup d'ouvrages critiques que nous avons pu consulter et que nous évoquerons, comme *Victor Hugo et le roman philosophique* de

7 V. Hugo, « La Misère » (Discours à l'Assemblée Constituante du 9 juillet 1849) in : *Actes et Paroles I*, Paris, Hetzel & Quantin, 1882, p.283.

Myriam Roman, *Les Misérables*, roman pensif de cette dernière et Marie-Christine Bellosta, *La Tentation de l'impossible : Victor Hugo et Les Misérables* de Mario Vargas Llosa, ainsi que bon nombre d'articles, évoquent surtout le personnage de Thénardier comme exemple dans un propos plus large, qui peut aussi bien concerner le mal au sens moral et métaphysique que la dimension de représentation sociale. Nous n'avons trouvé que trois articles qui mettent véritablement Thénardier au centre de leur questionnement et de leur démarche, dont deux se concentrent sur un point très précis. D'abord, Shelly Charles, dans sa communication au Groupe Hugo du 30 mai 2015, fait un point sur la place de « Pigault-Lebrun dans *Les Misérables* », ce qui l'amène en grande partie à détailler ce que la lecture du romancier populaire implique pour le personnage de Thénardier ; ensuite, Agnès Spiquel, dans son article « Le misérable peintre », étudie spécifiquement la production artistique de Thénardier pour étudier ses répercussions sur la représentation de l'Histoire, la valeur esthétique et la notion de vrai ; et surtout, un seul critique a pour l'instant mené une étude centrée sur le potentiel paradoxe que constitue Thénardier dans le propos du roman. Il s'agit de Pierre Laforgue et de son article « Filousophie de la misère », où il exprime la posture suivante :

[...] la fonction de Thénardier dans *Les Misérables*, c'est d'être un scandale. La nature du scandale qu'il représente est clairement idéologique : il ne s'inscrit pas dans la philosophie d'ensemble du roman, au contraire, par son existence même, il la compromet, la dénonce et en montre, sinon l'insignifiance, du moins les limites ; mais, d'un autre côté, il est une des pièces essentielles du discours qui s'efforce d'être tenu sur la misère, car ce qui parle en lui, c'est ce qui échappe à cette philosophie, ce résidu inassimilable, - cette chose sans nom qu'est précisément la misère⁸.

Il nous apparaît toutefois que cette analyse, quoique pertinente pour ce qui est de la nécessité d'un personnage comme Thénardier dans la représentation de la misère et pour ce qui est du « scandale » qu'il constitue, ne dépasse pas le paradoxe d'une philosophie qui se contredit elle-même au sein de son propre roman. Pourquoi en effet proposer un roman qui met en avant une thèse sur l'homme et sa capacité à progresser vers le bien, si c'est pour proposer dans le même temps un contre-exemple de cette thèse ? Pourquoi ce contre-exemple n'aboutirait-il pas effectivement à une « insignifiance » de cette démarche ? De même, l'idée que la misère « échappe à cette philosophie » n'est pas complètement satisfaisante : elle revient en effet à dire que les deux façades de la démarche de Hugo dans ce roman, qui sont la représentation de l'existence d'un mal et la proposition de la

8 P. Laforgue, « Filousophie de la misère » in : G. Chamarat (dir.), *Les Misérables : Nommer l'innommable*, Orléans, Paradigme, 1994, p.121.

possibilité d'un meilleur, se contredisent, et qu'il est impossible de porter un jugement moral sur la misère. Or, le lien qu'entretient Thénardier avec le lecteur, s'il relève effectivement du « scandale », est pour autant également celui d'un jugement moral, le personnage étant jusqu'à la fin défini comme un « méchant homme⁹ ». Ce qui est donc à montrer est la manière dont le personnage peut justement concilier, dans un même propos non contradictoire, ces différentes démarches que sont la représentation du mal social, la représentation du mal moral, et la formulation humaniste d'une aptitude absolue de l'homme à aller vers le bien.

Quel rôle peut donc jouer la présence du personnage de Thénardier comme un être irrémédiablement mauvais, situé parmi les personnages de misérables, dans un roman dont le propos impliquerait plutôt de rapprocher son lecteur de ces personnages, et de proposer la possibilité d'une rédemption ? Ce que nous nous proposons de montrer est que la finalité de Thénardier ne se trouve pas au niveau du mal moral mais bien du mal social, et que la présence du mal qu'il incarne n'est qu'une nécessité intermédiaire pour représenter, dans le champ des possibles, la pire chose que le corps social puisse produire, ce qui est essentiel afin d'aiguiller ce champ des possibles vers un progrès moral et social : plutôt que de montrer les limites de cette possibilité et échapper à la philosophie du roman, cette présence l'encourage et en comble les insuffisances plutôt que d'en montrer les limites.

Comme l'expression d'une philosophie ne saurait être interrogée sans considérer la façon dont elle sera perçue par son destinataire, c'est par cela que nous commencerons en nous interrogeant sur le lien qu'entretient le personnage de Thénardier avec le lecteur, et à l'effet qu'il produit au niveau émotionnel. Bien que sur le plan d'une réalité historique, sociale et économique, le personnage ait tout pour susciter l'empathie, celle-ci est bloquée par les moyens qui sont déployés pour rapprocher Thénardier d'une figure de l'incarnation du mal, plus que tout autre personnage du roman : cette figure de monstre, ou de diable, est à la fois détestable et dérangeante pour le lecteur. Nous verrons donc en quoi le personnage, par contraste aux autres misérables mais aussi aux autres « méchants », cherche surtout à décontenancer son lecteur et à ébranler ses préconceptions plutôt que de simplement s'attirer ses foudres, ce qui permettra aussi une déstabilisation des modèles moraux.

9 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, Livre IX, IV, p.873.

En effet, et ce sera l'objet de notre deuxième partie, Thénardier est un personnage qui s'évertue à remettre en cause et à accuser, notamment dans le cadre de sa relation avec la loi morale. Tout l'enjeu, dans le cadre de la proposition humaniste du roman d'une possibilité d'aller vers le bien, est de s'interroger sur l'existence ou non d'un mal absolu, c'est-à-dire irrémédiable et immuable. L'hypothèse de lecture qui sera la nôtre est que même Thénardier ne représente pas dans le roman une forme du mal qui serait incorrigible par nature, mais plutôt qu'il représente une indépendance, une existence dépourvue de toute identité véritable, qui n'existe que par la négation. Sur le plan moral, Thénardier représente le rien plutôt que le mal, au sens où la mauvaise action qu'il met en œuvre ne découle malgré tout pas d'une vocation naturelle et irrémédiable à faire le mal, mais plutôt d'une existence dénaturée qui n'existe que par sa mauvaise nature en opérant une entreprise de corruption constante.

Il restera donc à questionner les modalités de cette dénaturation en nous interrogeant sur le parcours de Thénardier à travers le roman, et sur l'éventuel enseignement qu'il est en mesure de délivrer. Sa progression dans l'espace romanesque, dans la jungle sociale et dans la sphère morale est à rebours des autres personnages, c'est pourquoi on peut naturellement penser qu'il vient contredire la proposition philosophique faite par le roman dans sa globalité ; seulement, en interrogeant l'ensemble du parcours du personnage, nous verrons que son aboutissement et le cheminement qui y mène n'ont pas de fonction dans une dimension axiologique, mais plutôt dans un discours sur le corps social. Celui-ci, en plus de faire de Thénardier une victime de la misère, vient expliquer la déshumanisation de l'individu au sens de dépouillement moral, dont la réalité découle logiquement de l'existence de la misère ; et l'étude des entreprises de Thénardier dans leur évolution au cours du roman prouvera qu'il ne contredit pas l'horizon du bien, mais le rend au contraire nécessaire par ce propos sur le corps social.

Partie I

-

Le détestable misérable

Si cette formulation n'est pas un oxymore, elle renvoie toutefois à une exception. Dans le système de personnages du roman, la misère au sens de précarité socio-économique constitue un fil directeur, notamment entre tous les protagonistes dont le lecteur suit le parcours de près : Jean Valjean, Fantine, Cosette, Marius traversent toutes et tous des phases de misère sociale, et dans chacun de ces cas, le personnage entretient avec le lecteur un lien privilégié fondé sur l'empathie. Celle-ci peut mettre en valeur la démarche de Victor Hugo, qui soutient dans son discours du 9 juillet 1849 :

[...] je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère. Remarquez-le bien, messieurs, je ne dis pas diminuer, amoindrir, limiter, circonscire, je dis détruire¹.

Déjà, dans ce discours, Hugo se lançait à la suite de ces phrases dans une énumération de toutes les formes que peut prendre la misère dans la société afin de diriger l'attention vers l'ampleur de la tâche, toutefois considérée comme possible². Dans cette optique, il est logique que le traitement de cette question dans une œuvre de fiction passe par tout un réseau de personnages mettant chacun en avant différents aspects de la misère, et attirant par le pathos l'attention du lecteur sur l'importance de mettre fin à ce fait social.

Thénardier, cependant, fait exception à ce procédé. Au contraire de l'ensemble des autres personnages récurrents situés du côté de la misère, il n'attire jamais que l'antipathie du lecteur. Afin de comprendre ce qu'implique le lien empathique qu'un personnage de fiction peut tisser avec le lecteur, nous pouvons nous référer à Véronique Larrivé, qui, dans son article « *Empathie fictionnelle* et écriture en "je" fictif », décrit ainsi le processus d'« empathie fictionnelle » :

Lorsqu'il imagine le personnage en train d'agir, le lecteur se met donc lui-même virtuellement en action, en simulant au niveau neuronal les gestes du protagoniste dont il lit l'histoire et en activant pour ce faire son propre répertoire moteur. C'est en partie ainsi qu'il comprend l'action du personnage. Et par le même phénomène, le lecteur de fiction qui imagine un personnage en train de souffrir éprouve virtuellement la même souffrance, ce qui lui permet de comprendre, même de façon peu subtile à cette étape, ce que le personnage ressent³.

Dans ses grandes lignes, le mécanisme est simple pour ce qui est de l'empathie, et on peut même penser que, de façon générale, le lecteur va naturellement se diriger vers

1 V. Hugo, « La Misère », *loc. cit.*

2 « Il y a dans Paris, dans ces faubourgs de Paris que le vent de l'émeute soulevait naguère si aisément, il y a des rues, des maisons, des cloaques, ou des familles, des familles entières, vivent pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, n'ayant pour lits, n'ayant pour couvertures, j'ai presque dit pour vêtements, que des monceaux infects de chiffons en fermentation, ramassés dans la fange du coin des bornes, espèce de fumier des villes, ou des créatures humaines s'enfouissent toutes vivantes pour échapper au froid de l'hiver. » (*Ibid.*, p.284)

3 V. Larrivé, « *Empathie fictionnelle* et écriture en "je" fictif » in : *Repères*, n°51, 2015, pp.157-178.

l'identification à un personnage. Cependant, l'enjeu pour Thénardier est justement de repousser ce mécanisme à tout prix, et si la critique s'est beaucoup interrogée sur les ressorts de l'empathie fictionnelle, il est bien plus difficile de trouver des théories sur le fonctionnement d'une "antipathie fictionnelle"⁴, des moyens littéraires qui permettent à un personnage de repousser à tout prix la sympathie et la compréhension du lecteur. C'est pourtant ce qui est en jeu concernant le personnage de Thénardier, et c'est pourquoi cette posture de "détestable misérable" mérite qu'on s'y attarde : non seulement parce que les mécanismes littéraires qui repoussent l'empathie du lecteur ne vont pas de soi, mais surtout parce que cette posture semble paradoxale chez un personnage dont la misère est un point commun avec plusieurs autres personnages qui, eux, attirent la compassion sur eux-mêmes, et donc sur la misère. La question est donc aussi bien *comment* l'auteur dote Thénardier de cette posture d'antipathie absolue que *pourquoi* il le fait.

Quant au statut du lecteur qui est en question, nous nous référons à la distinction qu'établit Vincent Jouve : le lecteur « peut être appréhendé – au choix ou simultanément – comme un individu concret, le membre d'un public attesté et une figure virtuelle construite par le texte⁵ ». Dans le cas des *Misérables*, et en particulier de Thénardier, il est nécessaire de supposer une certaine réalité du lecteur, c'est-à-dire de la deuxième de ces catégories. D'abord parce que Thénardier, comme nous allons le voir, représente une certaine réalité ancrée dans un contexte historique et social, et que c'est donc avant tout au public du XIX^e siècle qu'il s'adresse ; mais aussi parce que notre approche concerne le pathos et que nous considérons donc le roman comme agissant et cherchant à produire un effet réel. Si le roman cherche à attirer davantage l'attention sur la question de la misère, il doit se soucier de l'impression concrète qu'il va produire, et les conséquences sur un lecteur réel de la présence d'un détestable misérable doivent donc être réfléchies. Toutefois, il arrive aussi que le narrateur joue délibérément avec le caractère virtuel de son lecteur, en lui cachant des éléments narratifs tout en supposant ce qu'il comprend ou ne comprend pas⁶ ; s'il s'agit de produire des effets émotionnels réels, le roman présuppose en même temps une certaine lecture de la part de son lecteur. C'est donc à un lecteur à la fois ancré dans un certain contexte et construit par le roman que nous nous intéressons.

4 Frank Wagner a certes écrit un « Petit précis d'antipathie narratoriale » (*Captures*, vol.3, n°2, 2018), mais l'objet de sa réflexion est uniquement le narrateur et non le personnage.

5 V. Jouve, *La lecture*, Paris, Hachette, « Contours littéraires », 1993.

6 On se souvient par exemple du chapitre « Une tempête sous un crâne » qui est introduit par la phrase : « Le lecteur a sans doute deviné que M. Madeleine n'est autre que Jean Valjean » (*Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre VII, III, p.301).

Chapitre 1. Un misérable parmi les Misérables

Lorsqu'il est pour la première fois fait mention de la famille Thénardier sous le pseudonyme Jondrette, la première phrase qui les qualifie, avant même de donner leur nom prétendu, les désigne comme « les plus misérables entre ceux qui habitaient la mesure¹ ». Cette formulation superlative, qui surgit avant que le lecteur sache qu'il s'agit là de personnages déjà connus, est parlante : si l'on ne se penche pas sur le champ de l'action et du rapport du personnage à autrui, son statut dans un champ socio-économique et dans ce qu'il représente de la misère a tout pour susciter l'empathie. Mais plutôt que d'être un personnage de misérable parmi d'autres, c'est bien comme l'incarnation d'un absolu dans la misère que Thénardier apparaît, distinction dont on pourrait penser qu'elle devrait justement susciter un lien affectif plus prononcé avec le lecteur.

1. *L'image de la misère*

Cette apparente prédétermination à l'empathie est d'abord observable si l'on considère d'un œil extérieur le parcours de Thénardier dans la société, et les enjeux de représentation du réel qu'il implique. En effet, son évolution et les péripéties dans lesquelles il est impliqué reflètent tout autant, voire davantage, ce qu'est la misère de son temps que les personnages qui bénéficient d'un véritable lien affectif avec le lecteur.

1.1. *L'ancrage dans la réalité sociale*

D'abord, Thénardier s'inscrit dans la démarche de représentation littéraire du roman en ce qu'il incarne, par son parcours social et géographique, une réalité historique. Françoise Chenet-Faugeras, dans *Les Misérables ou « L'Espace sans Fond »* qu'elle présente comme une étude topographique du roman visant à « lire *Les Misérables* comme le récit d'un voyage dans l'enfer social² », s'intéresse notamment au parcours des différents personnages. Parmi ces parcours, celui de Thénardier se distingue d'abord par une plus grande difficulté à le retracer : après des sections consacrées aux protagonistes simplement intitulées « Itinéraire de Fantine », « Itinéraire de Cosette », « Itinéraire de Marius », la section consacrée à Thénardier est intitulée « Thénardier : “une vie décousue” », formulation directement tirée du chapitre « Deux portraits complétés »³. Il est vrai que durant tout le roman, le lecteur n'a presque jamais l'occasion de suivre la focalisation

1 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Troisième partie, Livre I, XIII, p.756.

2 F. Chenet-Faugeras, *Les Misérables ou « L'Espace sans Fond »*, Saint-Genouph, A.G. Nizet, 1995, p.4.

3 « Le flux et le reflux, le méandre, l'aventure, était l'élément de son existence ; conscience déchirée entraîne vie décousue » (*Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, Livre III, II, pp.495-496).

interne de Thénardier⁴, ce qui explique cette incapacité à reconstituer spontanément son trajet dans la sphère sociale et peut fournir un premier élément bloquant l'identification au personnage. En conséquence, ce qui caractérise en particulier l'itinéraire de Thénardier est le fait que son ancrage soit davantage social que géographique : Françoise Chenet-Faugeras note que « son origine n'est pas localisée dans l'espace géographique comme celle des autres personnages, mais bien dans l'espace social⁵ ». C'est ici la première apparition des Thénardier qui est sollicitée pour justifier cette idée, qui peut par ailleurs caractériser presque tous les personnages de misérables, mais on peut également évoquer l'épisode de Waterloo qui va encore plus loin. En effet, Thénardier est le seul personnage récurrent à apparaître dans une analepse, et on pourrait donc attendre de celle-ci qu'elle fournisse une caractérisation plus précise du passé et des origines du personnage ; mais au contraire, elle va renforcer cette imprécision. Cette fois, le personnage n'est non seulement pas rattaché à des origines précisément géographiques, mais il ne l'est pas non plus à un ancrage social : « C'était, selon toute apparence, un de ceux que nous venons de caractériser, ni Anglais, ni Français, ni paysan, ni soldat [...]. Qu'était-ce que cet homme ? La nuit probablement en savait plus sur son compte que le jour⁶. ». Il s'agit donc là du premier enjeu du personnage, et en même temps l'un de ses premiers paradoxes potentiels : représenter une réalité qui apparaît comme invisible, ou du moins qui échappe à la catégorisation sociale. Cette réalité n'en reste pas moins une, et se rattache à des phénomènes socio-historiques bien observables.

En effet, l'ancrage social du personnage a bien pour intérêt de représenter une réalité historiquement avérée. Ce qui doit être représenté est la misère dans son ensemble sans qu'elle soit nécessairement rattachée à un contexte spécifique, mais cela n'empêche pas l'auteur de puiser dans des phénomènes socio-historiques précis de la première moitié du XIX^e siècle. Dans *l'Histoire sociale de la France au XIX^e siècle* écrite par Christophe Charle, on peut lire :

Au cours de la première moitié du XIX^e siècle, [...] l'immigration qualifiée et de formation artisanale devient minoritaire par rapport à une migration de la misère et de la surpopulation rurale.

C'est à Paris que ce basculement est le plus rapide et prend un tour dramatique. [...] Le doublement de la population parisienne au cours de la première moitié du XIX^e siècle

4 Une exception notable est le chapitre « Qui cherche le mieux peut trouver le pire » (*Ibid*, Deuxième partie, Livre III, X, pp.549-554) où l'on suit effectivement Thénardier en mouvement. Cela dit, une fois ce chapitre terminé, on perd totalement sa trace jusqu'à l'épisode de la mesure Gorbeau des années plus tard.

5 F. Chenet-Faugeras, *Les Misérables ou « l'Espace sans Fond »*, *op. cit.*, p.45.

6 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, Livre I, XIX, p.466.

s'explique par un phénomène nouveau d'exode définitif des populations pauvres et démunies qui ne trouvent plus de ressources dans les campagnes trop denses de l'époque⁷.

Ce phénomène démographique s'incarne directement dans le roman par le seul élément géographique précis donné dans le parcours de Thénardier : sa migration depuis Montfermeil, village qui ne compte alors guère plus d'un millier d'habitants⁸, vers la capitale, durant les sept ans qui séparent les deuxième et troisième parties. Mais au-delà de refléter un phénomène purement démographique, le personnage de Thénardier montre le lien de celui-ci avec la condition sociale de l'individu, qui est effectivement envisagée par Christophe Charle lorsqu'il évoque une « migration de la misère ». Pour Thénardier, la raison première de la migration est évidemment la faillite de la gargote, qui est révélée brutalement lors de l'enquête de Marius : « Thénardier avait fait faillite, l'auberge était fermée, et l'on ne savait ce qu'il était devenu⁹ ». La brièveté de la phrase ainsi que du récit de cette partie de l'enquête de Marius, peu concluante et à laquelle seul un court paragraphe est consacré, donne une impression de fatalité. Les raisons de la faillite ne sont pas éclaircies, d'autant plus que lorsque le lecteur a pu entrevoir Thénardier pour la dernière fois, celui-ci venait d'obtenir le montant nécessaire pour rembourser ses dettes¹⁰. C'est donc bien, dans une perspective plus large, le déséquilibre socio-économique des campagnes et des villes qui peut être mis en cause. Lors du passage de Jean Valjean à l'auberge, l'environnement géographique apparaît comme une source de fatalité économique : « Un digne théâtre manquait à ce grand talent. Thénardier à Montfermeil se ruinait, si la ruine est possible à zéro¹¹ » ; et, en se plaignant au voyageur, sa femme laisse entrevoir un facteur géographique réel derrière la fausseté de son ton élégiaque : « Oh ! Monsieur, les temps sont bien durs ! Et puis nous avons si peu de bourgeois dans nos endroits ! C'est tout petit monde, voyez-vous¹². ». De là découle effectivement la nécessité d'aller là où on trouve les « bourgeois », c'est-à-dire dans les grandes villes, dont l'expansion démographique cause en revanche à cette époque des inégalités sociales de plus en plus grandes. La misère reflétée par Thénardier est donc bien la misère de son temps, celle dont Hugo envisage la possible destruction.

7 C. Charle, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, Points, 2015, pp.35-36.

8 768 habitants en 1821 et 1064 habitants en 1831, selon la fiche communale du site de l'EHESS : http://cassini.ehess.fr/fr/html/fiche.php?select_resultat=23406.

9 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Troisième partie, livre III, VI, p.804.

10 Voir *Ibid*, Deuxième partie, livre III, IX, p.546.

11 *Ibid*, II, p.498.

12 *Ibid*, IX, p.542.

Précisons toutefois la spécificité du personnage de Thénardier dans cette démarche de représentation. La multiplicité des facettes de la précarité sociale se retrouve dans le système de personnages des *Misérables*, qui vont chacun pouvoir refléter une composante de la misère : on retrouve la prostitution chez Fantine, la précarité étudiante chez Marius, ou l'abandon familial chez Gavroche, par exemple. Quant à Thénardier, ce qu'il va plus précisément représenter est très clairement le crime, qui est une conséquence directe de sa chute dans la misère lors de l'arrivée à Paris : dans son ouvrage consacré à l'histoire du crime intitulé *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Louis Chevalier envisage notamment les causes de la criminalité urbaine de cette époque, et dans la première partie, dédiée au thème criminel dans la littérature de l'époque concernée, il consacre une section aux *Misérables* et y évoque l'importance de l'acception hugolienne du terme de « misérables » dans son étude :

Au dernier terme de cette évolution, le mot « misérables » ne désignera même plus, comme aux époques précédentes, l'une ou l'autre de ces catégories sociales, [...] d'une part les criminels, d'autre part les malheureux. Il s'appliquera de plus en plus fréquemment et de plus en plus totalement à ceux qui sont à la fois, ou plus ou moins, malheureux et criminels, à ceux qui se trouvent à la frontière incertaine et constamment remaniée de la misère et du crime¹³.

Or, Thénardier s'impose comme le candidat idéal pour représenter précisément cette réunion des classes laborieuses et des classes dangereuses en une seule catégorie. Lorsqu'il devient véritablement un misérable au sens des « classes laborieuses » évoquées par Louis Chevalier, c'est-à-dire après son arrivée à Paris, il se met dans le même temps à incarner les « classes dangereuses ». Il est celui qui orchestre le guet-apens du galetas Jondrette puis l'expédition criminelle au Petit-Picpus ; il est celui qui permet d'introduire les personnages de criminels « professionnels », c'est-à-dire les quatre bandits de Patron-Minette¹⁴, dans la trame narrative ; et, au point culminant de sa misère, il apparaît dans le lieu qui symbolise le plus cette union de la misère et du mal : les égouts de Paris. « C'est dans les égouts que cette misère fondamentale des villes, en laquelle la criminalité s'est progressivement métamorphosée, finit par trouver sa dernière et sa plus parfaite expression¹⁵. », écrit Louis Chevalier : on voit, sur ce point, que si Thénardier n'est pas le seul personnage à lier la

13 L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIXe siècle* (1958), Paris, Perrin, « Pour l'Histoire », 2002, p.94.

14 Ils apparaissent d'ailleurs comme le « troisième dessous » de la société (*Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Troisième partie, livre VII, I, p.902, puis troisième partie, livre VII, III p.907). C'est par l'intermédiaire de Thénardier que cette dimension de la misère morale et sociale est introduite dans le déroulement narratif, lors du guet-apens du galetas Jondrette au livre suivant.

15 L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, *op. cit.*, p.109.

misère sociale au crime¹⁶, il est celui qui fait voir au lecteur les aspects les plus divers et les plus enfouis de la société criminelle, contribuant donc nécessairement à montrer ce qu'est véritablement la misère. La nuance que nous pouvons apporter à cette démarche, nous y reviendrons, est qu'il s'agit moins d'une représentation véritablement réaliste que de l'incarnation de la misère dans son essence même¹⁷ ; en d'autres termes, l'existence de Thénardier est possible sans être vraiment réaliste, ce qui ne l'empêche pas d'être un reflet à la fois crédible et concevable de la misère sociale de son temps jusque dans ses recoins les plus sombres, et donc d'avoir une position qui puisse théoriquement l'encourager à susciter la compassion du lecteur.

1.2. La chute dans la misère

Cette démarche de représentation, ou du moins d'incarnation de la réalité sociale de son temps dont Hugo dénonce l'existence, est partagée par Thénardier et tous les autres personnages récurrents des *Misérables*, comme nous l'avons dit. Outre l'incarnation de la dimension criminelle de la misère, Thénardier présente un autre facteur distinctif, cette fois davantage sur le plan narratif : si l'on exclut la soudaine ascension permise à la toute fin de son parcours par le don de Marius¹⁸, ce parcours est un mouvement descendant continu, tout au long de ses différentes apparitions, dans la misère sociale.

Lors de la « première esquisse de deux figures louches », le statut social qui les définit le couple Thénardier est « cette classe bâtarde composée de gens grossiers parvenus et de gens intelligents déchus, qui est entre la classe dite moyenne et la classe dite inférieure¹⁹ ». Ainsi, si le statut social du personnage échappe effectivement à une catégorisation sociale traditionnelle, il demeure néanmoins précisément localisé au sein de celle-ci, et bien qu'il ne s'agisse pas encore d'une précarité socio-économique, ce statut est à moitié qualifié par une infériorité vis-à-vis d'une classe bien définie, la classe moyenne. On ignore alors, parmi les « gens grossiers parvenus » et les « gens intelligents déchus », si

16 On peut penser au point de départ du parcours de Jean Valjean, ou encore aux barricades, que Louis Chevalier évoque également au même titre que les égouts.

17 Plusieurs critiques s'accordent à ce sujet. Pour ce qui est du rapport du roman à l'histoire, Guy Rosa précise que « le premier caractère de la misère est de défier la représentation, d'échapper en tout cas à ses techniques réalistes ou documentaires » (G. Rosa, « Histoire sociale et roman de la misère » in : *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°11, 1995, p.102) ; Myriam Roman et Marie-Christine Bellosta attirent l'attention sur l'opposition du vrai et du vraisemblable qu'opère Hugo (voir M. Roman & M. C. Bellosta, *Les Misérables, Roman pensif*, Paris, Belin, 1995, chapitre 2, III, pp.58-62), et pour ce qui est précisément de Thénardier, Françoise Chenet-Faugeras précise qu'« inclassable dans une typologie sociale, il n'en devient pas moins, sous la plume de Hugo, un type caractéristique du nouveau désordre social » (F. Chenet-Faugeras, *Les Misérables ou « l'Espace sans Fond »*, *loc. cit.*). La notion d'incarnation est donc plus pertinente que celle de représentation, et nous y reviendrons dans notre chapitre 8.

18 Voir *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, Livre IX, IV, p.873.

19 *Ibid* (vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre IV, II, p.220.

le Thénardier fait partie des premiers ou des seconds ; mais d'un point de vue strictement économique, la relative stabilité de sa profession vis-à-vis de son passé de voleur nous fait pencher pour la première option²⁰. C'est donc à partir de cette profession que commence la chute : après la faillite de la gargote vient la situation bien plus précaire de la mesure Gorbeau, où deux principaux éléments soulignent l'infériorité socio-économique de cette situation vis-à-vis de la précédente. Le premier est le cadre de vie au galetas Jondrette, qui est une forte régression vis-à-vis de la gargote de Montfermeil ; et le second est l'insuffisance financière, constatée lorsque Marius sauve sa famille et lui de l'expulsion en payant leur loyer²¹. Si cette insuffisance était déjà présente à l'auberge en 1823, la nature foncière de ces dettes-là les rend encore plus problématiques et plus urgentes que les précédentes, qui n'étaient ni expliquées ni vraiment développées par le narrateur. Moins de stabilité, moins de biens matériels et de moyens financiers, la première étape de la chute est donc très prononcée ; puis une seconde étape se produit après l'évasion de la prison, lorsque Thénardier n'a alors plus de domicile ni de véritables possessions matérielles²², et a perdu sa femme et une de ses deux filles.

Tout au long du roman, Thénardier descend progressivement vers cette forme absolue de la misère, qui comprend la grande majorité des facettes présentées par les autres personnages jusque-là : le dénuement extrême, l'instabilité économique et sociale, la dépendance financière avec les dettes, et la confrontation à la loi notamment. En cela, le personnage de Thénardier n'est pas vraiment seul, puisqu'on peut aussi associer cet état de misère absolue à Fantine, qui est également le produit d'une descente progressive dans la misère, ce qui est d'ailleurs l'objet du livre intitulé « La descente »²³. Mais la différence entre ces deux chutes sociales est que pour Fantine, une cause de cette ruine progressive est clairement identifiable en la personne, justement, de Thénardier, là où pour ce dernier les causes sont plus floues et plus générales, en particulier pour la faillite de la gargote comme nous l'avons vu. Thénardier, qui chute progressivement dans la misère, ne doit cette chute à

20 Voir *Ibid*, Deuxième partie, livre III, II : « Cette campagne faite, ayant, comme il disait, “du quibus”, il était venu ouvrir gargote à Montfermeil. Ce quibus [...] ne faisait pas un gros total et n'avait pas mené bien loin ce vivandier passé gargotier. » (p.496)

21 Voir *Ibid*, Troisième partie, livre V, V, pp.872-873.

22 Du moins à la connaissance du lecteur ; le seul lieu semblable à un domicile pour Thénardier est alors l'égout. Pour ce qui est des possessions matérielles, il est qualifié d'« être hérissé, déguenillé et oblique, inquiet et grelottant sous une blouse en haillons » (*Ibid* (vol.II), Cinquième partie, livre III, III, p.678). Le mot haillon réapparaît lors de la description des voitures de masques dont il fait partie : « ce monstrueux tas vivant, clinquant-haillon » (*Ibid*, Cinquième partie, livre VI, I, p.776).

23 Première partie, livre V. Voir notamment *Ibid* (vol.I), Première partie, livre V, XI, p.261 : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Fantine ? C'est la société achetant une esclave. À qui ? À la misère. À la faim, au froid, à l'isolement, à l'abandon, au dénûment. »

rien d'autre qu'à une sorte de fatalité relevant du corps social²⁴ ; ainsi, sur le papier, il aurait tout pour être un personnage non seulement pathétique, mais tragique.

1.3. L'ascension sociale, un fantasme

Un élément vient renforcer le caractère inextricable de la situation résultant de cette fatalité : il s'agit du contraste entre les fantasmes d'ascension sociale du personnage, que l'on peut déceler à plusieurs reprises, et la réalité de cette chute inéluctable. Ce contraste se manifeste particulièrement dans les discours rapportés, mais aussi dans les caractéristiques intertextuelles qui sont prêtées au personnage.

C'est sur le plan économique que ce fantasme social est le plus clairement observable, notamment lors de certains discours directs du personnage : « Je veux manger à ma faim, je veux boire à ma soif ! bâfrer ! dormir ! ne rien faire ! Je veux avoir mon tour, moi, tiens ! Avant de crever, je veux être un peu millionnaire²⁵ ! ». Le fantasme est ici clairement dirigé vers la décadence, le luxe et l'oisiveté, mais la dernière phrase de cette citation évoque également le facteur économique nécessaire pour atteindre cet horizon ; or, lorsque Thénardier s'exclame ainsi, son statut social est déjà en plein effondrement. Deux autres exemples plus précis viennent appuyer cette idée du fantasme social : le premier, déjà évoqué par Pierre Laforgue, est la description de La Joya prise en charge par le personnage lors du dialogue final avec Marius. La dernière phrase de cette description, « C'est que ce pays est merveilleux ; on y trouve de l'or²⁶ », expose clairement que le souhait de partir en Amérique est une transposition géographique du fantasme social déjà constaté ; Pierre Laforgue précise que « La Joya est un El Dorado [...] ». En projetant de partir pour la Joya, Thénardier ne fait que déplacer ailleurs le désir de s'enrichir qu'il n'a pas pu réaliser ici²⁷ ; cependant, si de façon exceptionnelle ce fantasme-là va effectivement se réaliser, le potentiel double sens de l'adjectif « merveilleux » dans la phrase citée souligne tout de même le caractère fantasmagorique de ce souhait, qui se fonde sur une légende plutôt que sur une réalité certaine.

L'autre élément révélateur du fantasme social, qui caractérise davantage le personnage dans son ensemble, est l'intertexte de Pigault-Lebrun, auquel nous pourrions avoir recours à plusieurs reprises. En effet, le choix de faire lire au personnage les livres du romancier populaire²⁸ n'est pas fait au hasard, et n'était d'ailleurs pas présent dans le

24 Voir [note 11](#). Nous reviendrons en troisième partie sur cette notion de fatalité et ses implications.

25 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, XII, p.55.

26 *Ibid.*, Cinquième partie, livre IX, IV, p.859.

27 P. Laforgue, « Filousophie de la misère », *op. cit.*, p.135.

28 L'information est donnée en première partie, livre IV, II : « ruffian lettré à la grammaire près, grossier et

manuscrit des *Misères*, comme le souligne Shelly Charles : « Ainsi, passant des *Misères* aux *Misérables*, Hugo [...] attribue cette même lecture à Thénardier qui, de personnage de Pigault-Lebrun, qu'il était déjà, devient alors un double du romancier lui-même²⁹. ». Cette dernière analyse, comme nous le verrons plus loin, est pertinente en ce qui concerne le plan moral, mais sur le plan social Pigault-Lebrun et ses personnages apparaissent comme un idéal inatteignable plutôt qu'un égal. En effet, un modèle récurrent observable dans les romans de Pigault-Lebrun est celui de l'ascension sociale, comme on le voit par exemple dans *Jérôme*, où le personnage-narrateur éponyme exprime à la fin du premier chapitre que l'ascension à laquelle le lecteur va assister part véritablement de rien :

Vous croyez sans doute que le voile qui couvre ma naissance se lèvera un jour, et qu'après bien des infortunes, je devrai à quelque père, que je trouverai lorsque j'y penserai le moins, un rang dans la société, une fortune considérable. Détrompez-vous : je n'ai jamais rien dû qu'à moi-même, et je ne m'en estime pas moins³⁰.

S'écartant de la tradition romanesque de la reconnaissance parentale, le personnage pigaultien entame une ascension de la paysannerie à la bourgeoisie³¹, en précisant qu'il est le seul acteur de sa propre réussite. Supposons à présent que c'est ce roman que lit Thénardier : le contraste presque symétrique entre l'ascension du personnage pigaultien et la descente du personnage hugolien lecteur est tout à fait révélatrice quant aux fantasmes de ce dernier, et donc quant à son potentiel pathétique créé par la distance toujours grandissante entre le fantasme, horizon inatteignable, et la réalité.

Thénardier reflète donc par son parcours social une image de la misère dans sa forme la plus absolue, et la distance entre sa position sociale réelle et ses souhaits irréalisables est un premier élément qui peut aller dans le sens d'une prédétermination à l'empathie fictionnelle telle que nous en avons considéré la définition³² : la chute sociale d'étape en étape, qui incarne une réalité historiquement observable, ainsi que la représentation d'une incapacité totale, comme fatale, à inverser ce mouvement descendant malgré tous les moyens déployés, pourraient tout à fait faire compatir le lecteur à la souffrance qui émane de cette chute inéluctable.

fin en même temps, mais, en fait de sentimentalisme, lisant Pigault-Lebrun » (*Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, p.221)

29 S. Charles, « Pigault-Lebrun dans *Les Misérables* », Communication au séminaire du Groupe Hugo du 30/05/2015.

30 Pigault-Lebrun, *Jérôme* (1804), Paris, Société des Textes Français Modernes, 2008, Première partie, chapitre I, p.140.

31 Le roman se clôt par le mariage entre Jérôme et Thérèse, fille du riche M. Rinaldi (voir notamment *Ibid*, Quatrième partie, chapitre IV, pp.648-649 où les questions d'argent sont discutées).

32 Voir [note 3](#) de cette partie.

2. *La voix de la misère*

Outre ces enjeux d'incarnation de la misère par la progression narrative et la caractérisation du personnage, Thénardier se distingue par un autre point qui confère une nouvelle dimension à la dénonciation de la misère : il est le seul personnage à ajouter à cette argumentation indirecte une argumentation directe. Ayant pleine conscience du problème social que constitue son malheur, il est en mesure de parler au nom de la misère lorsqu'il prend en charge le discours.

En premier lieu, des prises de parole de Thénardier livrent un discours qui désamorce par avance la condamnation morale que d'autres personnages ou le lecteur seraient tentés d'opérer sur le crime. Ces prises de parole sans masque et sans filtre, qui dévoilent véritablement la considération des questions de misère sociale et morale par le personnage, restent très ponctuelles et rares, surtout concentrées dans le huitième livre de la troisième partie, « Le mauvais pauvre ». Si ce livre est centré sur Thénardier, ce n'est pas seulement parce que ce dernier est au centre des enjeux romanesques de cet épisode, mais aussi parce que c'est le livre qui donne au personnage l'occasion de s'exprimer directement sur les questions morales pour lesquelles on le condamne moralement. Il s'agit donc de défendre un ethos, ce qui s'opère sur un premier degré dans une dimension purement individuelle qui ne dépasse pas l'égoïsme et l'hypocrisie du personnage : « Je ne suis pas un homme louche, moi ! [...] Je suis un ancien soldat français, je devrais être décoré ! J'étais à Waterloo, moi³³ ! ». Arguments d'autorité, insistance de la première personne, exagérations voire mensonges, le lecteur qui connaît déjà ce qu'il en est véritablement ne peut ici avoir aucune impression compatissante. En revanche, et c'est là que le personnage se démarque des autres, la construction de l'ethos s'opère de façon beaucoup plus efficace sur le plan collectif, au début de cette même prise de parole notamment :

Bandit ! Oui, je sais que vous nous appelez comme cela, messieurs les gens riches ! Tiens ! C'est vrai, j'ai fait faillite, je me cache, je n'ai pas de pain, je n'ai pas le sou, je suis un bandit ! Voilà trois jours que je n'ai mangé, je suis un bandit ! [...] Nous ! C'est nous qui sommes les thermomètres ! Nous n'avons pas besoin d'aller voir sur le quai au coin de la tour de l'Horloge combien il y a de degrés de froid, nous sentons le sang se figer dans nos veines et la glace nous arriver au cœur, et nous disons : Il n'y a pas de Dieu³⁴ !

Le discours est ici bien plus efficace, car collectif. Le « je », qui peut en lui-même être universalisé, évolue vers un « nous » en même temps que le sarcasme amer évolue vers une parole directe et bien plus percutante, qui s'exprime non seulement au nom du

³³ *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, XX, p.92.

³⁴ *Ibid.*, pp.91-92.

personnage ou de sa famille, mais aussi au nom de la misère. Il s'agit donc, dans un premier temps, de défendre un ethos en refusant une catégorisation sociale et lexicale qui ajouterait de la distance entre le locuteur et le receveur de ce discours, ce qui empêcherait de solliciter l'empathie de ce dernier³⁵ ; puis, une fois cette distance brisée, un pathos peut être suscité. Notons que le narrateur fait la remarque suivante à la suite de ce propos de Thénardier : « Du reste il y avait toutes ces paroles de Thénardier [...] quelque chose qui était hideux comme le mal et poignant comme le vrai.³⁶ ». Sur le plan individuel, la parole de Thénardier est toujours teintée de faux, mais lorsqu'il prend la parole au nom de la misère il est en mesure de dire le vrai. L'enjeu premier de l'expression directe est donc, sinon de diriger l'attention et l'empathie vers la souffrance du personnage, du moins les diriger vers la souffrance provoquée par la misère, dans son ensemble.

L'argumentation déployée par Thénardier a donc pour enjeu de le défendre, mais aussi d'attaquer en retour, c'est-à-dire de dénoncer de façon directe les inégalités et les injustices qui entourent la misère sociale. Distinguons ici la façon dont les différents personnages de misérables identifient les causes de leur misère : Fantine, lorsque au terme de sa descente elle délivre un discours pathétique, ne perçoit pas plus loin que la cause directe de sa souffrance, c'est-à-dire d'autres personnages, d'abord en se défendant (« C'est ce monsieur le bourgeois que je ne connais pas qui m'a mis de la neige dans le dos. Est-ce qu'on a le droit de nous mettre de la neige dans le dos quand nous passons comme cela tranquillement sans faire de mal à personne³⁷ ? »), puis en implorant la pitié (« Je vais vous dire, c'est les Thénardier, des aubergistes, des paysans, ça n'a pas de raisonnement. Il leur faut de l'argent.³⁸ »), et même en condamnant explicitement (« Ce monstre de maire, ce vieux gredin de maire, c'est lui qui est cause de tout³⁹. »). Dans tous les cas, la défense ne s'opère pas sans friser voire se transformer complètement en condamnation de l'injustice, mais celle-ci ne sort pas du cadre individuel et particulier. Gavroche et Éponine, encore plus innocents, n'expriment leur conscience de leur propre misère que par leurs chansons, dans lesquelles il n'est pas question d'identifier une cause à cette misère mais au contraire de la faire apparaître comme quelque chose de naturel, par le contraste entre l'insouciance

35 Voir [note 3](#) de cette partie : « le lecteur de fiction qui imagine un personnage en train de souffrir éprouve virtuellement la même souffrance ». Ici, l'imagination peut être stimulée dès le chapitre V de ce même livre, lorsque le bouge est donné à voir dans la réalité de sa misère ; puis, dans cette prise de parole de Thénardier, le fait de parler au nom d'un « nous » avant de défendre son ethos individuel permet de développer l'idée de la misère comme cadre d'un mal collectif, et donc de faire imaginer cette souffrance au lecteur.

36 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, p.93.

37 *Ibid* (vol.I), Première partie, livre V, XIII, pp.266-267.

38 *Ibid*, p.267.

39 *Ibid*, p.269.

enfantine et la gravité des paroles⁴⁰. L'autre figure de l'enfance qu'est Cosette dans la première moitié du roman n'exprime même pas de conscience de sa propre misère. On peut déceler dans ses paroles l'inégalité, mais pas le sentiment de l'injustice⁴¹. Marius, quant à lui, n'exprime pas non plus la moindre conscience de son malheur social lorsqu'il est au plus bas de la misère, c'est-à-dire lors du livre « Excellence du malheur »⁴². Enfin, Jean Valjean, dans sa chute initiale, est celui qui opère le plus précisément une condamnation de la société dans son ensemble comme cause des injustices qu'il subit, en particulier lors de l'introspection du chapitre « Le dedans du désespoir » : « il jugea la société et la condamna. Il la condamna à sa haine. Il la fit responsable du sort qu'il subissait⁴³ ». Notons cependant que cette dénonciation n'est pas prise en charge par un discours direct mais s'exprime par pensées rapportées par le narrateur.

Thénardier, lui, réunit la lucidité de Jean Valjean et la prise de parole directe, et ce qui était chez Jean Valjean une délibération devient donc chez lui une argumentation :

- Dire qu'il n'y a pas d'égalité, même quand on est mort ! Voyez un peu le Père-Lachaise ! Les grands, ceux qui sont riches, sont en haut, dans l'allée des acacias, qui est pavée. Ils peuvent y arriver en voiture. Les petits, les pauvres gens, les malheureux, quoi ! on les met dans le bas, où il y a de la boue jusqu'aux genoux, dans les trous, dans l'humidité⁴⁴.

Le discours sort complètement du particulier pour aller vers une dénonciation directe, impersonnelle, d'enjeux sociaux qui relèvent de la réalité observable et observée par l'auteur, à travers un exemple concret qui ne relève pas de l'expérience individuelle du personnage : il s'agit bien d'une argumentation directe qui vient compléter l'argumentation indirecte qu'est la représentation de la misère par le personnage et son expérience. En cela, on peut considérer que la parole de Thénardier porte, au moins dans cette séquence, le rôle de transmettre celle de l'auteur, qui écrivait dans un poème des *Feuilles d'Automne* un discours tout à fait similaire :

40 Voir notamment la chanson entonnée par Éponine lors de sa rencontre avec Marius : « Et elle se mit à fredonner ces paroles sur un air gai : *J'ai faim, mon père. / Pas de fricot. / J'ai froid, ma mère. / Pas de tricot.* » (*Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, IV, p.23).

41 « - Comment t'amuses-tu ? - Comme je peux. On me laisse. Mais je n'ai pas beaucoup de joujoux. Ponine et Zelma ne veulent pas que je joue avec leurs poupées. Je n'ai qu'un petit sabre en plomb, pas plus long que ça. » (*Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre III, VII, p.519)

42 Seulement, il s'agit ici moins d'une ignorance de son propre malheur que des raisons évoquées par le narrateur : « La misère, insistons-y, lui avait été bonne. La pauvreté dans la jeunesse, quand elle réussit, a cela de magnifique qu'elle tourne toute la volonté vers l'effort et toute l'âme vers l'aspiration. » (*Ibid*, Troisième partie, livre V, III, p.862)

43 *Ibid*, Première partie, livre II, VII, p.142.

44 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, VI, p.32.

*Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde, [...]*

*Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège ?
Et qu'il se dit tout bas : « Pour un seul, que de biens !
À son large festin que d'amis se récrient !
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient.
Rien que dans leurs jouets, que de pain pour les miens⁴⁵ ! »*

La confrontation entre les deux situations, celle du riche et celle du pauvre, est le même procédé que celui qu'utilise Thénardier dans sa prise de parole. De plus, notons que déjà dans ce poème l'on pouvait voir chez Hugo le souci de ne pas dénoncer l'inégalité sans donner la parole à celui qui en est la victime et qui est donc doté d'une plus grande légitimité pour opérer cette démarche. De la même manière, dans le livre du « mauvais pauvre », plutôt que le discours du narrateur ou la pensée de Marius qui reste moins misérable que ceux qu'il observe, c'est la parole de Thénardier qui est la plus légitime pour prendre en charge la dénonciation des inégalités dans leur ensemble. « En lui-même tout le livre du *Mauvais Pauvre* a pour objet de problématiser les rapports sociaux en adoptant la perspective de la misère, ou plutôt des misérables⁴⁶ », écrit Pierre Laforgue dans son article consacré au personnage de Thénardier, personnage dont on comprend donc l'importance dans cette problématisation : donner la parole à la misère est essentiel pour faire comprendre aussi bien la souffrance qui en résulte que les injustices qui en découlent.

Il semble donc que Thénardier, du point de vue de sa position sociale et du rôle qu'il occupe dans la dénonciation de la misère, soit prédisposé à susciter l'empathie du lecteur afin d'obtenir sa compassion. Seulement, c'est là tout le premier paradoxe du personnage : sa parole vraie sur les inégalités, qui survient au milieu du roman, a beau refléter la démarche argumentative de l'auteur, tout le reste de ses paroles et de ses actions vont dans le sens d'une répulsion à toute épreuve de l'empathie du lecteur. Cette problématique peut être mise en perspective par contraste avec un autre personnage hugolien de pauvre pessimiste : celui d'Ursus dans *L'Homme qui rit*, qui remplit les mêmes critères que Thénardier pour ce qui est de la dénonciation par la parole. D'abord, dans le chapitre préliminaire dressant le portrait du personnage, la retranscription de la longue seconde inscription figurant dans la cahute d'Ursus⁴⁷ attire l'attention sur l'extravagance et la décadence des plus riches et socialement élevés, c'est-à-dire des lords. Puis cette

45 V. Hugo, « Pour les pauvres » (1830) in *Les Orientales / Les Feuilles d'automne*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », 2000, pp.353-354.

46 P. Laforgue, « Filousophie de la misère », *op. cit.*, p.129.

47 V. Hugo, *L'Homme qui rit* (1869), Paris, LGF, « Le Livre de Poche », 2002, Première partie, « Deux chapitres préliminaires », I, 3, pp.56-62.

dénonciation par l'écrit du personnage s'inscrit dans sa parole lorsqu'il commente cette même inscription et s'engage dans un long discours à ce sujet, dans le chapitre « Gwynplaine est dans le juste, Ursus est dans le vrai » :

Un lord, c'est celui qui a tout et qui est tout. Un lord est celui qui existe au-dessus de sa propre nature ; un lord est celui qui a, jeune, les droits du vieillard, vieux, les bonnes fortunes du jeune homme, vicieux, le respect des gens de bien, poltron, le commandement des gens de cœur, fainéant, le fruit du travail [...]. Les lords ont la puissance, pourquoi ? Parce qu'ils ont la richesse⁴⁸.

La logique rhétorique, qui est comparative chez Thénardier, était énumérative chez Ursus, mais un enjeu est partagé par les paroles des deux personnages : mettre en relief le contraste entre la situation du pauvre et celle du riche⁴⁹. Misanthropie, mépris des riches et propension à dénoncer les inégalités sont des points communs aux deux personnages, et leur parole apparaît dans les deux cas comme une parole vraie⁵⁰. Cependant, là où Ursus a déjà, lors de ce chapitre, tissé un certain lien affectif avec le lecteur ne serait-ce qu'en portant secours aux deux enfants perdus à la fin de la première partie, Thénardier n'a tissé que des liens d'antipathie. Cela amènera naturellement le lecteur à adhérer avec plus de difficulté aux discours du personnage, l'irruption d'une parole vraie étant alors plus déstabilisante qu'engageante : si cette antipathie n'empêche pas nécessairement le lecteur d'adhérer aux propos du personnage, elle constitue du moins un obstacle dont les raisons de son existence sont à interroger.

Le rôle de Thénardier dans la démarche romanesque de représentation et de dénonciation de la misère est essentiel, puisqu'en plus de l'incarner dans sa forme la plus absolue, il est celui qui prend en charge cette démarche dans son discours même. La notion de « misérable parmi les Misérables » est d'abord justifiée par le fait que Thénardier incarne tous les aspects d'une misère observable et observée par l'auteur, et d'autre part par le fait que le personnage ait conscience de sa propre misère dans ses causes et effets, et qu'il puisse donc la considérer comme une sorte de fatalité tragique, mais sociale. Pour ces raisons, Thénardier exprime et représente la pensée de l'auteur sur la misère comme d'autres personnages l'ont fait avant lui, et c'est peut-être au sein des *Misérables* le

48 *Ibid*, Deuxième partie, livre II, XI, pp.425-426.

49 En cela, le personnage peut accomplir quelque chose que l'on pourrait rapprocher du concept de lutte des classes. Nous reviendrons dans notre chapitre 8 sur des idées qui s'en approchent, mais pour plus de détails sur la pertinence de cette notion dans le cas des Misérables, voir : M. Georgen, « Fonctions de la lutte des classes dans *Les Misérables* » in : *Nineteenth-Century French Studies*, vol.45, n°1/2, 2016, pp.33-48.

50 Pour Thénardier, voir [note 36](#) de ce chapitre ; pour Ursus, le titre du chapitre est assez parlant.

personnage qui le fait le mieux ; seulement, cette fois, c'est un personnage absolument antipathique qui porte cette responsabilité, alors même que celle-ci semblerait impliquer le même lien d'empathie et de compassion que le lecteur entretient avec une Fantine ou un Jean Valjean. Deux problématiques peuvent être alors soulevées, celle des méthodes narratives qui permettent au personnage d'atteindre cette antipathie absolue, et celle de la logique de ce procédé dans la philosophie du roman.

Chapitre 2. Repousser le pathos : le rapport à l'humain

Revenons à la définition proposée par Véronique Larrivé : « le lecteur de fiction qui imagine un personnage en train de souffrir éprouve virtuellement la même souffrance, ce qui lui permet de comprendre, même de façon peu subtile à cette étape, ce que le personnage ressent¹ . ». Ce qui serait source de paradoxe serait de considérer qu'empêcher l'empathie du lecteur envers le personnage reviendrait à empêcher tout ce qu'il pourrait avoir de compréhension vis-à-vis de l'expérience du personnage. En effet, dans le cas de Thénardier, cela signifierait que toute la part qu'il occupe dans la démarche de dénonciation de la misère ne pourrait absolument pas atteindre son but. Mais si ce que subit le personnage n'échappe pas nécessairement à la compréhension du lecteur, c'est ce qu'il fait et ce qu'il est qui construit une antipathie à toute épreuve. Il s'agit, en particulier, de repousser les émotions du lecteur en mettant en scène un personnage qui repousse lui-même l'ensemble des émotions humaines, par l'ensemble de ses interactions avec autrui, voire plutôt avec l'humain, dans son individualité mais aussi dans son unité morale.

1. La figure la plus antagoniste d'un système

Dans le système de personnages des *Misérables* et la progression de l'intrigue, c'est par un antagonisme que le personnage de Thénardier se caractérise le plus nettement : il est anti-pathétique car il s'oppose systématiquement aux personnages les plus pathétiques, et c'est donc son rapport à autrui qui va placer le lien entre personnage et lecteur dans cette même logique d'opposition.

1.1. Un obstacle romanesque

Cet antagonisme se constate premièrement si l'on considère les objectifs des personnages qui croisent le chemin de Thénardier, qui est un des rares personnages présents dans les cinq parties du roman, et dont le rôle romanesque est le plus souvent de servir d'obstacle pour les personnages dont on suit le parcours.

Dans la première partie, l'entrée en scène des Thénardier dans le récit se fait par une apparente alliance entre deux personnages, Fantine et la Thénardier². Seulement, ce qui apparaît d'abord comme un « marché » est ensuite qualifié par le Thénardier de « souricière », et la fausseté de cette alliance est d'ailleurs révélée par le titre du livre, « Confier, c'est quelquefois livrer ». L'objectif concret de Fantine est exposé par son

¹ Voir [note 3](#) de cette partie.

² *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre IV, I, pp.218-220.

discours dans ce chapitre : « Je gagnerai de l'argent là-bas, et dès que j'en aurai un peu, je reviendrai chercher l'amour³. ». C'est à ce parcours que les Thénardier vont s'opposer en contribuant à empêcher Fantine de gagner suffisamment d'argent pour revenir⁴, puis en s'opposant directement à son but final qui est de récupérer Cosette : « - Christi ! dit le Thénardier, ne lâchons pas l'enfant⁵. ». Notons qu'à ce stade du roman, les époux Thénardier restent encore assez indistincts l'un de l'autre, mais que c'est bien l'homme qui s'impose ici comme le décisionnaire entrant directement en conflit d'intérêts avec Fantine et M. Madeleine. Cette distinction du Thénardier par rapport à sa femme est renforcée dans la deuxième partie, lorsque Jean Valjean a pour objectif de récupérer Cosette à Montfermeil. Dans le chapitre IX du troisième livre notamment, la Thénardier apparaît comme une alliée potentielle en ce qu'elle partage les intérêts de Jean Valjean à lui confier l'enfant⁶, mais c'est le mari qui va s'interposer en feignant le refus pour établir des conditions supplémentaires. Le jeu de mouvements renforce cette idée d'interposition une fois que la Thénardier a donné son accord et que le lecteur peut penser l'objectif atteint : « - Allez chercher la petite, dit-il. En ce moment, le Thénardier s'avança au milieu de la salle [...]. [La Thénardier] sentit que le grand acteur entra en scène, ne répliqua pas un mot, et sortit⁷. ». La théâtralité de ce passage, assumée par la métaphore, introduit l'entrée du personnage comme un rebondissement, une péripétie supplémentaire. Pour la troisième partie, la logique est inversée lors du point de rencontre des parcours de Thénardier et de Marius lors du livre du « mauvais pauvre », c'est-à-dire que c'est le personnage suivi par le lecteur qui va constituer un obstacle pour les objectifs de Thénardier. Le personnage exprime ici très clairement que son objectif est une directe opposition aux Thénardier : « Il faut mettre le pied sur ces misérables, dit-il⁸. ». Celle-ci fera finalement l'objet d'un dilemme du point de vue de Marius, mais la question est beaucoup moins conflictuelle pour le lecteur qui sait ce qu'il en est véritablement de l'épisode de Waterloo. Dans la quatrième partie, l'antagonisme de Thénardier devient un obstacle de moins en moins frontal, mais demeure un potentiel danger pour les personnages suivis, en particulier Jean Valjean et Cosette. C'est d'ailleurs pour éviter ce danger, pour contourner cet obstacle

3 *Ibid*, p.219.

4 Voir *Ibid*, livre V, VIII, pp.251-252 : « C'était précisément dans ce même mois que les Thénardier, après avoir demandé douze francs au lieu de six, venaient d'exiger quinze francs au lieu de douze. Fantine fut atterrée. Elle ne pouvait s'en aller du pays, elle devait son loyer et ses meubles. »

5 *Ibid*, livre VI, I, p.279.

6 « Ah, monsieur ! mon bon monsieur ! prenez-la, gardez-la, emmenez-la, emportez-la, sucrez-la, truffez-la, buvez-la, mangez-la, et soyez béni de la bonne sainte Vierge et de tous les saints du paradis ! » (*Ibid*, Deuxième partie, livre III, IX, p.543)

7 *Ibid*, pp.543-544.

8 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XIII, p.59.

pourrait-on dire, que Jean Valjean choisit de déménager : « Ceci avait suffi pour lui faire prendre un grand parti. Thénardier là, c'était tous les périls à la fois⁹ ». Indirectement, c'est donc Thénardier qui fait obstacle à l'amour entre Marius et Cosette. Enfin, la cinquième partie du roman contient l'épisode qui est peut-être le plus parlant quant à la notion d'obstacle, mais qui présente toutefois davantage d'ambiguïté entre l'opposition et l'alliance : celui de la sortie des égouts. L'ultime obstacle à franchir pour Jean Valjean est la grille gardée par ce que Myriam Roman appelle judicieusement un « avatar moderne de Charon¹⁰ » : en effet, l'épreuve de Jean Valjean étant comparable à une traversée des enfers, Thénardier en est le passeur dont l'accord est nécessaire pour achever cette traversée. Il peut donc dans le même temps être un ennemi qui empêche potentiellement la sortie des égouts, ou au contraire un allié qui permet d'ouvrir la porte salvatrice. Mais, à ce stade du roman, le lecteur est davantage habitué à le considérer comme un danger potentiel qui s'interpose face à la progression des personnages suivis, et c'est donc comme tel qu'il sera reçu à la lecture de cet épisode.

Le rôle narratif de Thénardier est ainsi, la grande majorité du temps, de faire obstacle à la progression des personnages suivis par le lecteur vers leurs objectifs. L'ambiguïté de l'exemple précédent attire toutefois notre attention sur la question des alliances, qui sont presque inexistantes pour ce qui est des protagonistes attirant le plus l'empathie du lecteur, mais qui méritent tout de même d'être étudiées comme de potentielles exceptions à cet antagonisme. Nous venons d'évoquer de fausses alliances comme la garde de Cosette ou la vente de la clé des égouts, qui finissent rapidement par se retourner contre l'apparent allié ; pour ce qui est d'alliances plus véritables, les deux exemples les plus évidents sont la famille des Thénardier, et la troupe de Patron-Minette. Si l'antagonisme de Thénardier n'est donc pas absolu, deux éléments cependant le maintiennent hors de la sympathie du lecteur. Le premier élément est le statut des personnages auxquels il s'allie, qui sont eux-mêmes pour la plupart des figures antipathiques : la Thénardier attire dans les deux premières parties du roman la haine du lecteur par la façon dont elle s'occupe de Cosette, et les bandits de Patron-Minette sont dès leur première mention qualifiés comme la forme du mal la plus suprême dans le roman, son « troisième dessous¹¹ ». Impossible donc pour ces alliances de contrebalancer l'antipathie de Thénardier, elles peuvent au contraire l'accentuer. Le second élément qui les

9 *Ibid*, Quatrième partie, livre IX, I, p.385.

10 M. Roman, *Victor Hugo et le Roman philosophique : du "drame dans les faits" au "drame dans les idées"*, Paris, Champion, 1999, p.122.

11 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit*, Troisième partie, livre VII, I, p.902.

caractérise est d'ailleurs leur fragilité. Le chapitre de l'évasion est celui qui permet le mieux de la constater, d'abord lorsque Thénardier entend ses quatre camarades bandits prendre la décision de l'abandonner à son sort : « - Je te bonis qu'il est malade ! reprit Brujon. À l'heure qui toque, le tapissier ne vaut pas une broque ! Nous n'y pouvons rien. Décarrons. Je crois à tout moment qu'un cogne me ceintre en pogne¹² ! ». Sur les quatre bandits, seul Montparnasse résiste à cette idée et appelle Thénardier un « ami » ; d'où le caractère circonstanciel et temporaire de cette alliance, qui ne parvient pas à se transformer véritablement en lien affectif. La même chose est constatée immédiatement après pour ce qui est des liens familiaux. Une fois que Gavroche lui a apporté son aide, il n'est pas question de redevabilité : « C'est fini ? Vous n'avez plus besoin de moi, les hommes ? vous voilà tirés d'affaire. Je m'en vas¹³. », et en plus de cela Thénardier nie le lien familial qui les unit :

- Eh bien, je ne sais pas, mais il me semble que c'est ton fils.
- Bah ! dit Thénardier, crois-tu ?
Et il s'en alla¹⁴.

Encore une fois, les mouvements des personnages sont très parlants : une fois qu'un personnage en a aidé un autre, les deux s'en vont. Les alliances qui peuvent lier Thénardier à d'autres personnages, surtout lorsque ce sont des personnages plus pathétiques comme Gavroche, sont strictement limitées à un « besoin » ponctuel et sont donc une alliance temporaire davantage qu'un lien affectif prolongé. Notons enfin que dans la grande majorité des cas, ces alliances sont à sens unique, comme nous venons de l'observer : c'est Thénardier qui reçoit de l'aide dans ses entreprises sans en apporter en retour, ce qui, comme dans le cas de Gavroche ici, peut donner au lecteur un sentiment d'injustice renforcé par une idée d'ingratitude.

Pour toutes ces raisons, la place de Thénardier au sein du système de personnages des *Misérables* est celle qui est la plus fondée sur l'opposition¹⁵. Il est donc logique que sa posture anti-pathétique se construise à rebours de la posture pathétique de nombreux autres personnages.

12 *Ibid* (vol.II), Quatrième partie, livre VI, III, p.307.

13 *Ibid*, p.312.

14 *Ibid*.

15 En ce sens, nous pouvons le considérer comme l'opposé de l'évêque Myriel, qui, lui, apparaissait comme un protagoniste absolu, par le secours qu'il est le seul à porter à Jean Valjean, et par sa philosophie.

1.2. *L'inversion du pathos*

Cette construction d'un anti-pathos s'opère au niveau de la souffrance subie par le personnage, et peut être éclaircie en deux points : d'abord le fait que Thénardier soit lui-même la cause de la souffrance de ces autres personnages, puis le fait que la souffrance des autres personnages soit beaucoup plus retranscrite au lecteur que celle de Thénardier.

Pour le premier point, c'est encore une fois la descente de Fantine qui le met en œuvre de la façon la plus évidente. L'épisode est narré de telle sorte que le lecteur ressent autant de haine à l'égard des Thénardier que de pitié à l'égard de Fantine. Nous avons déjà abordé quelques paragraphes plus haut le fait que Thénardier s'oppose aux projets de Fantine¹⁶ ; plus exactement, la ruine de cette dernière résulte d'une double cause financière qui est l'argent dû aux Thénardier et l'argent dont elle a elle-même besoin pour vivre. L'antipathie et le sentiment d'injustice que le lecteur peut éprouver seront donc également dirigés vers les personnages à l'origine de ces deux causes : pour la première, les Thénardier restent encore la grande majorité du temps « les Thénardier » dans leur ensemble, et sont alors unis dans la suscitation de la haine du lecteur : « Elle acheta une jupe de tricot et l'envoya aux Thénardier. Cette jupe fit les Thénardier furieux. C'était de l'argent qu'ils voulaient. Ils donnèrent la jupe à Éponine. La pauvre Alouette continua de frissonner¹⁷. ». Pour la seconde cause, le personnage le plus évidemment antipathique est madame Victurnien, qui « quelquefois la voyait passer de sa fenêtre, remarquait la détresse de “cette créature”, grâce à elle “remise à sa place”, et se félicitait. Les méchants ont un bonheur noir¹⁸. ». Ces deux exemples attirent une réception légèrement différente, mais pour laquelle cette notion de méchanceté est cruciale dans les deux cas¹⁹. La méchanceté de madame Victurnien est plus directement observable dans ses causes et ses effets et rend donc l'injustice de la souffrance de Fantine plus immédiatement flagrante, et celle des Thénardier est plus lointaine, moins compréhensible peut-être, et elle a pour conséquences à la fois la souffrance de Fantine et celle de Cosette. La compréhension de la souffrance des personnages, ajoutée à l'incompréhension de la méchanceté de ceux qui en sont la cause, permet donc de prolonger l'empathie pour les premiers en antipathie pour les seconds. C'est ainsi que Thénardier est dans le roman un des premiers personnages à

16 Voir [note 4](#) de ce chapitre.

17 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre V, X, p.256.

18 *Ibid*, IX, pp.254-255.

19 La définition de cette notion sera au cœur de notre deuxième partie ; pour l'instant, précisons simplement que c'est l'action du personnage, dans ses motivations et dans ses conséquences, qui fait la méchanceté et rend le personnage bien moins accessible à la compréhension affective du lecteur.

s'attirer cette antipathie du lecteur en se faisant cause directe de la chute et de la mort d'un des premiers personnages à s'attirer l'empathie du lecteur.

Dans d'autres circonstances narratives, ce système de personnages en conflit d'intérêts et dont certains causent la souffrance des autres pourrait tout à fait résulter en une absence totale de manichéisme, qui empêcherait le lecteur de se ranger complètement du côté d'un personnage ou d'un autre²⁰ ; seulement, dans le cas de Thénardier, le manichéisme, ou du moins son impression, est bel et bien encouragé. « Le roman feint le manichéisme, il n'est pas manichéen », écrit Claude Habib²¹ : cette illusion du manichéisme s'applique exactement au personnage de Thénardier qui, s'il est aussi une victime du corps social et subit sa part de souffrance tout autant que les autres, ne donne la plupart du temps pas au lecteur d'autre image que celle d'un antagoniste. Le cœur de notre idée est le fait que la compréhension du personnage est empêchée, en particulier la compréhension de sa souffrance.

Nous avons déjà évoqué la chute sociale progressive du personnage qui plonge de plus en plus dans la misère. Seulement, deux points peuvent empêcher le lecteur de compatir face à cette chute sociale : d'abord le fait que la méchanceté du personnage survient avant sa misère, et donc qu'au moment où Thénardier est véritablement en position d'attirer la pitié, celle-ci est empêchée par les antécédents qui ont désamorcé par avance l'empathie du lecteur²² ; et deuxièmement, le fait que la principale étape de la chute sociale, c'est-à-dire la faillite de la gargote, se déroule lors d'une ellipse temporelle, à la différence des chutes de Fantine ou de Marius auxquelles le lecteur assiste directement. Lorsque le Thénardier réapparaît en tant que misérable, cette fois dans tous les sens du terme, le lecteur constate sa chute sociale sans l'avoir expérimentée et donc sans vraiment la comprendre. Comme c'est à ce même moment que survient la parole vraie de Thénardier qui s'exprime au nom de la misère, les enjeux de cette incompréhension sont de taille, puisqu'elle a pour conséquence une difficulté accrue du lecteur à adhérer au discours d'un personnage avec lequel il n'a jusque-là pas pu sympathiser.

20 On le voit au sein même des *Misérables*, notamment en quatrième partie lorsque l'amour de Marius pour Cosette entre en conflit avec l'amour paternel de Jean Valjean : deux des principaux personnages que le lecteur a pu suivre et dont il peut comprendre les sentiments entrent en conflit, d'où une réception qui ne relève pas de la pure compassion ou haine mais d'un rapport plus conflictuel entre le lecteur et les intérêts de l'un ou de l'autre des personnages.

21 C. Habib, « “Autant en emporte le ventre !” » in : G. Rosa & A. Ubersfeld (dir.), *Lire Les Misérables*, Paris, Librairie José Corti, 1985, p.140.

22 Lorsque les Thénardier ressurgissent sous le nom de Jondrette dans la troisième partie, le lecteur va donc pouvoir éprouver de la compassion pour eux lors de la description de leurs conditions de vie s'il ne comprend pas immédiatement leur véritable identité, du moins jusqu'au chapitre XII du livre VIII, où leur identité et leur méchanceté sont rendues très claires.

Un dernier point, que nous avons déjà évoqué, renforce cette incapacité du lecteur à comprendre le personnage : l'absence presque totale de focalisation interne de Thénardier. Ici, il est non seulement question de la compréhension de la souffrance du personnage mais aussi, de façon plus générale, de ses émotions, intérêts et motivations. Seulement deux passages suivent de façon assez prolongée le point de vue et les pensées de Thénardier : lorsqu'il suit Jean Valjean venant de récupérer Cosette, et lorsqu'il est sur le toit durant l'évasion. Dans les deux cas, c'est lors d'une situation d'échec que le lecteur accède aux pensées du personnage, et la focalisation interne a donc pour fonction première de caractériser les difficultés qui se présentent à lui, que ce soit son impuissance face à Jean Valjean (« Il sentit deux violents dépit, le dépit de renoncer à la corruption qu'il espérait, et le dépit d'être battu²³. ») ou le risque d'être repris en pleine évasion (« sa pensée, comme le battant d'une cloche, allait de l'une de ces idées à l'autre : - Mort si je tombe, pris si je reste²⁴. »). Seulement, dans les deux passages, le lecteur peut comprendre l'impuissance et le dépit éprouvés mais sans y adhérer pour autant, puisque dans le premier cas l'objectif de Thénardier implique de nuire à deux protagonistes avec lesquels le lecteur a déjà sympathisé, et que dans le second cas c'est pour cette même raison qu'il a été incarcéré dans la prison dont il cherche à s'évader. Ce rare accès aux pensées et émotions du personnage ne suffit donc pas à briser la distance entre le lecteur et lui. De façon générale, l'inaccessibilité psychologique du personnage le rend impossible à comprendre pour le lecteur, qui ne peut donc pas « éprouver virtuellement » la même chose que lui et peut même avoir l'impression que le personnage n'éprouve aucune émotion.

2. L'exploitation contre l'émotion

Ce n'est en effet pas seulement dans son rapport à l'autre personnage dans son individualité que Thénardier s'éloigne de la compréhension du lecteur : son rapport à l'humanité dans son ensemble relève d'une logique excessivement pragmatique, fondée sur l'exploitation d'autrui, qui rejette le plus possible le champ de l'émotion et empêche donc naturellement le lecteur d'éprouver les mêmes émotions que lui.

L'interaction de Thénardier avec autrui relève toujours d'une exploitation qui vise à obtenir un certain profit, le plus souvent financier. Cosette est la première à subir cette exploitation en créant une dépendance de Fantine aux Thénardier : elle est d'ailleurs

²³ *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre III, X, p.552.

²⁴ *Ibid* (vol.II), Quatrième partie, livre VI, III, p.305.

qualifiée de « vache à lait²⁵ » par le personnage lui-même, qui dans le même temps exploite Fantine puis M. Madeleine dont il reçoit l'argent : « Qu'elle ne m'embête pas ! s'écriait-il, je lui bombarde son mioche tout au beau milieu de ses cachotteries. Il me faut de l'augmentation²⁶. ». Nous pouvons ici constater en quoi cette logique d'exploitation s'oppose à l'émotion et en particulier à la pitié, que le lecteur vient d'être amené à éprouver pour Cosette dans ce même chapitre : il est systématiquement rangé du côté de l'exploité et non de l'exploiteur. Même une fois sa plongée dans la misère commencée, ce dernier ne change pas de mode d'interaction avec autrui, et rend au contraire sa démarche d'exploitation humaine plus industrielle : « [Marius] comprenait que son voisin Jondrette avait pour industrie dans sa détresse d'exploiter la charité des personnes bienfaites²⁷. ». Autrui est une ressource que Thénardier exploite de façon systématique, et c'est aussi là la vraie nature des fausses alliances que nous avons déjà évoquées : lorsqu'il ouvre la porte à Jean Valjean en échange de tout son argent, pour finalement le livrer à Javert, ce peut être qualifié de vol, ou de chantage, ou de trahison, ou plus certainement des trois à la fois ; en tout cas, il s'agit d'un moyen d'exploitation des faiblesses d'autrui dans le but d'un profit monétaire maximal. Thénardier lui-même exprime cette « filousophie²⁸ » à sa femme furieuse contre le mystérieux voyageur osant se montrer bienveillant envers Cosette : « De quoi te mêles-tu, puisqu'il a de l'argent²⁹ ? ». Cette logique d'exploitation financière est donc un point de distinction entre le Thénardier et sa femme : elle, est capable de ressentir et se laisser emporter par de l'émotion, c'est-à-dire de la haine ; lui, n'a strictement envers autrui d'autre pensée que le profit qu'il peut en tirer.

Pour cette raison, Thénardier renvoie une image absolument apathique, et donc antipathique pour le lecteur, puisqu'il devient davantage un phénomène à observer qu'un individu auquel s'identifier. Nous avons évoqué la question de la focalisation, mais il est à noter que même lors des rares passages que l'on a déjà cités lors desquels le lecteur suit le point de vue de Thénardier, les émotions de ce dernier ont tendance à être simplement traduites par ses gestes et paroles plutôt que par une réelle retranscription psychologique.

25 « - Diable ! dit-il à sa femme, ne lâchons pas l'enfant. Voilà que cette mauviette va devenir une vache à lait. » (*Ibid* (vol.I), Première partie, livre VI, I, p.278.)

26 *Ibid*, Première partie, livre IV, III, p.224.

27 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, IV, p.21.

28 Ce néologisme, que Pierre Laforgue a repris dans le titre de son article « Filousophie de la misère », est essentiel. Il apparaît dans le chapitre « Deux portraits complétés » pour qualifier l'hypocrisie qui sépare la prétendue sagesse philosophique de Thénardier et l'absence effective de pensée outre cette tendance à exploiter l'autre : « Il y avait des noms qu'il prononçait souvent, pour appuyer les choses quelconques qu'il disait, Voltaire, Raynal, Parny, et, chose bizarre, Saint Augustin. Il affirmait avoir « un système ». Du reste fort escroc. Un filousophe. Cette nuance existe. » (*Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre III, II, p.495.)

29 *Ibid*, VIII, p.535.

La poursuite de Jean Valjean pour récupérer Cosette, en particulier, privilégie à la description de réflexions intérieures la parole au discours direct :

Il suivit cette indication, marchant à grands pas et monologuant.

— Cet homme est évidemment un million habillé en jaune, et moi je suis un animal. Il a d'abord donné vingt sous, puis cinq francs, puis cinquante francs, puis quinze cents francs, toujours aussi facilement. Il aurait donné quinze mille francs. Mais je vais le rattraper.

Et puis ce paquet d'habits préparés d'avance pour la petite, tout cela était singulier ; il y avait bien des mystères là-dessous. On ne lâche pas des mystères quand on les tient. Les secrets des riches sont des éponges pleines d'or, il faut savoir les presser. Toutes ces pensées lui tourbillonnaient dans le cerveau. — Je suis un animal, disait-il³⁰.

C'est progressivement que le lecteur entre ici dans la pensée du personnage. Un monologue d'abord permet de constater cette pensée d'un œil extérieur sans véritablement avoir d'accès à l'intériorité du personnage ; puis ces propos au discours direct se poursuivent au discours indirect libre, qui correspond à un passage de la parole à la pensée. La retranscription des pensées s'opère ensuite le plus souvent au discours direct, y compris lors du dialogue avec Jean Valjean : « Le gargotier eut un frémissement de joie. - Bon ! pensa-t-il, tenons-nous. Il va me corrompre³¹ ! ». Le passage de la retranscription des pensées à la retranscription des émotions s'opère difficilement : c'est par une observation extérieure de l'attitude du personnage, son « frémissement », que le lecteur conçoit la « joie » qui est la sienne, ce qui assure donc une certaine distance entre le personnage et le lecteur qui ne fait que l'observer. L'accès direct à l'émotion de Thénardier n'est pas inexistant, mais il est souvent nuancé, comme plus loin dans ce même dialogue, lorsque le narrateur dit que « Le Thénardier éprouva ce qu'éprouve le loup au moment où il se sent mordu et saisi par la mâchoire d'acier du piège³² ». Ici, c'est l'analogie animale qui vient s'interposer entre le degré d'humanité du personnage et celui du lecteur. La conséquence de cette distance presque systématiquement maintenue est, d'une part, le fait que le lecteur suppose l'émotion du personnage sans la ressentir, et d'autre part l'impression que le personnage ne ressent pas du tout d'émotion humaine. Certaines remarques du narrateur lui-même vont dans ce sens, par exemple lors du dialogue avec Marius : « Dans le danger, le porc-épic se hérissé, le scarabée fait le mort, la vieille garde se forme en carré ; cet homme se mit à rire³³. ». Le personnage donne ici l'impression de ne pouvoir ressentir aucune forme de peur, ou du moins de trouble, ce qui se confirme ensuite : « Thénardier, car c'était bien lui, était étrangement surpris ; il eût été troublé s'il avait pu l'être³⁴. ». Le

30 *Ibid*, X, p.549.

31 *Ibid*, pp.551-552.

32 *Ibid*, p.553.

33 *Ibid* (vol.II), Cinquième partie, livre IX, IV, p.862.

34 *Ibid*, p.863.

lecteur est donc incapable de comprendre véritablement Thénardier, qui se montre la plupart du temps insondable : sa pensée peut être retranscrite, mais la nature et même l'existence de ses émotions sont mises en doute³⁵.

Si le champ de l'émotion ne comprend pas Thénardier, Thénardier en revanche comprend parfaitement le champ de l'émotion. Il a pleine conscience des ressorts, causes et effets des émotions humaines, en particulier de celles liant les individus entre eux comme la pitié, la reconnaissance, ou l'esprit de solidarité. Seulement, ce qui est chez les protagonistes un sentiment réel, qui peut être compris par le lecteur, est détourné par Thénardier comme une ressource de plus à employer dans sa démarche d'exploitation. Cela est particulièrement visible par l'instrumentalisation du pathos qui est mise en œuvre à la mesure Gorbeau, où les mensonges écrits dans les lettres déploient tous une figure de la misère différente mais toujours immédiatement pathétique, comme l'enfance misérable³⁶ ou l'artiste incompris contraint par sa situation sociale³⁷. À ces mensonges sont ajoutés, sous couvert de flatterie, des ressorts davantage qualifiables d'arguments d'autorité, tels que le sentiment d'injustice qui résulte du contraste entre la valeur morale d'un personnage et sa situation sociale : « la cause sacrée de la légitimité, qu'il a payé de son sang, consacrée sa fortune, toute, pour défendre cette cause, et aujourd'hui se trouve dans la plus grande misère³⁸ », l'adresse directe à la bonté morale du destinataire : « À l'aspect de ces écrits votre âme généreuse sera mue d'un sentiment de sensible bienveillance, car les vrais philosophes éprouvent toujours de vives émotions³⁹ », et la véritable misère incarnée par sa fille portant la lettre sont autant d'éléments délibérément déployés pour forcer la pitié d'autrui. C'est donc naturellement que le lecteur, qui assiste à cette instrumentalisation par le regard de Marius, éprouve à l'égard de Thénardier un sentiment inverse. En quelque sorte, l'artificialité du pathos inverse le pathos dès qu'elle est percée à jour, et ce même s'il y a derrière cette industrie quelque chose de véritablement digne de pitié. Cette exploitation de l'émotion prend également, de façon plus subtile, la forme d'une exploitation de la vertu morale : lorsque dans sa dernière entreprise Thénardier annonce à

35 La Cette part d'inconnu et d'insondable que l'on trouve en Thénardier peut, par conséquent, avoir pour fonction d'inquiéter le lecteur. Nous y reviendrons dans notre chapitre suivant.

36 « C'est une malheureuse mère de famille de six enfants dont le dernier n'a que huit mois. Moi malade depuis ma dernière couche, abandonnée de mon mari depuis cinq mois n'ayant aucune ressource au monde dans la plus affreuse indigence. » (*Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, III, p.15). C'est l'impuissance qui est ici convoquée, à la fois par les figures de l'enfance et de la mère livrée à elle-même.

37 « Malgré ces qualités j'ai lieu de craindre que la jalousie, l'égoïsme des auteurs privilégiés, obtienne mon exclusion du théâtre, car je n'ignore pas les devoirs dont on abreuve les nouveaux venus. » (*Ibid.*, p.16.)

38 *Ibid.*, p.14.

39 *Ibid.*, p.17.

Marius « vous avez chez vous un voleur et un assassin⁴⁰ », la ressource sur laquelle il compte est le sens moral de son interlocuteur, qui, pour que le discours de Thénardier porte ses fruits, doit condamner le vol et le meurtre. Thénardier lui-même ne disposant pas de ce sens moral, il exploite cette différence pour vendre ses informations. C'est d'ailleurs bien le sens moral de Marius qui finit par réussir à Thénardier, mais d'une manière à laquelle il ne s'attend pas, c'est-à-dire sous la forme d'une dette morale doublée d'un sentiment de solidarité familiale : « Il allait donc enfin délivrer de ce créancier indigne l'ombre du colonel, et il lui semblait qu'il allait retirer de la prison pour dettes la mémoire de son père⁴¹. ». La faible valeur morale de Thénardier ne prend pas le dessus sur le devoir qui rend Marius redevable à son égard, et il finit par exploiter sans le vouloir ce même devoir moral qui relève d'un sentiment familial que lui-même n'aurait très certainement pas respecté⁴². Thénardier exploite ce qu'il ne ressent pas, et c'est cela qui peut créer chez le lecteur tout à la fois un sentiment d'injustice et un mépris : il ne peut pas éprouver la même souffrance que le personnage puisqu'il la *subit* sans montrer qu'il l'*éprouve*, mais comme le lecteur éprouvant la souffrance que Thénardier fait lui-même subir aux autres personnages en les exploitant, le pathos devient anti-pathos.

3. *Les vices du « mauvais pauvre »*

Le dernier grand élément qui repousse l'empathie pour Thénardier en tant que misérable est le jugement moral qui est amené à être porté sur lui. Ce point fera l'objet de davantage de développement et de problématisation dans notre deuxième partie ; pour l'instant, observons simplement en quoi la caractérisation moralement condamnable de Thénardier joue un rôle dans la distance créée avec le lecteur, en contraste avec les autres personnages de misérables, mais aussi et surtout avec le discours vrai qu'il tient au nom de l'ensemble des misérables dans le livre du « mauvais pauvre ».

L'orgueil, d'abord, prend chez Thénardier la forme d'ambitions financières démesurées. Il s'appauvrit au fil du roman, mais même dans les tréfonds de la misère, son ambition ne change pas : toutes ses entreprises visent systématiquement un profit maximal.

40 *Ibid*, Cinquième partie, livre IX, III, p.861.

41 *Ibid*, p.865.

42 La famille est en effet surtout une ressource de plus mobilisée par Thénardier. On sait que « la mère Thénardier aimait passionnément ses deux filles à elle » (*Ibid* (vol.I), *op. cit*, Première partie, livre IV, III, p.223), mais le père, lui, ne semble faire que les exploiter dans ses entreprises, l'exemple le plus parlant étant l'épisode précédant le guet-apens, lorsqu'il pince Azelma à sa blessure pour la faire pleurer et renforcer la pitié qu'il peut susciter (*Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, IX, pp.42-43). Du moins, aucun indice n'est laissé par le narrateur qui irait dans le sens d'un véritable sentiment unissant Thénardier à sa femme ni à ses enfants.

C'est là un des premiers traits du personnage à être présenté : « L'année n'était pas finie que le Thénardier dit : - Une belle grâce qu'elle nous fait là ! Que veut-elle que nous fassions avec ses sept francs ? Et il écrivit pour exiger douze francs⁴³. ». À ce moment, l'augmentation du profit est plus ou moins justifiée par un « besoin d'argent » qui n'est pas détaillé, mais cette justification disparaît au fur et à mesure que le profit augmente : après les douze francs par mois viennent les quinze, puis il exige un envoi de quarante francs, puis de cent. Lorsque commence à arriver l'argent de M. Madeleine, c'est aussi là le sens de son « Ne lâchons pas l'enfant » : recevant trois cents francs puis trois cents autres⁴⁴, il cherche à gagner toujours plus, et parvient effectivement à obtenir un profit maximal, c'est-à-dire tout ce qu'il a pu tirer de Fantine jusqu'à sa mort. Ses ambitions relèvent de l'insatisfaction permanente, ce qui persiste lors de sa chute sociale où on comprend que cela est en fait en lien avec les fantasmes d'ascension sociale que nous avons déjà évoqués : « je veux être un peu millionnaire⁴⁵ ! », dit-il avant d'exiger deux cent mille francs à Jean Valjean⁴⁶, et ce alors que lui-même n'avait pas vingt francs pour payer ses deux termes⁴⁷. Cet écart entre les moyens et les ambitions est systématique, et finit d'ailleurs par aboutir : recevant un total de vingt-cinq mille francs de la part de Marius⁴⁸, il s'arrache d'un seul coup de la misère la plus suprême pour atteindre son objectif. Le lien entre ces ambitions démesurées et l'antipathie du personnage peut tenir en deux points. D'une part, les concrétiser implique la mobilisation de tous les moyens imaginables, et la continuité avec la démarche d'exploitation que nous avons décrite est donc elle aussi systématique⁴⁹ ; d'autre part, ces ambitions sont une forme d'orgueil. L'ascension sociale visée est en effet liée à un désir de supériorité ; c'est une des interprétations qu'on peut faire de la phrase « Je mangerais le monde⁵⁰ ! », et Claude Habib théorise d'ailleurs que « L'assassinat de Jean

43 *Ibid* (vol.I), *op. cit*, Première partie, livre IV, III, p.223.

44 Toutes ces sommes sont relevées dans les chapitres VIII à X du livre V, puis au premier chapitre du livre VI. Pour ce qui est du refus de lâcher Cosette même après la réception de cet argent, on le voit dans ce même chapitre : « Le Thénardier cependant ne "lâchait pas l'enfant" et donnait cent mauvaises raisons. » (*Ibid*, livre VI, I, p.280). Le mari apparaît bien comme le seul décisionnaire quant à cette question.

45 Voir [note 25](#) du chapitre 1.

46 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit*, Troisième partie, livre VIII, XX, p.100.

47 Voir [note 21](#) du chapitre 1.

48 Voir *Les Misérables* (vol.II), Cinquième partie, livre IX, IV, p.863 (cinq cents francs) puis pp.872-873 (mille francs, puis cinq cents autres, puis trois mille, puis les vingt mille demandés).

49 Les mille cinq cents francs de la deuxième partie sont ni plus ni moins qu'un prix attribué à Cosette ; les deux cent mille francs du guet-apens sont demandés avec la menace de lui faire du mal ; et dans la dernière partie, nous l'avons vu, Thénardier demande vingt mille francs en exploitant le sens moral de Marius. La plus haute de ces sommes, celle du guet-apens, correspond aussi à l'instant où les moyens déployés sont les plus radicaux : alliance de bandits, confrontation directe, et menace de mort : « Si vous me faites arrêter, mon camarade donnera le coup de pouce à l'alouette » (*Ibid*, Troisième partie, livre VIII, XX, p.105).

50 *Ibid*, VI, p.33.

Valjean, que projette Thénardier [...], s'éclair[e] sur un fond de jalousie : Thénardier voudrait être riche à la place de Jean Valjean⁵¹ ». Il serait certes superficiel de réduire cela à une jalousie dirigée vers un seul individu, mais l'envie dirigée vers la richesse et la bourgeoisie est très clairement visible, le problème étant que cela pervertit dans une certaine mesure le discours qu'il prend en charge au nom des misérables : « Mais nous vous mangerons ! Mais, pauvres petits, nous vous dévorerons⁵² ! ». C'est ainsi que la démesure des ambitions du pauvre qui cherche à être riche avant de chercher à survivre peut occulter l'empathie que l'on pourrait avoir pour ce dernier.

La parole supposément collective que nous venons d'évoquer à nouveau est aussi, et surtout, mise en tension par l'égoïsme du personnage ; égoïsme qui se double, puisqu'il est toujours de près ou de loin question d'argent, d'une avarice. Nous pouvons ici plus directement confronter le discours de Thénardier lui-même à la philosophie soutenue par l'auteur dans son roman :

— Monsieur le baron, l'égoïsme est la loi du monde. La paysanne prolétaire qui travaille à la journée se retourne quand la diligence passe, la paysanne propriétaire qui travaille à son champ ne se retourne pas. Le chien du pauvre aboie après le riche, le chien du riche aboie après le pauvre. Chacun pour soi. L'intérêt, voilà le but des hommes. L'or, voilà l'aimant⁵³.

Il s'agit donc de l'expression d'un mode de pensée généralisable à l'échelle humaine, mais qui a déjà été directement contredit lors de l'intervention de l'auteur ouvrant la quatrième partie : « le monde laisse tomber et mourir tout ce qui n'est que l'égoïsme, tout ce qui ne représente pas pour le genre humain une vertu ou une idée⁵⁴. ». Christine Cadet-Gangate inscrit cette idée dans une dimension davantage psychique :

À plus d'un titre, c'est donc bel et bien sous le signe du gouffre que vient s'inscrire l'être hugolien, faisant de l'ensemble des textes une critique du moi : « Le moi, c'est le droit à l'égoïsme ».

Aussi, l'égoïsme est bien l'un des principaux reproches qu'ait à s'adresser Jean Valjean lors de la tempête sous un crâne : « Jusqu'ici je n'ai considéré que moi ! [...] C'est moi, c'est toujours moi, ce n'est que moi ! »⁵⁵

51 C. Habib, « “Autant en emporte le ventre !” », *op. cit.*, p.148.

52 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, XX, p.92.

53 *Ibid.*, Cinquième partie, livre IX, IV, pp.859-860. Nous reviendrons dans notre huitième chapitre sur les facteurs et les effets de ce mode de pensée, qualifiable de loi de la jungle.

54 *Ibid.*, Quatrième partie, livre I, IV, pp.146-147.

55 C. Cadet-Gangate, « Le moi et le gouffre, ou la critique de l'identité dans *Les Misérables* » in : P. Brunel (dir.), *Hugo – Les Misérables*, Mont-de-Marsan, Éditions InterUniversitaires, Actes de la Journée d'étude organisée par l'École doctorale de Paris-Sorbonne, 19 novembre 1994, p.30. La première citation est extraite de *William Shakespeare* et la seconde des *Misérables*, Première partie, livre VII, III.

Thénardier entre ainsi en opposition directe, non seulement avec les autres personnages, mais avec l'auteur lui-même. On pourrait donc le considérer comme un contre-modèle, qui se construit à rebours d'autres personnages avec lesquels il interagit. En effet, il est très fréquent que Thénardier bénéficie de la générosité de personnages qui attirent davantage l'empathie et la reconnaissance du lecteur : au lieu de simplement régler la dette des cent vingt francs que doit Fantine aux Thénardier, M. Madeleine leur en envoie trois cents ; lorsque les Jondrette ont besoin de vingt francs pour régler leurs deux termes, Marius leur en donne vingt-cinq ; et comme nous l'avons vu, au lieu des vingt mille francs que Thénardier demande à Marius à la fin du roman, il en reçoit vingt-cinq mille. Il est inutile de préciser que ce schéma fréquent n'est jamais inversé : pas un seul épisode du roman ne montre Thénardier déboursant de l'argent. La pauvreté grandissante du personnage en est certes une justification, mais même au sein de la pauvreté Thénardier peut se distinguer d'un "bon pauvre" comme le père Mabeuf, qui, recevant six napoléons sans savoir comment, les rapporte au commissariat malgré sa propre situation de nécessité⁵⁶. Ainsi, l'égoïsme et l'avarice de Thénardier, même au sein de la misère, le placent en opposition à la pensée de l'auteur, et surtout mettent en péril sa crédibilité en tant que voix s'exprimant au nom des misérables dans leur collectivité.

Enfin, cette voix en tant que détentrice d'une parole vraie est également mise en péril par l'hypocrisie du personnage. Le faux est en effet la plupart du temps un élément essentiel de son langage, d'abord par le langage écrit de la communication avec Fantine :

Un jour elle reçut des Thénardier une lettre ainsi conçue :
« Cosette est malade d'une maladie qui est dans le pays. Une fièvre militaire, qu'ils appellent. Il faut des drogues chères. Cela nous ruine et nous ne pouvons plus payer. Si vous ne nous envoyez pas quarante francs avant huit jours, la petite est morte. »
[...] Du reste c'était une ruse des Thénardier pour avoir de l'argent. Cosette n'était pas malade⁵⁷.

Puis, lorsque Jean Valjean vient récupérer Cosette, on assiste plus immédiatement à l'hypocrisie en action dans la parole de Thénardier lorsqu'il feint l'affection, ce qui est directement en lien avec ce que nous avons dit sur l'exploitation d'un pathos instrumentalisé :

- Hé, notre petite Cosette ! Ne voulez-vous pas nous l'emmener ? Eh bien, je parle franchement, vrai comme vous êtes un honnête homme, je ne peux pas y consentir. Elle me ferait faute, cette enfant. J'ai vu ça tout petit. [...] Au fait j'y tiens, à cette enfant. Vous

56 Voir *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Quatrième partie, livre IX, III, p.390.

57 *Ibid* (vol.I), Première partie, livre V, X, pp.256-259.

comprenez, on se prend d'affection ; je suis une bonne bête, moi ; je ne raisonne pas ; je l'aime, cette petite ; ma femme est vive, mais elle l'aime aussi. Voyez-vous, c'est comme notre enfant⁵⁸.

Notons que dans le premier de ces deux exemples, une intervention du narrateur et de son omniscience est nécessaire pour assurer le lecteur de la fausseté des mots lus, mais que dans le deuxième cas, le lecteur en sait déjà assez sur le personnage pour clairement distinguer le vrai du faux lui-même, tout comme Jean Valjean d'ailleurs. Ce qui s'illustre dans ce deuxième cas est que l'hypocrisie prévaut sur le mensonge brut, c'est-à-dire que ce qui est en action est un art de mêler du vrai et du faux et de dire le vrai en sous-entendant le faux : lorsque Thénardier dit « je parle franchement, vrai comme vous êtes un honnête homme, je ne peux pas y consentir. Elle me ferait faute, cette enfant », il ne ment pas ; le lecteur a alors déjà vu que Cosette a un certain rôle dans la gargote, et ferait effectivement faute⁵⁹. Ce jeu de double sens est peut-être encore plus sournois et apte à susciter une exaspération du lecteur que le mensonge pur et simple. Ainsi, arrivé au livre du « mauvais pauvre », qui est celui où la parole vraie de Thénardier va s'illustrer, le lecteur est habitué à un langage qui est pour le personnage un synonyme d'hypocrisie et un outil d'exploitation des émotions⁶⁰, ce qui est d'ailleurs réitéré dans ce même livre par un Jondrette qui flatte et appelle « bienfaiteur » celui contre qui il projette un guet-apens. Seulement, c'est cette fois non par l'omniscience du narrateur mais par le point de vue d'un autre personnage, Marius, que le lecteur assiste à ces allers-retours entre le vrai et le faux marqués par les deux venues successives de M. Leblanc. Ainsi, le véritable Jondrette apparaît en trois temps, d'abord lorsque Marius l'épie avant la venue de M. Leblanc, puis une fois qu'il retourne à son domicile, et enfin lorsque la reconnaissance a lieu et qu'il confronte directement Jean Valjean. Or, c'est naturellement à ces trois moments que la parole vraie surgit⁶¹ : la réalité de la misère et de l'injustice survient dans le discours du personnage à mesure que la réalité du mal qui le caractérise surgit.

58 *Ibid*, Deuxième partie, livre III, IX, p.544.

59 Voir *Ibid*, I, p.491 : « les Thénardier gardèrent Cosette. Elle leur remplaçait une servante. »

60 Nous pouvons ici renvoyer à la réflexion de Robert Ricatte qui étudie la fonction de la parole des personnages du roman : « presque tous les dialogues où Thénardier est engagé sont réussis. Ils ont beau reposer sur des coïncidences monstrueuses, le terrible bagout du bandit sonne juste. Le personnage tient debout, et magnifiquement, par la seule vertu de son langage. » (R. Ricatte, « *Les Misérables* : Hugo et ses personnages » in : G. Rosa (dir.), *Victor Hugo / Les Misérables*, Paris, Klincksieck, « Parcours critique », 1995, p.88.).

61 Le premier temps correspond au monologue sur les inégalités (« Dire qu'il n'y a pas d'égalité, même quand on est mort ! », *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, III, p.32), le deuxième temps aux revendications orgueilleuses (« avant de crever, je veux être un peu millionnaire ! [...] Comme les autres. », *Ibid*, XII, pp.55-56), et le troisième à la défense des misérables et l'accusation des riches (« Bandit ! Oui, je sais que vous nous appelez comme cela, messieurs les gens riches ! », *Ibid*, XX, p.91).

Ainsi, malgré une posture sociale qui l'inscrit dans une démarche de représentation de la misère, la caractérisation de Thénardier pour ce qui est de l'interaction humaine relève toujours, ou presque, de l'opposition. Apathique dans son interaction avec les autres personnages et plus globalement dans son mode de pensée, il se rend antipathique, c'est-à-dire anti-pathétique, dans son interaction avec le lecteur qui, bien que pouvant percevoir l'existence de la souffrance du personnage, n'a pas la possibilité de l'éprouver. Que ce soit sur le plan individuel de la relation avec l'autre personnage ou sur le plan collectif du rapport à l'émotion humaine et au devoir moral, tout entretient entre le personnage et le lecteur une irrévocable distance. Seulement, la réception qui résulte de cette distance ne s'arrête pas à l'antipathie qui peut être dirigée vers le personnage : le dernier point que nous avons soulevé permet également de constater que, si une parole vraie et collective dans la bouche de Thénardier relève de l'inattendu, il n'en résulte pas nécessairement une absence de crédibilité. Au contraire, cette équivalence entre le vrai et le mal peut rendre cette parole d'autant plus frappante, car déstabilisante. Tout l'intérêt de ce rapprochement du mal et de la forme de misère la plus pathétique pourrait en effet être, non de susciter la haine du lecteur, mais plutôt de le déranger.

Chapitre 3. Le visage des ténèbres : le lecteur face au mal

Nous avons évoqué les vices et les méfaits du personnage, mais rappelons que la notion de mal dans un roman hugolien n'est pas à aborder qu'au sens strictement axiologique du terme. Si Thénardier n'était qu'une juxtaposition de défauts moraux et de mauvaises actions, son lien avec le lecteur ne dépasserait effectivement pas le stade d'une haine brute ne réfléchissant pas à ses propres causes. L'idée que nous allons commencer à développer dans ce chapitre est que la vocation du personnage est bien d'être une forme d'absolu dans le mal, ce qui peut influencer sur l'impression produite sur le lecteur. Plutôt que d'attirer un simple mépris par son apathie et son opposition aux protagonistes, Thénardier peut attirer quelque chose qui est davantage de l'ordre de l'inquiétude, par sa proximité avec des thèmes comme les ténèbres, le diable, et finalement avec la notion de mal elle-même qui se trouve incarnée dans chacun des aspects du personnage.

1. *Un horizon d'attente physiognomique*

C'est d'abord le mode descriptif qui contribue à construire et reconstruire l'image mentale que le lecteur a du personnage au fil des apparitions de ce dernier, en adoptant une logique physiognomonique. D'une part, l'auteur va tisser, dans les différentes bribes de portraits physiques et évocations des expressions faciales de Thénardier, des liens explicites entre ces traits et la valeur morale du personnage, et d'autre part, ces liens peuvent se créer d'eux-mêmes à partir d'un horizon d'attente physiognomonique qui est celui du lecteur réel du XIX^e siècle. Très certainement présupposé par l'auteur, cet horizon d'attente et la réception de l'aspect physique du personnage sert à susciter chez le lecteur une méfiance presque instinctive envers le personnage, même indépendamment des actes et paroles de ce dernier.

Considérons tout d'abord les brefs portraits physiques qui accompagnent la plupart des apparitions de Thénardier. Lors de la « Première esquisse de deux figures louches », aucun élément physique n'est vraiment donné, mais le principe physiognomonique est très clairement annoncé :

Le Thénardier particulièrement était gênant pour le physionomiste. On n'a qu'à regarder certains hommes pour s'en défier, on les sent ténébreux à leurs deux extrémités. Ils sont inquiets derrière eux et menaçants devant eux. Il y a en eux de l'inconnu. On ne peut pas plus répondre de ce qu'ils ont fait que de ce qu'ils feront. L'ombre qu'ils ont dans le regard les dénonce¹.

1 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre IV, II, pp.220-221. Par ailleurs, notons que dès le

Nous reviendrons un peu plus loin sur ce qu'il en est du motif des ténèbres, mais cette première description physique qui n'en est pas une se contente de poser un principe qui suivra le personnage : son apparence correspond à sa nature². La généralisation à toute une catégorie de personnes « ténébreuses » ainsi que l'emploi de l'impersonnel tendent à objectiver ce principe et, de cette manière, à faire appel à l'expérience du lecteur réel pour lui créer des préjugés vis-à-vis de Thénardier : les notions de ténèbres, de menace ou encore d'inconnu appellent à une méfiance dès la première considération de la figure extérieure du personnage.

Ce lien entre la physionomie et le for intérieur se confirme dans les portraits physiques suivants, lorsque Thénardier est véritablement décrit. Dans les « deux portraits complétés », on nous dit qu'« il avait le regard d'une fouine » et qu'« il ressemblait beaucoup aux portraits de l'abbé Delille³ » ; puis, lorsqu'il est décrit en tant que Jondrette, il est qualifié de « petit, maigre, livide, hagard, l'air fin, cruel et inquiet ; un gremlin hideux⁴ ». Dans ce dernier cas, l'analyse physionomique est entièrement et explicitement prise en charge par le narrateur qui, dans l'énumération de qualificatifs, progresse de la description neutre vers le jugement de valeur de façon fluide, comme si la mauvaise nature contenue dans le terme de « gremlin » sautait aux yeux. Le cas des « deux portraits complétés », plus implicite, vise toujours une méfiance mais cette fois en jouant sur des *topoi*. La fouine est, déjà au XIX^e siècle, une analogie très péjorative qualifiant à la fois une cruauté et une forme de lâcheté⁵, ce qui est très pertinent pour qualifier un personnage qui exploite ce qui est en moins bonne posture que lui. Quant à la comparaison avec les « portraits de l'abbé Delille », elle illustre ce que le narrateur entend par un « regard de fouine » : ce qui saute aux yeux dans beaucoup de ces portraits est le sourire singulier de Delille, caractérisé par un relèvement très prononcé de la commissure des lèvres qui ne modifie pas la forme des yeux. Le lecteur du XIX^e siècle, s'il a déjà vu ces portraits, aura donc immédiatement un visage à attribuer au personnage de Thénardier, et le roman l'encourage à voir en ce « regard de fouine » quelque chose de pernicieux et de suspect.

titre du chapitre, le lecteur est amené à une méfiance instantanée vis-à-vis des deux personnages.

2 Le terme de « physionomiste » est d'ailleurs ici synonyme de « physiognomoniste ». En effet, le terme désigne surtout, au XIX^e siècle, « Celui qui se connaît en physionomie, qui est habile à juger du caractère par la physionomie ». (P. Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* (tome 12), Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, 1866-1877, p.920.)

3 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre III, II, p.495 pour ces deux citations.

4 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, VI, p.32.

5 Par exemple, le terme de fouine avait déjà ce sens chez Chateaubriand : « [...] l'Iroquois n'est pas une fouine ; il ne suce pas le sang de l'oiseau qui dort. » (F. R. De Chateaubriand, *Les Natchez* (1826), Paris, Degorce-Cadot, 1872, p.144). On peut donc supposer qu'au moment de la publication des *Misérables*, le raccourci est très ancré dans l'inconscient collectif.



Figure 1. Exemple d'un portrait de l'abbé Delille⁶.

En effet, le portrait de Thénardier en tant que Jondrette se poursuit de la sorte : « Lavater, s'il eût considéré ce visage, y eût trouvé le vautour mêlé au procureur ; l'oiseau de proie et l'homme de chicane s'enlaidissant et se complétant l'un par l'autre, l'homme de chicane faisant l'oiseau de proie ignoble, l'oiseau de proie faisant l'homme de chicane horrible⁷ ». On peut observer dans ce paragraphe, d'abord la présence de l'analogie animale très fréquente pour ce qui est de désigner Thénardier, puis le rapprochement opéré entre la physionomie et le mal, et enfin l'évocation de la physiognomonie non pas seulement en tant que principe sur lequel le narrateur dresserait les portraits de ses personnages, mais en tant que discipline scientifique. En effet, cette référence explicite à Lavater est très parlante pour ce qui est de l'impression du mal que peut produire l'apparence physique du personnage. Dans son ouvrage phare qui est un pilier de l'histoire de la physiognomonie, Lavater classe différentes catégories de physiognomonie, et notamment « *La morale*, celle qui cherche à découvrir par des signes extérieurs les dispositions de l'homme au bien et au mal, les inclinations, la faculté qu'il a d'opérer le bien, de faire ou de supporter le mal⁸ ». La supposition énoncée est donc que si un homme se trouve dans une inclination au mal, on peut le lire sur son visage. C'est dans cette perspective que Lavater se livre à des analyses plus détaillées de différents traits physiques humains en fonction, notamment, de la disposition au mal ou au bien :

Si l'on observe toutes les nuances qui se trouvent depuis le plus haut degré de bonté jusqu'au dernier excès de méchanceté et de fureur, et qu'on dessine, par exemple, les contours des lèvres, on trouvera en avançant, que la ligne la plus belle & la plus délicate, dégénère en une ligne moins flexible et moins gracieuse et devient par degrés irrégulière, choquante, difforme & hideuse, en sorte qu'on voit l'harmonie et la beauté des traits s'altérer & s'effacer progressivement, à mesure que la passion devient plus odieuse⁹.

6 P. M. Alix, *Jacques Delille* [Aquatinte], 40x29, 1813, Musée Carnavalet.

7 *Les Misérables* (vol.II), *loc. cit.*

8 J. K. Lavater, *Essai sur la physiognomonie, destiné à faire connoître l'Homme & à le faire aimer, Première partie* (1775), A. B. Caillard (trad.), La Haye, Karnebeek, 1781, Troisième fragment, p.24.

9 *Ibid*, Seizième fragment, p.134.

Cet exemple est d'autant plus intéressant qu'il est tout à fait applicable dans le cas de Thénardier. Le « regard d'une fouine » évoqué et l'assimilation au visage de l'abbé Delille tel qu'il est représenté dans les portraits peuvent tout à fait correspondre à l'idée d'un contour des lèvres « moins gracieu[x] » et « irréguli[er] », qui correspondrait donc au visage de quelqu'un qui comporterait au moins un certain degré « de méchanceté et de fureur ». Mais plus globalement, l'idée générale développée par Lavater est celle d'une laideur physique qui correspondrait à une laideur morale. Justement, Thénardier est « petit, maigre, blême, anguleux, osseux, chétif¹⁰ », il a une « mâchoire anguleuse et féroce¹¹ » ; et, au moment où il dévoile sa véritable identité et qu'il est sur le point d'exécuter son plan de guet-apens, « sa prunelle éteinte s'illumin[e] d'un flamboiement hideux¹² », transmettant au lecteur l'idée d'une équivalence entre laideur physique et laideur morale.

Toutefois, si le mal en Thénardier s'illustre dans ses traits physiques, il le fait d'une façon qui dépasse même cette conception. En effet, l'analyse de Lavater que nous avons citée s'appuie sur un présupposé simple, qui est que « Ce qui se passe dans l'âme s'exprime sur le visage¹³ ». Or, dans le cas de Thénardier, ses traits physiques sont aussi un outil de mensonge, et donc un moyen de cacher et fausser « ce qui se passe dans l'âme » plutôt que de l'exprimer. C'est cela qui le rend « particulièrement gênant pour le physionomiste¹⁴ » : outre la physionomie générale qui suscite une forme de méfiance vis-à-vis du caractère « ténébreux » du personnage, cette méfiance est confirmée par un caractère multiforme de cette physionomie au service des mensonges du personnage. Lorsqu'il est sur le point de négocier Cosette avec Jean Valjean, « son visage [prend] une singulière expression de bonhomie et de simplicité¹⁵ » ; lorsqu'il exploite sa charité en tant que M. Leblanc, il lui fait « des sourires d'adoration¹⁶ » ; et surtout, lorsqu'il est présenté physiquement, le narrateur spécifie qu'il « avait l'air malade et [qu'il] se portait à merveille ; sa fourberie commençait là¹⁷. ». Bien que cette fourberie ne vise dans la plupart des cas qu'à tromper les personnages et non le lecteur, elle peut contribuer à un jugement moral spontané de la part du lecteur qui assiste à tous ces retournements physionomiques¹⁸.

10 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre III, II, p.495.

11 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XX, p.86.

12 *Ibid*, XIX, p.84.

13 J. K. Lavater, *Essai sur la physiognomonie*, *op. cit.*, p.132.

14 Voir [note 1](#) de ce chapitre.

15 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre III, IX, p.544.

16 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, VIII, p.40.

17 *Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre III, II, p.495.

18 Ce point est en lien avec un autre élément important plus large, celui du déguisement, que nous développerons dans notre sixième chapitre.

La physionomie du personnage contribue donc à former l'horizon d'attente du lecteur vis-à-vis de lui. D'une part, elle rend très visible l'idée d'une laideur morale du personnage, ce qui peut pallier l'accès limité à ses pensées et émotions que nous avons déjà évoqué ; et, outre cela, elle constitue une énième ressource déployée par le personnage qui rend également compte de sa fourberie et sa duplicité. Ce point seul ne suffit pas à susciter une véritable crainte, mais il peut tout de même contribuer à un rapprochement spontané et presque topologique entre l'image renvoyée par le personnage et l'idée du mal, apprenant donc immédiatement au lecteur à s'en méfier.

2. Diabolisation lexicale et analogique

Outre les attributs physiques et leur signification morale, le roman dote Thénardier de certains réseaux de symboles, qui peuvent consister en des analogies topologiques ou en de simples champs lexicaux, et qui sont un autre élément qui encourage à associer la figure de Thénardier à la notion de mal dans l'esprit du lecteur. Différentes images peuvent y contribuer chacune à sa manière :

2.1. Le mal et le diable

L'évocation directe du mal, étonnamment ou non, n'est pas la plus commune pour ce qui est de Thénardier. Il en existe quelques-unes très explicites, comme lorsque le couple est premièrement caractérisé : « Tous deux étaient au plus haut degré susceptibles de l'espèce de hideux progrès qui se fait dans le sens du mal¹⁹. ». Ils sont alors « susceptibles » au mal, qui n'est donc présenté à ce stade que comme un potentiel ; mais lors des « deux portraits complétés », il est dit de façon plus catégorique que « leur accord n'[avait] pour résultat que le mal²⁰ ». Nous avons également déjà évoqué la phrase qui qualifie le discours de Thénardier sur les classes sociales de « quelque chose qui était hideux comme le mal et poignant comme le vrai²¹ », mais il s'agit là des seules évocations de la notion de mal au sens large mises en rapport avec le personnage. De plus, nous pouvons évoquer à nouveau l'article de Pierre Laforgue qui permet d'ouvrir ce lexique du mal de deux manières :

19 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre IV, II, p.220. L'oxymore d'un progrès vers le mal est évidemment un point sur lequel il y aurait bien plus à dire, et nous y reviendrons dans notre cinquième chapitre en le confrontant au «vrai» progrès incarné par la rédemption de Jean Valjean.

20 *Ibid*, Deuxième partie, livre III, II, p.497.

21 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XX, p.93.

Il y a chez Thénardier comme une perfection dans le mal, et l'on pourrait reprendre les mots, quitte à les détourner de leur sens, que lui adresse sa femme : « Tu as toujours mieux que tout le monde, toi ! même le mal » (II, 340). Aussi n'est-il pas étonnant que la référence à Satan se présente sitôt qu'il s'agit de Thénardier :

C'était un boutiquier dans lequel il y avait du monstre. Satan devait par moments s'accroupir dans quelque coin du bouge où vivait Thénardier et rêver devant ce chef-d'œuvre (I, 542-543)²².

Ce dernier point, d'abord, est la continuation naturelle de la présence du mal dans un sens religieux par la présence du diable, qui n'est ici pas seulement une présence puisqu'il est sous-entendu que Thénardier serait une création de Satan en personne. Lorsqu'il négocie avec Jean Vajeau, il est par ailleurs comparé aux « démons et [aux] génies », ce qui signifie que cette analogie ne résonne pas que du côté du mal moral mais aussi du côté du surnaturel, c'est-à-dire que Thénardier serait un être possédant des capacités qui dépassent l'entendement humain. Toutefois, lorsque le guet-apens se prépare, il est à nouveau comparé à un démon (« Jondrette, à cette lueur, avait plutôt l'air d'un démon que d'un forgeron²³ »), avec cette fois une signification qui est plus proprement celle du mal. On trouve également de nombreuses occurrences du « diable » dans les paroles du personnage, mais qui sont en général assez vides de sens car de simples jurons. On peut toutefois noter, sans y accorder autant d'importance, l'un d'entre eux : « Savez-vous, reprit le père, qu'il fait un froid de chien dans ce galetas du diable²⁴ ? ». Le galetas Jondrette serait effectivement un « galetas du diable » en tant que galetas qu'habite le diable. Globalement, cette connivence du personnage avec ce thème peut déjà faire passer le lecteur de la méfiance à l'inquiétude.

L'autre élargissement est la présence du mot « mal » dans un sens autre que son acception morale – ici, au sens médical. Pierre Laforgue manque ici une opportunité de remarquer que citer cette phrase dans ce contexte n'implique pas tant que cela de détourner les mots de leur sens : la « perfection dans le mal » que reflète Thénardier n'a pas à se trouver uniquement du côté moral, mais aussi impliquer, pourquoi pas, le mal social, le mal médical – en bref, une existence qui se présenterait comme absolument mauvaise dans tous les sens du terme. C'est aussi sous cet angle que l'on pourrait relire la phrase « il savait faire un peu de tout ; mal²⁵. » ou bien sa formule de menace adressée à Jean Valjean « Il

22 P. Laforgue, « Filousophie de la misère », *op. cit.*, p.124. Dans notre édition des *Misérables*, les deux citations évoquées se trouvent respectivement en vol.II, Deuxième partie, livre VIII, VIII, p.39 et en vol.I, Deuxième partie, livre III, X, p.550.

23 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, XVII, p.74.

24 *Ibid.*, VIII, p.39.

25 *Ibid.* (vol.I), Première partie, livre IV, II, p.221.

n'y aura pas de mal si vous ne voulez pas qu'il y ait du mal²⁶. », qui peut porter l'ambiguïté du mal physique infligé et du mal moral commis.

2.2. *L'animal et le monstre*

Deuxièmement, Thénardier est le sujet de nombreuses périphrases ou comparaisons animalisantes, ou plutôt bestialisantes puisqu'elles varient de l'animal au monstre. Nous avons déjà évoqué ci-dessus la fouine et le vautour, et nous serons bref sur ce point car, la déshumanisation de Thénardier ayant une forte signification sociale sur laquelle nous reviendrons, il s'agit ici de se concentrer sur l'impression à produire.

L'effet produit est la plupart du temps double : il s'agit à la fois de donner l'impression d'un personnage situé en-dessous de l'humain en termes moraux, notamment par sa cruauté, et de le présenter comme un prédateur, c'est-à-dire un danger. Deux motifs animaux sont particulièrement récurrents, celui du fauve étant le plus évident puisqu'on le trouve dans un des chapitres centrés sur Thénardier, le sixième chapitre du huitième livre de la troisième partie qui s'intitule « L'homme fauve au gîte », et qui commence d'ailleurs de la façon suivante :

Les villes, comme les forêts, ont leurs antres où se cache tout ce qu'elles ont de plus méchant et de plus redoutable. Seulement, dans les villes, ce qui se cache ainsi est féroce, immonde et petit, c'est-à-dire laid ; dans les forêts, ce qui se cache est féroce, sauvage et grand, c'est-à-dire beau. Repaires pour repaires, ceux des bêtes sont préférables à ceux des hommes. Les cavernes valent mieux que les bouges²⁷.

La comparaison est claire : l'habitat de Thénardier est pire que celui d'une bête sauvage, et lui-même va rapidement révéler des traits et instincts animaux. Au moment précis où il révèle sa véritable nature, il prend une « posture de bête fauve qui va mordre » avec une « mâchoire anguleuse et féroce²⁸ ». Ce dernier adjectif réapparaît plusieurs fois au cours de cet épisode de violence de la part de Thénardier, et rappelons que son étymologie latine *ferus* caractérise la bête sauvage et tous ses traits habituels : fougue, intrépidité, violence et même cruauté, et c'est bien dans cette optique que le terme est ici choisi. De plus, lorsque Thénardier se calme soudainement après ce moment de férocité, Marius éprouve « ce qu'éprouverait un homme qui verrait un tigre se changer en un avoué²⁹ » ; l'image du tigre, d'ailleurs, est souvent associée à Napoléon III chez Hugo, surtout dans la

26 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XX, p.105.

27 *Ibid*, VI, p.30.

28 *Ibid*, XX, p.86.

29 *Ibid*, p.97. On peut d'ailleurs voir en ce revirement soudain une métamorphose presque littérale ; nous y reviendrons dans notre dernière chapitre.

perspective d'illustrer un exercice barbare et cruel du pouvoir³⁰. L'intérêt de l'analogie est donc de voir en Thénardier des pulsions animales qui signifient à la fois ce que nous avons déjà dit sur le rapport à l'émotion humaine, et l'idée de danger ; ce changement brusque est en effet qualifié de « métamorphose fantastique et inquiétante³¹ » .

L'autre motif récurrent est celui du loup. Toujours dans le livre du « mauvais pauvre », la famille est comparée aux « louveteaux en l'absence du loup³² », puis la Thénardier à « la louve [qui] obéit au loup³³ ». Également, lorsque Thénardier est tenu en échec par Jean Valjean lorsqu'il essaie de récupérer Cosette, il éprouve « ce qu'éprouve le loup au moment où il se sent mordu et saisi par la mâchoire d'acier du piège », puis il « [fait] ce que fait le loup³⁴ ». L'analogie ne vient pas seulement du narrateur puisque Éponine elle-même fait ce trait d'esprit : « Je ne suis pas la fille au chien, puisque je suis la fille au loup³⁵. ». Encore une fois, ce n'est pas par hasard que l'animal choisi est celui qui est traditionnellement la figure du « méchant » cruel et dangereux : il porte à la fois la connotation du mal et celle du danger. Toujours dans le registre canin, on peut relever la comparaison des bandits à « un monceau hurlant de dogues et de limiers³⁶ » et l'assimilation de la joie de Thénardier à celle « d'un chacal qui commence à déchirer un taureau malade³⁷. » ; ces images sont encore plus explicitement tournées vers la bestialité et la cruauté. La signification morale de ces analogies animales est donc très claire, et leur récurrence permet de fixer dans la réception du personnage l'image du charognard, c'est-à-dire celle du détrousseur de cadavres.

Parmi les autres images animales, on peut relever celle de l'araignée, celle de la vipère ou celle du serpent boa³⁸, moins nobles encore et plus radicalement tournées vers l'idée d'un prédateur qui menace sa proie. Et dans la continuité de ces motifs déshumanisants, Thénardier est plusieurs fois désigné comme un monstre, par le narrateur :

30 Voir par exemple « Fable ou histoire » in : V. Hugo, *Les Châtiments* (1853), Paris, Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche », 1973, livre III, III, p.124.

31 *Les Misérables* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XX, p.97 pour les deux citations précédentes.

32 *Ibid*, XVI, p.70.

33 *Ibid*, XX, p.96.

34 *Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre III, X, p.553 pour ces deux citations.

35 *Ibid* (vol.II), Quatrième partie, livre VIII, IV, p.360.

36 *Ibid*, Troisième partie, livre VIII, XX, p.96.

37 *Ibid*, p.91. L'image du chacal est d'ailleurs déjà apparue lorsque Thénardier commence à piller le prétendu cadavre du général Pontmercy : « les quatre pattes du chacal conviennent à de certaines actions » (*Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre I, XIX, p.469).

38 Voir respectivement *Ibid*, Deuxième partie, livre III, II, p.499, *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XIII, p.58 et *Ibid*, XIX, p.82. Notons d'ailleurs que la majorité des analogies que nous citons ici se trouvent dans le livre du « mauvais pauvre », et particulièrement dans le chapitre du « guet-apens » : cela n'est pas anodin, puisque c'est le moment où coïncident le plus la misère sociale déshumanisante sur laquelle nous reviendrons dans notre troisième partie et l'image d'un Thénardier prédateur.

« un boutiquier dans lequel il y avait du monstre³⁹ », « les monstres sont chatouilleux⁴⁰ », mais également du point de vue de Marius : « c'était un nid de monstres qu'il avait sous les yeux⁴¹ », « cet homme, auquel lui Marius brûlait de se dévouer, était un monstre⁴² ! ». Ce terme, du moins dans les emplois ici cités, n'a pas beaucoup plus de signification que celle d'un jugement moral désignant un être si mauvais qu'il n'est, métaphoriquement, plus vraiment un homme. Tous ces motifs, en plus de décourager le lecteur d'éprouver la moindre compassion envers un être qui n'est pas présenté comme complètement humain, permettent de saisir la part d'inconnu qu'il y a en lui ainsi que le danger que peut constituer son existence.

2.3. L'ombre et les ténèbres

Le champ lexical métaphorique le plus caractéristique du personnage est certainement celui des ténèbres, notamment décliné dans les termes de noirceur, d'ombre, ou d'obscurité. Ce réseau lexical oscille entre deux significations majeures, celle de la pure représentation du mal, et celle de l'inconnu. Ainsi, du point de vue de la réception, c'est l'image qui contribue le plus à un phénomène de glissement d'une simple antipathie vers une forme de crainte.

Comme nous l'avons évoqué lorsqu'il était question de la physionomie du personnage, le premier portrait physique de Thénardier n'en est pas un puisqu'il est caractérisé par sa noirceur avant d'être caractérisé par des traits distinctifs précis. « On n'a qu'à regarder certains hommes pour s'en défier, on les sent ténébreux à leurs deux extrémités. Ils sont inquiets derrière eux et menaçants devant eux. Il y a en eux de l'inconnu. On ne peut pas plus répondre de ce qu'ils ont fait que de ce qu'ils feront. L'ombre qu'ils ont dans le regard les dénonce⁴³. ». La valeur de l'adjectif « ténébreux » est ici volontairement floue, car multiple : Thénardier est ténébreux à la fois parce qu'il est mauvais, parce qu'il est mystérieux, et parce qu'il est menaçant. Par la suite, il montrera une affinité presque systématique avec l'obscurité. Le pillage de cadavres à Waterloo, la rencontre de Jean Valjean à l'auberge, le guet-apens, l'évasion, l'expédition rue Plumet et la négociation de la clé de l'égout sont autant d'événements qui ont lieu soit de nuit, soit dans

39 *Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre III, X, p.550.

40 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XX, p.91.

41 *Ibid*, XIII, p.58.

42 *Ibid*, XX, p.87. On peut également noter qu'à la fin du roman, tout en lui donnant son argent, Marius traite lui-même Thénardier de monstre (Cinquième partie, livre IX, IV, p.873), mais cela est un juron assez fréquent dans le roman qui n'a que peu de valeur sémantique en comparaison des autres occurrences citées.

43 Voir [note 1](#) de ce chapitre.

des lieux caractérisés par leur obscurité, et cela a une incidence sur la caractérisation du personnage : « Qu'était-ce que cet homme ? La nuit en savait probablement plus sur lui que le jour⁴⁴. ». Cette formulation survient à Waterloo lorsque Thénardier n'est pas encore identifié en tant que tel, et, tout en dressant le lien topologique entre obscurité et inconnu, elle caractérise le personnage comme être nocturne. D'ailleurs, les deux seules entreprises qu'on voit Thénardier mener de jour, la poursuite de Jean Valjean pour récupérer Cosette et le dialogue final avec Marius, constituent ses deux véritables échecs. « Non seulement les êtres humains se divisent en “lumineux” et “ténébreux”, mais les événements eux-mêmes se passent en pleine lumière ou dans l'ombre. Cela [...] obéit à un rigoureux plan dramatique qui fait briller le jour pour que s'y épanouissent l'amour et la contemplation de la beauté, [...] ou bien le plonge dans les ténèbres pour permettre aux bandits de Patron-Minette d'y tramer leurs fuites, leurs embuscades et leurs crimes⁴⁵ », commente Mario Vargas Llosa : il y a donc une nette continuité entre les ténèbres qui entourent l'être, dont il tire parti, et celles qui le caractérisent.

Enfin, certains emplois spécifiques de ces termes s'évertuent à faire de Thénardier une figure du mal. Au moment du guet-apens où les personnages attendent que la lettre soit délivrée à Cosette, il est « absorbé par une méditation ténébreuse⁴⁶ », adjectif qui peut renvoyer au mal qu'il est en train de commettre et qu'il se prépare à commettre. Et surtout, lorsqu'il apparaît dans l'égout, la réaction de Jean Valjean est formulée ainsi : « un certain degré de détresse n'est plus capable de crescendo, et Thénardier lui-même ne pouvait ajouter de la noirceur à cette nuit⁴⁷. », ce qui sous-entend assez clairement que Thénardier est perçu comme la forme la plus extrême de noirceur, c'est-à-dire de méchanceté et d'épouvante. On voit d'ailleurs ici que c'est une crainte que cette noirceur est censée produire, puisque l'emploi de cette image s'explique par le danger que peut représenter la présence de Thénardier pour le protagoniste.

Tous ces réseaux lexicaux sont évidemment liés entre eux : la cruauté de l'animal peut contribuer à la noirceur, et la noirceur peut constituer le diable. Retenons surtout que toutes les façons différentes dont le narrateur peut désigner Thénardier, par analogies ou par *topoi* plus discrets, contribuent à produire l'image d'un mal à craindre davantage que d'un mal à haïr.

44 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre I, XIX, p.467.

45 M. Vargas Llosa, *La Tentation de l'impossible. Victor Hugo et Les Misérables*, A. Benssouan & A.M. Casès (trad.), Paris, Gallimard, « Arcades », 2008, p.125.

46 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, XX, p.104.

47 *Ibid.*, Cinquième partie, livre III, VIII, p.697.

3. *L'ombre inversée : un personnage insaisissable*

Cet effet est renforcé par l'impression que Thénardier défie la régie narrative et son omniscience. Pour poursuivre l'image de l'obscurité et de l'ombre, il en existe dans le roman une signification importante qui ne semble pas en adéquation avec celle qui entoure le personnage de Thénardier : celle de l'ignorance, qui est en général rattachée à la question de l'instruction. « Les ténèbres ne sont pas synonyme d'inferral mais d'ignorance⁴⁸ », précise Dominique Val-Zienta en citant un extrait du livre des *Misérables* qui porte sur l'argot : « La vraie division humaine est celle-ci : les lumineux et les ténébreux. Diminuer le nombre des ténébreux, augmenter le nombre des lumineux, voilà le but. C'est pourquoi nous crions : enseignement ! Science⁴⁹ ! ». L'adjectif « ténébreux » qui définit ici l'ignorance, nous l'avons dit, est un des premiers qualificatifs attribués à Thénardier. En revanche, celui-ci n'est jamais présenté comme un ténébreux au sens où l'entend Hugo dans le livre sur l'argot ; il semble à première vue que, dans le cas de Thénardier, la signification de l'image de l'ombre n'aie pas de rapport avec son sens général dans l'œuvre. La raison est probablement le fait que le personnage lui-même entretient un rapport à l'ignorance différent de celui des autres misérables, y compris des autres criminels comme les bandits de Patron-Minette : Thénardier n'est pas un être qui ne connaît pas, mais un être qu'on ne connaît pas. « Il y avait de l'inconnu dans Thénardier ; de là l'empire absolu de cet homme sur cette femme⁵⁰ », dit le narrateur en évoquant la relation du couple Thénardier. Du point de vue de la réception du personnage, ce sont certaines logiques narratives qui vont permettre de prolonger cette part d'inconnu, sinon par un empire du personnage sur le lecteur, du moins par une capacité à intriguer et déstabiliser par ce moyen.

D'abord, toujours au sein des « Deux portraits complétés », l'un des traits du personnage évoqués est le suivant : « Sa coquetterie consistait à boire avec les rouliers. Personne n'avait jamais pu le griser⁵¹. ». Une part de mystère entoure donc le personnage à l'échelle intradiégétique : lui parvient à amener ses clients à l'ivresse⁵², mais l'inverse semble impossible malgré des efforts sous-entendus par la voix active de la deuxième phrase, et l'individu peut donc paraître légèrement surhumain auprès de ses pairs. En soi,

48 D. Val-Zienta, *Les Misérables, l'Évangile selon "Saint-Hugo" ?*, Paris, L'Harmattan, 2012, p.115.

49 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Quatrième partie, livre VII, I, p.321.

50 *Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre III, II, p.497.

51 *Ibid*, p.495.

52 On le voit à l'œuvre un peu plus loin : « Cependant, les buveurs s'étaient mis à chanter une chanson obscène dont ils riaient à faire trembler le plafond. Le Thénardier les encourageait et les accompagnait » (*Ibid*, VIII, p.528) ainsi que, de façon plus visible car relevant d'un objectif du personnage, lorsqu'il cherche à soutirer des informations à Boulatruelle (voir deuxième partie, livre II, II, p.479).

cela n'a rien de vraiment étonnant ou de spécifique à Thénardier : Jean Valjean, par exemple, est perçu beaucoup plus fréquemment comme insaisissable par d'autres personnages, notamment par Thénardier lui-même lorsqu'il cherche à lui négocier Cosette⁵³. Toutefois, l'effet produit sur le lecteur se joue surtout à l'échelle extradiégétique, c'est-à-dire celle de l'ombre se trouvant entre Thénardier et le narrateur, qui semble ne pas parvenir à tout savoir du personnage. Toujours dans ce portrait, la voix de l'énonciation s'exprime : « On disait dans le village qu'il avait simplement étudié pour être prêtre. Nous croyons qu'il avait simplement étudié en Hollande pour être aubergiste⁵⁴. ». Le narrateur ne *sait* pas, il *croit*, il fait des suppositions, ce qui est assez singulier pour être noté dans la mesure où il est habituellement assez omniscient pour donner toutes les informations nécessaires sur tel ou tel personnage, mais l'arrière-plan de Thénardier reste dans ce flou. Au sein de l'intrigue, l'exemple le plus parlant est celui de l'évasion. D'abord, lorsqu'il est encore dans sa cellule, « Thénardier était prévenu, sans qu'on ait pu éclaircir de quelle façon⁵⁵ » : on voit dans cette phrase l'utilisation du champ lexical de la lumière pour évoquer la connaissance, non dans son sens absolu, mais pour renvoyer au mystère qui entoure le personnage. Et surtout, cette idée revient de façon beaucoup plus approfondie un peu plus tard :

Comment était-il arrivé là ? C'est ce qu'on n'a jamais pu expliquer ni comprendre. Les éclairs avaient dû tout ensemble le gêner et l'aider. S'était-il servi des échelles et des échafaudages des couvreurs pour gagner de toit en toit, de clôture en clôture, de compartiment en compartiment [...] ? Mais il y avait dans ce trajet des solutions de continuité qui semblaient le rendre impossible. Avait-il posé la planche de son lit comme un pont du toit du Bel-Air au mur du chemin de ronde, et s'était-il mis à ramper à plat ventre sur le chevron du mur de ronde tout autour de la prison jusqu'à la masure ? Mais [...] les sentinelles auraient dû voir la sombre silhouette du fugitif ; de cette façon encore le chemin fait par Thénardier reste à peu près inexplicable. Des deux manières, fuite impossible. [...] Thénardier avait-il inventé et improvisé une troisième manière ? On ne l'a jamais su⁵⁶.

Cet extrait ressemble à un aveu de faiblesse de la part du narrateur. L'emploi du « on » impersonnel, plutôt que du « nous » employé par exemple dans le portrait, privilégie à la posture du narrateur assumé celle d'un discours prétendument historique qui justifierait cette part d'inconnu, mais la voix énonciative reste bien la même. Or, celle-ci, en tant que narrateur, envisage et développe différentes suppositions, comme pourrait le faire un

53 « Pourquoi cet intérêt ? qu'était-ce que cet homme ? pourquoi, avec tant d'argent dans sa bourse, ce costume si misérable ? Questions qu'il se posait sans pouvoir les résoudre et qui l'irritaient. [...] Le Thénardier se perdait en suppositions. Il entrevoyait tout, et ne voyait rien. » (*Ibid*, Deuxième partie, livre III, IX, p.546.)

54 *Ibid*, II, p.495.

55 *Ibid* (vol.II), Quatrième partie, livre VI, III, p.301.

56 *Ibid*, p.303.

historien, mais ne peut qu'admettre tout de même son ignorance vis-à-vis des agissements du personnage, qui par conséquent échappe en partie au lecteur non seulement au sujet de ce qu'il est mais aussi au sujet de ce qu'il fait. Ce phénomène, qui revient fréquemment, est accentué à la fois par la rareté de l'accès aux pensées de Thénardier, que nous avons déjà évoquée⁵⁷, et par le continuel déguisement de son identité, sur lequel nous reviendrons⁵⁸. En comparaison, Jean Valjean, s'il peut être insaisissable pour d'autres personnages, ne produit pas le même effet sur le lecteur étant donné qu'il suit son parcours de bien plus près et a bien plus souvent accès à ses pensées.

Il y a donc en Thénardier quelque chose d'insaisissable et donc d'imprévisible, à l'image de ses revirements comportementaux brusques lors du guet-apens. Rappelons-le, cela est mis en lien avec le thème de l'ombre : lorsqu'on nous dit que Thénardier a « appris par on ne sait quelles voies obscures que l'enfant était probablement bâtard⁵⁹ », l'adjectif « obscur » qualifie l'inconnu tout en portant une connotation péjorative qui rappelle qu'il est un être « ténébreux » dans tous les sens du terme. D'ailleurs, dans *L'Homme qui rit*, Hugo écrira la phrase suivante : « Il y a dans l'inconnu on ne sait quoi d'apprivoisé qui semble être aux ordres du mal⁶⁰. », justifiant la chance du personnage de Barkilphedro par quelque chose qu'on pourrait comparer à une connivence avec le diable. C'est le même phénomène qui se produit chez Thénardier, et on peut aisément concevoir en quoi le lecteur peut se trouver décontenancé face à un personnage qui, en plus de lui échapper partiellement, semble avoir à son service un inconnu plus grand qui est de l'ordre du mal.

4. L'inquiétude, une alternative à l'empathie ?

Concluons sur l'effet produit par le personnage. Nous avons évoqué l'antipathie, la haine, la méfiance, puis l'inquiétude et la crainte, mais une distinction reste à faire : Thénardier est-il censé être un personnage véritablement effrayant ? Cette question est abordée par Louis Chevalier, lorsqu'il évoque le sujet des classes criminelles auxquelles se mêle Thénardier à partir de la troisième partie du roman :

[Thénardier] n'inspire de terreur à Marius qui le suit, que lorsqu'il parvient aux quartiers désertiques, [...] lorsqu'il se confond avec ce grand paysage criminel, empruntant la totalité de l'horreur que désormais il cause à l'horreur inexprimable du lieu. C'est alors et alors seulement que Marius frémit : au moment où Thénardier enjambe une barrière et se perd dans la nuit.

57 Voir [pp.36-37](#).

58 Dans notre chapitre 6.

59 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre IV, III, p.224.

60 V. Hugo, *L'Homme qui rit*, *op. cit.*, Deuxième partie, livre V, p.581.

C'est alors et alors seulement que Hugo parle d'épouvante. C'est alors et alors seulement qu'il obtient un effet d'épouvante⁶¹.

Louis Chevalier s'appuie ici sur le chapitre « Jondrette fait son emplette », et soutient que le personnage qu'il vient de qualifier de « petit criminel » ne suscite pas l'épouvante par lui-même mais en l'« empruntant » aux lieux qu'il traverse⁶². Cette position, si elle est cohérente dans la démarche de l'historien qui est d'étudier de la représentation de la société criminelle au sein du roman, est à nuancer pour ce qui est de l'intérêt global du personnage dans l'économie du roman, bien qu'elle fournisse un certain nombre de pistes.

D'abord, il est juste de souligner la continuité entre les émotions du personnage que le lecteur suit, ici Marius, et les siennes propres. C'est à travers l'expérience qu'ont les différents personnages du mal que commet Thénardier que ce dernier va pouvoir être perçu comme une menace, et cela est préparé avant qu'il ne plonge vraiment dans le crime. D'abord, la chute de Fantine dans la misère montre au lecteur la capacité du couple Thénardier à faire le mal ainsi que le danger qu'il peuvent représenter pour les protagonistes ; ensuite, avec Cosette, on assiste à la peur qu'ils peuvent susciter, bien que celle-ci soit à ce moment surtout dirigée vers la Thénardier⁶³. En parallèle sont établis les portraits successifs qui, nous l'avons dit, permettent une méfiance spontanée vis-à-vis du personnage, méfiance qui se transforme donc rapidement en crainte, par empathie pour les protagonistes. Sans aller jusqu'à parler d'« épouvante », le lecteur va, à chaque apparition de Thénardier, redouter le mal qu'il va potentiellement causer aux personnages suivis.

Ensuite, ce ne sont pas seulement les actions de Thénardier qui peuvent avoir le potentiel de susciter de l'inquiétude. Il ne s'agit pas de le voir seulement comme un criminel, mais comme l'existence plus absolument mauvaise que nous avons définie : c'est en tant qu'amalgame d'un mal moral, d'un mal social et même des autres sens plus communs, notamment le sens médical, du terme, que Thénardier peut produire un effet majeur sur le lecteur et chercher, non pas à l'inquiéter pour rechercher un effet d'épouvante, mais plutôt à le déstabiliser, en quelque sorte à le prendre en défaut en lui montrant le mal tel qu'il peut exister sous sa forme la plus absolue. Encore une fois, nous pouvons partir

61 L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, *op. cit.*, p.114.

62 Notons tout de même que dans le chapitre évoqué par Louis Chevalier, il n'est pas explicitement question d'épouvante : il est simplement dit que « Marius s'embusqua au coin même de la rue du Petit-Banquier qui était déserte comme toujours, et il n'y suivit pas Jondrette », puis qu'il « pensa qu'il était sage de profiter de l'absence de Jondrette pour rentrer » (*Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, XV, pp.67-68). Il est certes possible de voir dans cet abandon soudain de la filature un sentiment d'horreur implicite de la part de Marius, mais celui-ci est tout de même nettement moins visible que, notamment, lors de la première vision du galetas Jondrette ou bien lors de l'épisode du guet-apens.

63 Les exemples en sont nombreux. Voir notamment *Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre III, V, p.510.

des réactions des protagonistes à la vue de Thénardier afin de voir si elles peuvent ou non se prolonger sur le lecteur : lorsque Marius voit la concentration de tous les maux qu'est le bouge Jondrette et entend les plans du guet-apens s'échafauder, il est question de « son effroi de ce qui s'apprêtait et [...] son horreur dont les Jondrette l'avaient pénétré⁶⁴ ». Il y a une nuance entre les deux termes : l'« effroi » est tourné vers les projets de Thénardier et la menace qu'ils représentent, comme nous l'avons déjà évoqué, mais l'« horreur » est transmise par la seule vue du bouge et de ses habitants. Le terme revient un peu plus loin, avec la même distinction : « Marius du reste n'éprouvait qu'une émotion d'horreur, mais aucune crainte. Il étreignait la crosse du pistolet et se sentait rassuré⁶⁵. ». La crainte, qui concerne le danger que représente le personnage, est donc différente de l'horreur qui est le produit d'une vision du mal – celle qui est transmise au lecteur par les mécanismes que nous avons identifiés au cours de ce chapitre. De la même manière, le but du personnage n'est pas seulement d'inquiéter le lecteur vis-à-vis de sa capacité à nuire à autrui, mais bien de le déstabiliser, de le choquer dans une certaine mesure, en lui montrant une réalité dont aucun autre personnage ne se charge. D'ailleurs, Marius lui-même éprouve ce choc :

Marius, tout songeur qu'il était, était, nous l'avons dit, une nature ferme et énergique. Les habitudes de recueillement solitaire, en développant en lui la sympathie et la compassion, avaient diminué peut-être la faculté de s'irriter, mais laissé intacte la faculté de s'indigner ; il avait la bienveillance d'un brahme et la sévérité d'un juge ; il avait pitié d'un crapaud, mais il écrasait une vipère. Or, c'était dans un trou de vipères que son regard venait de plonger ; c'était un nid de monstres qu'il avait sous les yeux⁶⁶.

Cette horreur ne se décline donc ni en épouvante, ni en haine, mais plus exactement en « indignation ». Concernant son équivalence chez le lecteur, gardons une certaine nuance : par empathie, comme le définit Véronique Larrivé, le lecteur va pouvoir « se mettre mentalement à la place d'autrui pour comprendre ce que [le personnage] ressent⁶⁷ », notamment ici l'horreur du personnage qui a Thénardier sous les yeux, mais il peut demeurer une certaine distance entre comprendre cette émotion et l'éprouver telle quelle. Toutefois, en choisissant de préciser cette réaction de Marius, le narrateur dit au lecteur, par extension, qu'il y a effectivement là matière à s'indigner. En cela, la fonction d'une scène comme celle-ci n'est pas si différente de celles qui dépeignent la détresse de

64 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XIII, p.59.

65 *Ibid*, XVIII, p.79. À ce moment, le lecteur a largement déjà pu comprendre la véritable identité des Jondrette et, s'il a fait le lien avec la dette que doit Marius à Thénardier, il peut anticiper le dilemme qui va se dessiner et donc éprouver une crainte vis-à-vis de ce que Thénardier pourrait s'apprêter à commettre, dans un effet de suspens, en plus de l'horreur transmise à Marius.

66 *Ibid*, XIII, p.58.

67 V. Larrivé, « *Empathie fictionnelle* et écriture en “je” fictif », *loc. cit.*

personnages empathiques : tout comme le roman peut chercher à « indigner » le lecteur en lui montrant l'injustice qui aboutit à la souffrance des autres misérables, il peut aussi lui montrer la concentration de toutes les formes du mal pour aboutir au même résultat.

Nous pouvons terminer sur un motif qui illustre bien, en y contribuant, l'effet déroulé par le personnage au fil du roman : le rire de Thénardier. Il apparaît d'abord lors de l'analepse de Waterloo, où il est rattaché aux mauvaises intentions de l'individu dont l'identité est encore dans l'ombre : « Un honnête homme eût eu peur. Celui-ci se mit à rire⁶⁸. ». Puis dans le portrait de Thénardier, le narrateur qualifie ce rire comme une menace, apprenant donc au lecteur à le craindre comme un mauvais présage : « Il avait un certain rire froid et paisible qui était particulièrement dangereux⁶⁹. ». Et effectivement, le moment où le rire éclate est le moment où Thénardier élabore ses plans les plus funestes :

— Et s'il ne s'exécute pas ? demanda la femme.

— Jondrette fit un geste sinistre et dit :

— Nous l'exécuterons.

Et il éclata de rire.

C'était la première fois que Marius le voyait rire. Ce rire était froid et doux, et faisait frissonner⁷⁰.

À ce stade, le lecteur a très certainement deviné l'identité de Jondrette ainsi que celle de M. Leblanc, et il peut donc reconnaître ce rire redoutable qui a déjà été préparé et qui réunit, ici, tous les facteurs que nous avons identifiés : le danger représenté pour les personnages, ici à son paroxysme, la manifestation du mal dans son essence, et le sentiment d'horreur transmis à un autre personnage. S'y ajoute le caractère insaisissable lorsque le rire survient de nouveau, à la fin du roman : « Dans le danger, le porc-épic se hérisse, le scarabée fait le mort, la vieille garde se forme en carré ; cet homme se mit à rire⁷¹. », laissant donc entrevoir cet être monstrueux, dont on a vu les traits animaux mais qui semble pourtant au-dessus des instincts les plus basiques. Ce rire est donc à l'image du personnage : d'une certaine manière, il crée une attente dans le danger qu'il signifie, mais surtout, il incarne quelque chose de plus grand et de plus incertain capable de prendre au dépourvu les préconceptions sur le monde humain.

Ainsi, si Thénardier ne produira pas nécessairement la même horreur chez le lecteur que chez le personnage, il a du moins pour but de le déstabiliser en lui mettant sous les

68 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre I, XIX, p.469.

69 *Ibid*, livre III, II, p.498.

70 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XII, p.56.

71 *Ibid*, Cinquième partie, livre IX, IV, p.862.

yeux l'image du mal sous tous ses aspects. Cela n'est pas un rôle si différent des personnages empathiques, puisque l'intérêt est d'attirer le regard du lecteur vers la question de la misère ; simplement, dans son cas, la *captatio* transite par l'inquiétude plutôt que par le pathos. Y contribuent aussi bien les points soulevés dans ce chapitre (l'animalisation, l'irruption ponctuelle de la figure du diable, le fait que le personnage échappe en partie au lecteur) que ceux qui constituent notre problématique (l'irruption d'une parole vraie dans la bouche d'un personnage faux, l'absolu intangible du mal que peut représenter le personnage). En un mot, le rôle de Thénardier vis-à-vis du lecteur est de déconcerter.

L'effet que Thénardier a pour but de produire est donc bien, d'abord une méfiance avec sa première apparition, puis une haine mêlée de crainte lorsqu'il commence à nuire aux protagonistes pour lesquels le lecteur compatit ; mais, au fur et à mesure que le personnage plonge dans la misère, dans le crime et dans l'inconnu, le but est bien, à terme, de déstabiliser le lecteur face à ce qui est, rappelons-le, le reflet d'une certaine réalité. En d'autres termes, là où d'autres personnages chercheront à brusquer l'esprit du lecteur par la pitié pour attirer son attention vers la question de la misère, Thénardier fera la même chose en remplaçant toute cette pitié par de la crainte. Cela nous ramène à la position de Pierre Laforgue : « la fonction de Thénardier dans *Les Misérables*, c'est d'être un scandale. »⁷². Le premier sens de ce terme est certes la vocation à susciter l'indignation, mais son sens étymologique rejoint encore mieux notre position : le grec *σκάνδαλον* (skandalon) renvoie à un obstacle posé pour tendre un piège, pour faire tomber, d'où un sens plus figuré de remise en question. Nous sommes en effet allé dans ce sens quant au rapport qui unit le personnage et le lecteur, mais c'est à partir de ce point que nous allons nous écarter de l'article de Pierre Laforgue : là où il soutient que ce scandale remet en question la philosophie du roman lui-même, nous chercherons à montrer qu'il remet plutôt en question les préconceptions du lecteur, notamment en terme de jugements moraux.

Ce qui est indéniable à l'issue de cette première partie, outre la méchanceté de Thénardier en elle-même, est le fait qu'elle apparaisse de façon évidente aux yeux du lecteur comme quelque chose qui s'approche d'une forme suprême du mal. Mais nous n'avons jusqu'ici étudié la représentation du mal que dans la perspective de l'impression à produire sur le lecteur : bien qu'il s'agisse d'une notion extrêmement récurrente, nous n'avons pas encore cerné en quoi il consiste véritablement d'un point de vue moral et

72 P. Laforgue, « Filousophie de la misère », *op. cit*, p.121.

axiologique. Pour le dire autrement, après avoir montré quel est l'effet que Thénardier a sur le lecteur en tant que personnage, il s'agit d'en discerner l'intérêt en interrogeant la nature même de la méchanceté du personnage, afin de soulever le problème que pose le prétendu caractère irrémédiable de cette méchanceté. Celui-ci risque en effet de remettre en question à la fois la capacité de Thénardier à opérer une représentation efficace de la misère, et tout le propos du roman sur la capacité de l'homme à la rédemption.

Partie II

-

Qu'est-ce qu'un « méchant homme » ?

Dans la séquence introductive du roman, Hugo introduit un personnage qui va dessiner la ligne directrice de sa philosophie morale : bien que monseigneur Myriel ne tienne pas de discours théorique sur la question du mal, ses actes dévoilent une vision bien précise du rapport de l'humanité au bien et au mal.

— Mais, monseigneur, les brigands ! Si vous rencontrez les brigands !

— Tiens ! dit l'évêque, j'y songe. Vous avez raison. Je puis les rencontrer. Eux aussi doivent avoir besoin qu'on leur parle du bon Dieu.

— Monseigneur ! mais c'est une bande ! un troupeau de loups !

— Monsieur le maire, c'est peut-être précisément de ce troupeau que Jésus me fait le pasteur. Qui sait les voies de la providence¹ ?

Myriel ne fait pas de distinction entre le crime, le malheur, et même la maladie², ou pourrait-on le dire, entre les différents sens du terme de « misérables », dans la mesure où tous sont perçus comme étant « dans le besoin » et pouvant être mis sur la bonne voie, rôle que Mgr Myriel s'attribue. Cela s'illustre dans le livre suivant, lorsqu'il annonce à Jean Valjean : « vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète ; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu. »³. Dominique Val-Zienta qualifie ce moment de « scène qui permettra la transformation du bagnard en saint homme » ainsi que de baptême, « puisque le but du baptême est de laver l'âme du péché originel⁴. Cet acte s'accompagne d'ailleurs d'une subversion très signifiante, puisqu'à la place de la tradition faustienne de l'âme vendue au diable, c'est cette fois Dieu qui achète l'âme ; Myriel, en extirpant Jean Valjean du mal vers le bien, détourne les motifs du mal en les adaptant à la marche vers le bien. C'est donc une proposition très humaniste qui est faite par Hugo sous les traits de Mgr Myriel dès les premières pages du roman, puis illustrée à travers le parcours de Jean Valjean : il n'y a pas d'hommes mauvais, il n'y a que des hommes dans le besoin, et ceux situés du côté du mal peuvent toujours être remis sur la voie de la rédemption. Puis survient Thénardier.

On comprend en effet en quoi le « scandale » représenté par Thénardier, selon Pierre Laforgue, « ne s'inscrit pas dans la philosophie d'ensemble du roman » mais « la compromet, la dénonce et en montre, sinon l'insignifiance, du moins les limites⁵ ». Il s'agit

1 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre I, VII, p.65.

2 Il est dit à la fin du premier livre que Mgr Myriel « laiss[e] de côté les questions prodigieuses qui attirent et qui épouvantent [...] : la destinée, le bien et le mal [...] » (*Ibid.*, XIV, p.104). Le terme de « mal » apparaît très peu dans ce premier livre : il n'est question que des « malades » et des « malheureux » vers lesquels se tourne Mgr Myriel.

3 *Ibid.*, livre II, XII, p.163.

4 D. Val-Zienta, *Les Misérables, l'Évangile selon "Saint-Hugo" ?*, *op. cit.*, p.26.

5 P. Laforgue, « Filousophie de la misère », *op. cit.*, pp.120-121.

en effet du personnage le plus proche d'un contre-Myriel, et par conséquent d'un contre-Jean Valjean : dans sa chute sociale, dans ses mises en échec et dans sa récompense finale, il est et reste toujours du côté du mal. Et justement, lors de cette récompense finale que Pierre Laforgue qualifie de « scandale majeur », Hugo, ou du moins le narrateur, fait ce dernier commentaire sur le personnage :

La misère morale de Thénardier, ce bourgeois manqué, était irrémédiable ; il fut en Amérique ce qu'il était en Europe. Le contact d'un méchant homme suffit quelquefois pour pourrir une bonne action et pour en faire sortir une chose mauvaise. Avec l'argent de Marius, Thénardier se fit négrier⁶.

Une conclusion très rapide mais très dense en termes de théorie morale, et surtout très problématique dans le contexte du roman : après s'être évertué à montrer le parcours modèle d'un homme du mal au bien au cours des cinq parties, Hugo concède en parallèle l'existence d'un mal irrémédiable. Thénardier est qualifié de « méchant homme », terminologie qui semble indiquer que cette méchanceté fait partie intégrante de son identité, comme s'il était mauvais par nature et par fatalité. Seulement, si l'existence d'une telle nature irrémédiablement mauvaise déconcerte effectivement le lecteur et attire son attention sur l'autre versant de la misère qu'est le crime, elle risque dans le même temps d'invalider toute la proposition humaniste déroulée au cours du roman.

Le malaise opéré sur le lecteur que nous avons identifié en première partie vise à attirer l'attention sur la question du mal, et à être prolongé en remise en question : qu'est-ce vraiment que le mal, c'est-à-dire qu'une mauvaise action, et qu'un méchant homme ? Le mal peut-il être irrémédiable, et qu'est-ce qui rend légitime à condamner moralement une personne ? L'existence de Thénardier a pour but de soulever de telles interrogations ; va-t-elle vraiment à l'encontre de la philosophie d'ensemble du roman, nous le verrons. Pour l'instant, nous suivons le modèle de cette remise en question en nous demandant, d'après l'existence du personnage de Thénardier, ce qu'est vraiment un « méchant homme ». Plus précisément, cette question pourra progresser en trois étapes que constituent trois grandes questions, à savoir si Thénardier est un être mauvais, s'il est un être irrémédiablement mauvais, et s'il est un être mauvais par nature.

6 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, livre IX, IV, p.873.

Chapitre 4. Thénardier, une énigme pour l'axiologie

Thénardier est un personnage qui cristallise la question du jugement moral, en montrant les limites de la capacité de l'homme à définir ce qu'est un homme bon qui mérite d'être récompensé, et un homme mauvais qui mérite d'être puni. Le moment où ces limites sont le plus visibles est le dialogue final avec Marius, lors duquel ce dernier, s'apercevant que Thénardier n'est depuis le début qu'un « infâme, un menteur, un calomniateur, un scélérat¹ », récompense tout de même cet homme ainsi jugé pour la seule bonne action qu'il a commise, mais qu'il a commise sans vraiment le faire exprès. Puis Thénardier se servira de cette récompense pour faire le mal. C'est là un autre versant du « scandale » : il y a en Thénardier une vocation à choquer les préconceptions morales de son lecteur supposé², et à réinterroger les bornes du bien et du mal.

1. Juger l'action : à l'encontre de modèles moraux

Nous n'avons pas encore défini ce qui, au juste, fait la méchanceté de Thénardier. Certes, de nombreux mécanismes narratifs et lexicaux poussent le personnage à produire sur le lecteur l'impression d'une image du mal, mais au-delà du roman lui-même, c'est avec le paysage moral de son époque que le personnage résonne, en ne cessant de commettre des actions unanimement reconnues comme mauvaises, pour mieux confronter de façon ponctuelle les limites de la définition de bonne et de mauvaise action.

1.1. Le modèle biblique

D'abord, le roman comme son contexte encourage évidemment à une certaine vision du bien et du mal, celle des préceptes religieux. À l'opposé des personnages proposés comme modèles, c'est-à-dire en particulier Myriel et Jean Valjean qui parmi les personnages majeurs sont non seulement les plus tournés vers le bien mais aussi les plus croyants, se trouve Thénardier qui, en plus d'être parfois affilié au diable par analogies comme nous l'avons déjà dit, va à l'encontre de bon nombre de dogmes religieux pour ce qui est de ses actions³. Pour le dire en des termes plus bibliques, Thénardier est très nettement orienté vers le péché. Si l'on se penche sur les préceptes moraux tels qu'ils sont

1 *Ibid*, p.872.

2 Dans notre première partie, nous nous intéressions surtout au champ émotionnel du lecteur, et donc en partie à un lecteur moyen de la part duquel l'auteur suppose une certaine lecture ; ici, il s'agit d'un lecteur ayant davantage de réalité, car ancré historiquement et dont la sensibilité est conditionnée par son milieu historique et culturel, religieux notamment, ce que nous allons voir.

3 Ajoutons que Thénardier est celui qui affirme qu'« Il n'y a pas de Dieu » (*Ibid*, Troisième partie, livre VIII, XX, p.92). Nous reviendrons sur la question de la croyance ; ici, il est surtout question de l'action.

délivrés dans le texte biblique, notamment dans le Décalogue, des liens faisant de Thénardier un quasi archétype du pécheur peuvent être facilement établis. Prenons pour exemple certains des Dix Commandements :

« Tu ne tueras point⁴. » Thénardier ne commet pas et ne projette pas vraiment d'assassinat, du moins pas à la connaissance du lecteur, mais il n'en écarte clairement pas la possibilité. Lors du guet-apens, il menace qu'un des autres bandits « [donne] le coup de pouce à l'Alouette », ce dont Marius « entrev[oit] la signification sanglante⁵ » ; et juste avant que les policiers n'arrivent, il semble prêt à commettre le crime lui-même : « le péril pressait, la dernière limite de l'attente était dépassée, à quelques pas du prisonnier Thénardier songeait, le couteau à la main⁶ ».

« Tu ne déroberas point⁷. » Les exemples sont trop nombreux pour tous les citer, depuis l'anneau du colonel Pontmercy jusqu'à l'argent des poches de Marius dans l'égout en passant par la tentative de cambriolage déjouée par Éponine, le vol est très certainement le péché que commet le plus Thénardier.

« Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain⁸. » Ici, on serait tenté d'évoquer la dernière apparition de Thénardier lors de laquelle il porte un faux témoignage contre Jean Valjean, bien qu'il ne sache pas que ce témoignage est faux. De façon plus anecdotique, il fait passer la disparition de Cosette pour un vol d'enfant aux yeux de Montfermeil avant de finalement prétendre, en vue de son propre intérêt, qu'elle a été emmenée par un grand-père auquel il invente un nom⁹.

« Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain; tu ne convoiteras point la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui appartienne à ton prochain¹⁰. » Toute l'existence de Thénardier dans le roman consiste à convoiter et à tenter de s'emparer la richesse d'autrui. Nous l'avons dit : il ne veut pas seulement subvenir à ses besoins, il veut être millionnaire¹¹.

C'est donc de façon évidente que, sans être construit volontairement comme une figure de pécheur, le personnage de Thénardier s'oppose tout de même à la loi morale

4 Ancien Testament, Pentateuque, Exode 20:13. Toutes nos références à la Bible citent la traduction de Louis Segond (*La Sainte Bible*, L. Segond (éd.), Paris, SBF, 2002).

5 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, XX, pp.105-106.

6 *Ibid.*, p.110.

7 Ancien Testament, Pentateuque, Exode 20:15.

8 *Ibid.*, 20:16.

9 Voir *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre V, X, pp.607-608.

10 Ancien Testament, Pentateuque, Exode 20:16.

11 Voir [pp.41-42](#).

religieuse dans chacun de ses actes. Toutefois, ce n'est pas avec le texte biblique que l'on peut constater cette opposition le plus clairement, mais avec la façon dont les préceptes religieux sont réactualisés dans le discours moral du XIX^e siècle, car les sermons qui sont rédigés à cette époque inscrivent clairement la question morale dans les logiques sociales, comme il en est question chez Thénardier. En effet, le terme de « mauvais pauvre » qui caractérise en titre de livre le personnage de Thénardier est déjà d'usage dans certains de ces textes : « Il vaut mieux être bon pauvre que bon riche, parce qu'on est plus semblable à Jésus-Christ, modèle de tous les élus ; mais il vaut infiniment mieux être bon riche que mauvais pauvre¹² », peut-on lire dans les *Instructions familiales* de Louis-Gaston de Ségur. C'est donc très certainement en sachant que cette notion de « mauvais pauvre » est déjà théorisée dans une perspective religieuse que Hugo choisit de créer un personnage qui y correspond et de le qualifier lui-même ainsi dans un titre.

1.2. Le modèle de l'enseignement moral

Outre la parole chrétienne, dans une perspective axiologique, nous pouvons nous interroger plus généralement sur le discours moral général du contexte de publication des *Misérables* et sur la définition, au XIX^e siècle, du concept de bonne ou de mauvaise action, de façon à la fois plus théorique et plus précise. L'actualisation de ces principes moraux s'opère notamment par le biais de recueils de « Morale en action », qui narrent diverses anecdotes fictives ou historiques censées illustrer des exemples de bon comportement. Dans la préface de l'un d'entre eux, Joseph-Marie de Gérando donne une définition relativement détaillée de ce que sont les bonnes actions :

Les bonnes actions ont toutes un semblable effet : leur utilité pour la société humaine ; et un même principe, le dévouement. [...] Elles se rangent naturellement dans trois classes principales :

Les unes sont du domaine des vertus religieuses ; elles s'inspirent aux sublimes sentiments de la piété.

D'autres appartiennent particulièrement aux vertus civiles ; elles naissent de la bienveillance et des affections sociales, soit au sein de la famille et dans la vie domestique, soit par les services rendus à la patrie, à l'humanité.

D'autres se caractérisent essentiellement par le courage qu'elles supposent ; elles brillent surtout dans les vertus militaires ; mais elles éclatent dans tout noble triomphe sur le danger ou sur la souffrance¹³.

12 L. G. de Ségur, *Instructions familiales et lectures du soir sur toutes les vérités de la religion* (vol.II), Paris, Tolra et Haton, 1863, p.259.

13 B. Delessert & J. M. de Gérando, *La Morale en action ou Les bons exemples*, Paris, Kugelmann, 1842, pp.2-3.

On comprend donc mieux en quoi Thénardier peut s'imposer comme une figure du mal, non seulement par l'œuvre du narrateur mais aussi par confrontation au paysage moral de son temps : la qualité principale mise en avant est « le dévouement », et une action que l'on peut qualifier de bonne serait donc une action totalement désintéressée ; or, comme nous l'avons dit, toute l'essence de Thénardier repose sur le procédé inverse, chacune de ses actions n'étant calculée et motivée que par le profit personnel. Sur le plan des vertus religieuses, nous venons d'en traiter les grandes lignes. Sur le plan des « vertus civiles », bien des choses sont à dire : d'abord, en opposition avec la « bienveillance au sein de la famille et dans la vie domestique », Thénardier encourage sa femme à vendre ses propres enfants¹⁴, puis en tant que Jondrette il blesse sa fille pour susciter la pitié de son « bienfaiteur »¹⁵, entre autres exemples. Pour ce qui est des « services rendus à la patrie, à l'humanité », il suffit de relire la façon dont il considère sa profession d'aubergiste : « Le devoir de l'aubergiste, [...] c'est de vendre au premier venu du fricot, du repos, de la lumière, du feu, des draps sales, de la bonne, des puces, du sourire ; [...] d'abriter avec respect les familles en route, de râper l'homme, de plumer la femme, d'éplucher l'enfant ; [...] de faire tout payer au voyageur, jusqu'aux mouches que son chien mange¹⁶ ! ». Le lexique employé relève du détournement : Thénardier théorise ce qu'il appelle un « devoir » comme s'il s'agissait effectivement d'un service que l'homme doit rendre à la société, mais attribue à ce « devoir » sa propre méchanceté tournée vers le profit personnel et son propre intérêt, et donc, de façon ici explicite, à la ruine d'autrui – l'opposé, donc, de ce qui est alors perçu comme véritable devoir moral. Enfin, pour ce qui est des bonnes actions caractérisées « par le courage », le mode opératoire de Thénardier consiste en général à la constitution d'une position de supériorité amoindrissant le danger tout en augmentant son bénéfice potentiel. Un des meilleurs exemples est, justement, l'épisode militaire de Waterloo : Thénardier prétend avoir illustré lors de la bataille les vertus prônées par la définition que nous avons citée¹⁷, mais son activité sur le champ de bataille est en fait très nettement caractérisée par la lâcheté. « Qui souille ainsi le triomphe ? Quelle

14 Voir *Les Misérables* (vol.II), Quatrième partie, livre VI, I, p.268 : « Elle avait dit à son mari : — Mais c'est abandonner ses enfants, cela ! Thénardier, magistral et flegmatique, cautérisa le scrupule avec ce mot : Jean-Jacques Rousseau a fait mieux ! Du scrupule la mère avait passé à l'inquiétude : — Mais si la police allait nous tourmenter ? Ce que nous avons fait là, monsieur Thénardier, dis donc, est-ce que c'est permis ? — Thénardier répondit : — Tout est permis. ».

15 Voir *Ibid.*, Troisième partie, livre VIII, VII, p.38.

16 *Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre III, II, pp.498-499.

17 « Ce Thénardier, s'il fallait l'en croire, avait été soldat ; sergent, disait-il ; il avait fait probablement la campagne de 1815, et s'était même comporté assez bravement, à ce qu'il paraît. » (*Ibid*, Première partie, livre IV, II, p.221). Le narrateur ironise sur ce point lors du deuxième portrait : « Sa prouesse à Waterloo, on la connaît. Comme on voit, il l'exagérait un peu. » (*Ibid*, Deuxième partie, livre III, II, p.495).

est cette hideuse main furtive qui se glisse dans la poche de la victoire ? Quels sont ces filous faisant leur coup derrière la gloire¹⁸ ? » : le narrateur souligne l'idée que le dépouillement des morts s'oppose à la bravoure du combattant, et entache la valeur morale qu'elle symbolise.

1.3. Le modèle philosophique

C'est donc surtout par opposition aux valeurs morales de son époque que le personnage de Thénardier se construit. Toutefois, parmi toutes les activités du personnage, qui pour la plupart constituent ainsi d'évidents exemples de mauvaises actions, certaines sont bien plus délicates à juger y compris avec les modèles de l'époque, en particulier le sauvetage du colonel Pontmercy à Waterloo, et la tentative de vendre des informations sur Jean Valjean à Marius. Il convient pour comprendre ce problème d'ajouter un autre niveau de modèles axiologiques, qui est la philosophie morale.

À partir de la fin du XVIII^e siècle, deux doctrines prédominent pour ce qui est de la définition d'une bonne action : le déontologisme et le conséquentialisme. La position déontologique, représentée notamment par Kant et son impératif catégorique, soutient l'existence d'un « souverain bien¹⁹ » qui est un objectif absolu commun à tout être humain, et par conséquent l'existence d'une objectivité suprême dans le concept du bien du point de vue axiologique : une bonne action serait une action toujours bonne peu importe les circonstances. La thèse conséquentialiste, elle, évalue la valeur morale d'une action en fonction de ses conséquences réelles : la bonne action est celle qui est bienfaitrice pour l'intérêt général, et la mauvaise action, celle qui a des conséquences globalement nuisibles.

Ces deux positions, chacune à leur manière, sont poussées aux limites de leur logique par les agissements de Thénardier et leur rôle dans la progression narrative. Prenons l'action qui lui vaut la gratitude du colonel Pontmercy et de son fils : pour ce qui est de ses conséquences, l'impact de l'action de Thénardier a globalement été bénéfique puisque, de façon pragmatique, il sauve la vie du colonel, ce qui ne saurait être contrebalancé par la perte des quelques biens matériels qui lui sont dérobés dans le même temps. Et si l'on observe la chose de façon déontologique, l'importance des circonstances et donc de l'identité de celui qui agit se trouve encore amoindrie ; seul subsiste le geste, celui de sauver la vie de son prochain à un moment où il en avait la possibilité, ce qui peut tout à fait s'intégrer dans la loi morale déontologique. Le problème axiologique posé par

¹⁸ *Ibid*, livre I, XIX, p.465.

¹⁹ Voir l'ouvrage qui introduit ce terme : E. Kant, *Critique de la raison pratique* (1788), F. Picavet (trad.), Paris, Puf, Quadrige, 2016, livre deuxième, chap. I-II, pp.115-122.

Thénardier, à ce moment, est donc l'hypothèse gênante d'une bonne action qu'on commettrait sans le faire exprès : peut-on alors toujours parler de bonne action²⁰ ? Cette question est peut-être encore plus cristallisée lors de la dernière apparition de Thénardier : l'action en cause, cette fois, est l'accusation contre Jean Valjean qu'il vend à Marius (« Monsieur le baron, vous avez chez vous un voleur et un assassin²¹. »). La subtilité, ici, vient du fait que cette action s'avère salvatrice pour plus d'un personnage, et que c'est même de cette action que dépend la fin du roman, comme un *deus ex machina* qui permet à Jean Valjean de mourir heureux et de se réunir avec Marius et Cosette, mais que cette conséquence est due à l'échec de cette action : Thénardier révèle bien la vérité sans le vouloir, mais une vérité qui ne correspond pas à l'accusation qu'il pensait fondée. Dans la pragmatique conséquentialiste, il s'agirait donc là d'une bonne action ; et même du point de vue déontologique, étant donné que Thénardier pense véritablement accuser un voleur et un assassin, il ne devrait en toute logique pas s'agir d'une mauvaise action à proprement parler, seulement d'une erreur. On comprend donc à partir de cette frange philosophique de l'axiologie que Thénardier ne se contente pas de s'opposer aux modèles moraux de son temps ; il les défie et les met à l'épreuve en montrant les limites.

Seulement, ces réflexions ne sont pas celles d'une première lecture, pour une raison simple qui est la même que dans le cas de Waterloo : Thénardier, comme à son habitude, a de mauvaises intentions, c'est-à-dire, dans son cas, des intentions égoïstes tournées vers le seul profit personnel. Rappelons que Pierre Laforgue qualifie la récompense qui lui est attribuée de « scandale majeur, - que le plus indigne de tous soit récompensé, alors qu'il n'y a aucune raison de le voir récompensé²² » ; et pourtant, sans Thénardier et son intervention finale, la fin partiellement heureuse des trois protagonistes eût été impossible. La raison pour laquelle cette récompense est tout de même scandaleuse et pour laquelle le lecteur est tout de même amené à condamner moralement Thénardier est aussi la raison pour laquelle nous avons dit que Thénardier met à l'épreuve les modèles axiologiques de son temps plutôt que de simplement s'y opposer : le lecteur se trouve encouragé à juger l'action avant tout en fonction de l'intention dont elle part.

20 Mario Vargas Llosa tourne les choses autrement : « Objectivement, Thénardier a fait une bonne action même si, subjectivement, elle est mauvaise. » (M. Vargas Llosa, *La Tentation de l'impossible*, *op. cit.*, p.205). La question du mal est donc orientée non vers la valeur éthique de l'action mais vers l'intention de l'individu.

21 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, livre IX, IV, p.861.

22 P. Laforgue, « Filousophie de la misère », *op. cit.*, p.120.

2. *Juger l'homme : à l'assaut de modèles moraux*

Cette notion d'intention est généralement omise par les diverses définitions de bonne action que nous avons soulevées, car elle apporte une nuance normalement minime mais qui, incarnée dans le personnage de Thénardier lors de ses agissements les plus gênants du point de vue axiologique, fait brusquement une différence massive : le roman n'encourage pas avant tout à juger l'action, mais à juger l'individu. On s'indigne moins parce qu'une mauvaise action est commise que parce qu'une action est commise avec de mauvaises intentions, de la part d'un « méchant homme » ; le jugement dirigé vers celui-ci est encouragé d'une part par la voix narrative, et d'autre part par le contexte axiologique dans lequel baigne le premier public des *Misérables*.

2.1. *Au sein du roman : une contre-accusation*

Une des facultés du personnage est de savoir répondre aux accusations de son propre narrateur, qui est le premier à émettre un jugement de valeur sur Thénardier en tant qu'individu, voire à son propre auteur et, par extension, à son propre lecteur. Outre les jeux lexicaux déjà évoqués qui relèvent de l'implicite, il commence par le critiquer directement avant même que le personnage ait commis la moindre action que le lecteur pourrait juger :

Ces êtres appartenaient à cette classe bâtarde composée de gens grossiers parvenus et de gens intelligents déchus, qui est entre la classe dite moyenne et la classe dite inférieure, et qui combine quelques-uns des défauts de la seconde avec presque tous les vices de la première, sans avoir le généreux élan de l'ouvrier ni l'ordre honnête du bourgeois²³.

Comme cela se confirmera par la suite, le personnage est présenté par opposition aux vertus les plus mises en valeur axiologiquement à l'époque, la générosité et l'honnêteté. Le personnage est donc immédiatement placé dans une perspective éthique, et c'est bien la valeur morale de l'individu en lui-même qui est caractérisée : il est question de « défauts » et surtout de « vices », terme dont la consonance religieuse ancre immédiatement les deux personnages comme enclins à faire le mal, ce qui se confirme dans la suite du portrait²⁴, puis par la suite lorsque le personnage commence à agir. Le roman encourage donc bien à considérer Thénardier comme un « méchant homme » avant de considérer ses actions. Toutefois, le moment où le jugement se porte sur l'individu en lui-même correspond à la dénonciation prise en charge par Thénardier. En effet, face à toutes les vertus habituellement prônées qui condamnent les vices du personnage, celui-ci dresse une

²³ *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre IV, II, p.220.

²⁴ Voir [note 19](#) du chapitre 3.

contre-condamnation morale dans le livre du « mauvais pauvre », à travers les discours directs que nous avons déjà pu citer.

Oh ! je les hais, et comme je les étranglerais avec jubilation, joie, enthousiasme et satisfaction, ces riches ! tous ces riches ! ces prétendus hommes charitables, qui font les confits, qui vont à la messe, qui donnent dans la prêtraille, prêchi, prêcha, dans les calottes, et qui se croient au-dessus de nous, et qui viennent nous humilier, et nous apporter des vêtements ! comme ils disent ! des nippes qui ne valent pas quatre sous, et du pain ! Ce n'est pas cela que je veux, tas de canailles ! c'est de l'argent ! Ah ! de l'argent ! jamais ! parce qu'ils disent que nous l'irions boire, et que nous sommes des ivrognes et des fainéants²⁵ !

C'est ainsi que la question sociale est insérée dans la question éthique pour y servir de contre-argument : le riche ne serait pas légitime à juger le pauvre, en raison d'une plus grande facilité à faire preuve de vertu qui ne correspondrait pas vraiment à une bonté de cœur. En particulier, Thénardier s'attaque ici aux modèles religieux en des termes qui pourraient aussi bien faire écho, en le raillant, à M. Myriel et à sa façon de « parler du bon Dieu » aux bandits, que répondre aux jugements sur le « bon pauvre » et le « mauvais pauvre » tels qu'ils sont par exemples développés dans les sermons : « ces prétendus hommes charitables [...] qui donnent dans la prêtraille, prêchi, prêcha ». En somme, les riches prétendant faire le bien sont accusés d'être hypocrites²⁶, et la charité elle-même d'être une façon de montrer sa supériorité. Plus loin encore, lors du guet-apens, un discours similaire reprend :

Bandit ! oui, je sais que vous nous appelez comme cela, messieurs les gens riches ! Tiens ! c'est vrai, j'ai fait faillite, je me cache, je n'ai pas de pain, je n'ai pas le sou, je suis un bandit ! Voilà trois jours que je n'ai pas mangé, je suis un bandit ! Ah ! vous vous chauffez les pieds vous autres, vous avez des escarpins de Sakoski, vous avez des redingotes ouatées, comme des archevêques, vous logez au premier dans des maisons à portier, vous mangez des truffes, vous mangez des bottes d'asperges à quarante francs au mois de janvier, des petits pois, vous vous gavez, et, quand vous voulez savoir s'il fait froid, vous regardez dans le journal ce que marque le thermomètre de l'ingénieur Chevallier. [...] Et vous venez dans nos cavernes, oui, dans nos cavernes, nous appeler bandits²⁷ !

Le propos de Thénardier se précise si l'on donne au terme de « bandit » un sens pleinement moral, c'est-à-dire celui de méchant homme : le riche ne serait pas en position de décider avec objectivité ce qu'est le bien et le mal, étant plus en mesure de faire une bonne action que le pauvre. L'insistance énumérative sur le confort, dans le contexte de cet

25 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, VIII, p.40.

26 On a déjà pu apercevoir cette idée dans le roman lors de l'épisode du couvent, qui est appelé « le suprême égoïsme ayant pour résultante la suprême abnégation » (*Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre VII, VII, p.666). Georges Piroué souligne ce point dans *Victor Hugo romancier ou les dessous de l'inconnu*, Paris, Denoël, 1964, p.51.

27 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, XX, pp.91-92.

épisode du roman qui se concentre sur le bouge des Jondrette, crée un contraste de taille entre deux environnements de vie aboutissant, dans les paroles de Thénardier, à la conclusion selon laquelle le riche et le pauvre ne peuvent être jugés selon des modèles moraux équivalents.

2.2. Face aux modèles moraux : le bon riche

Revenons aux théories morales de l'époque pour les comparer à ce discours de dénonciation. Comme l'évoque effectivement Thénardier, le dévouement perçu comme manifestation du bien prend, dans la perspective religieuse, la forme de la charité et même, dans le texte biblique, celle de l'abandon des choses matérielles :

Ainsi donc, Christ ayant souffert dans la chair, vous aussi armez-vous de la même pensée. Car celui qui a souffert dans la chair en a fini avec le péché, afin de vivre, non plus selon les convoitises des hommes, mais selon la volonté de Dieu, pendant le temps qui lui reste à vivre dans la chair. [...] Avant tout, ayez les uns pour les autres une ardente charité, car la charité couvre une multitude de péchés²⁸.

Il y a donc deux aspects à la charité telle qu'elle est reconnue comme vertu, d'abord une générosité tournée vers autrui, et un vœu de souffrance qui peut prendre la forme, notamment dans *Les Misérables* chez les personnages de Mgr Myriel et de Jean Valjean, d'un vœu de pauvreté. Toutefois, c'est une souffrance et une pauvreté involontaires qui poussent Thénardier à cette contre-condamnation, tournée vers une figure du riche moyen du XIX^e siècle pour laquelle la pauvreté volontaire n'est plus d'actualité, d'où l'accusation d'hypocrisie de la part du personnage : la charité ne serait pas un moyen de juger moralement un homme et n'aurait aucun lien avec son sens religieux, mais serait simplement un moyen pour les riches d'exposer leur statut social²⁹.

Là encore, il s'agit d'un modèle de vertu très actualisé dans l'éducation morale du XIX^e siècle, et l'accusation de Thénardier semble en particulier porter sur la façon dont la charité est mise en avant à l'époque. Nous pouvons ici prendre un exemple précis pour le comparer à cette accusation, celui de la vie de Jean-Baptiste de Montyon telle qu'elle est racontée dans le recueil *Les bons exemples. Nouvelle morale en action* écrit par Benjamin Delessert. Jean-Baptiste de Montyon était un économiste qui fut intendant d'Auvergne et de Provence puis conseiller d'état, qui a créé au cours de sa vie diverses remises de prix décernés à des personnes méritantes dans des domaines différents, et qui notamment, à sa

28 Nouveau Testament, Épîtres Universelles, Pierre 4:1-4:8.

29 Nous reviendrons à la fin de notre travail sur l'insuffisance de la charité telle qu'elle est montrée par le parcours de Thénardier.

mort, a légué cent vingt mille francs aux hospices des départements de Paris « pour être distribuée [...] aux pauvres qui sortiront de ces hospices et qui auront le plus besoin de secours »³⁰. Dans le recueil de morale en action que nous prenons ici en exemple, son cas constitue une histoire d'une dizaine de pages qui commence de la sorte :

La charité, toujours la charité, c'est la vertu que nous retrouvons partout, sous tous les traits, dans tous les âges, lorsque nous allons à la recherche de ces êtres élus qui furent les protecteurs et les amis du genre humain. La charité ardente, incessante, dévouée, tel est le plus beau caractère dont brillent au fond les anges de ce monde, telle fut par excellence la dévotion de M. de Montyon³¹.

On trouve donc dans cette entrée en matière à la fois un ton de l'éloge très hyperbolique (l'image de l'ange reviendra plusieurs fois au court du récit) et une moralité adressée au lecteur : la charité est présentée comme une vertu universelle, la meilleure d'entre elles, et qui définit non seulement ce qu'est un être bon, mais plus exactement « les protecteurs et les amis du genre humain », c'est-à-dire ceux qui sont philanthropes. Or, c'est justement une profonde misanthropie de la part de Thénardier qui le pousse à accuser cette même vertu d'être absolument fausse ; on se souvient que, dans ce même livre, il appelle Jean Valjean « le philanthrope » sur le mode d'une ironie très amère et s'exclame par ailleurs « Canaille ! Canaille ! Tout est canaille », « variante à l'épiphonème de Salomon³² » (Vanité des vanités, tout est vanité) qui signifie ici une absence totale de confiance en le genre humain et un mépris, notamment, de la charité ainsi sacralisée. Cette confrontation peut être poursuivie avec un extrait du récit de la vie de M. de Montyon en lui-même :

C'est ce qu'il fut toute sa vie, ange invisible de charité. Une famille, tombée de l'aisance dans la détresse, souffrait-elle, au fond d'un galetas, tous les maux d'une indigence d'autant plus affreuse qu'elle succédait à l'abondance [...] ; oh ! Il était un ange dont les yeux voyaient les douleurs les plus secrètes, les plus recueillies, un ange qui ne vivait ici-bas que pour les épier, les découvrir, et la malheureuse famille s'en apercevait bientôt en recevant de mystérieux secours³³.

Le parallèle est tout trouvé : l'exemple hypothétique ici évoqué pour mettre en avant la bonté d'âme de M. de Montyon s'apparente en tous points à la situation de la

30 Citation du testament de M. de Montyon, notamment retranscrit dans : Fernand Labour, *M. de Montyon : d'après des documents inédits*, Paris, Hachette, 1880, pp.235-240 (p.239 pour la citation exacte). Il s'agit d'un document biographique plus neutre et bien plus complet que le texte dont nous allons parler qui relève davantage de la vulgarisation à but d'enseignement moral.

31 B. Belessert, *Les bons exemples. Nouvelle morale en action*, Paris, Didier et Cie, 1858, « M. de Montyon », p.13.

32 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, VI, p.34.

33 B. Belessert, *Les bons exemples. Nouvelle morale en action, op. cit.*, pp.16-17.

famille Thénardier dans la troisième partie des *Misérables*, et par conséquent, la figure de l'ange incarnée en M. de Montyon s'assimilerait, d'une part à Jean Valjean lorsqu'il vient leur donner de l'argent et des vêtements puisqu'il s'agit d'un homme très riche venant en secours à qui veut, et d'autre part à Marius lorsqu'il leur paie leurs termes, puisqu'il s'agit d'un acte complètement anonyme, et donc complètement dévoué. Seulement, Thénardier refuse de considérer ces actes comme constitutifs de figures de vertu ; et quand il adresse la parole à Jean Valjean, il lui tient un discours similaire aux éloges qu'on peut trouver dans ces recueils (« — Notre angélique bienfaiteur nous comble, dit Jondrette en s'inclinant jusqu'à terre³⁴ ») mais il le condamne immédiatement après à voix basse : « — Hein ? Qu'est-ce que je disais ? Des nippes ! Pas d'argent. Ils sont tous les mêmes³⁵ ! ». Notons que la figure de l'ange est ici aussi présente : les fausses louanges que Thénardier adresse à Jean Valjean en tant que M. Leblanc font tout à fait écho à la façon dont se construisent alors des modèles de vertu, modèles qui sont donc ici complètement déconstruits par le personnage. C'est là toute la logique de cette contre-condamnation : en tant que personne plus propice à recevoir qu'à donner, le pauvre serait plus légitime que le riche à déterminer si le dévouement et la charité sont vraiment des valeurs sur lesquelles s'appuyer pour juger de la valeur morale d'un homme. Après avoir illustré par ses actes le cas problématique d'une bonne action commise avec de mauvaises intentions, Thénardier le généralise par ses paroles en soulignant ce qu'il prétend être une différence entre la valeur morale de l'action et celle de l'acteur³⁶.

2.3. Face aux modèles moraux : le bon pauvre

Une fois tout cela posé, comment juger Thénardier ? Si l'on accepte de renier ou du moins de remettre en cause les modèles axiologiques alors prônés car ils font pencher la balance morale en faveur du riche, est-il possible d'imaginer d'autres modèles axiologiques qui permettraient de juger l'homme indépendamment de son statut social ? Encore une fois, il y a là une propension de Thénardier à toucher du doigt, par le « scandale », les limites des modèles moraux de son propre temps, limites qui seraient de ne pas penser à juger moralement le pauvre. « Tout se passe comme si Hugo, en renonçant à l'espèce d'acquis idéologique et évangélique qui fait des riches, la plupart du temps, de mauvais riches,

34 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, IX, p.42.

35 *Ibid.*

36 Se référer aux extraits cités plus haut (notes 28 et 29) : la charité, selon Thénardier, est un moyen pour le riche de montrer sa supériorité, et donc un exemple d'action à conséquences bénéfiques mais motivée par des intentions égoïstes – tout comme le sauvetage de Georges Pontmercy à Waterloo.

envisageait un cas-limite, celui où c'est un pauvre qui est du côté du mal³⁷ », écrit Pierre Laforgue : cette notion de cas-limite est tout à fait pertinente mais, encore une fois, nous proposons ici d'envisager les choses non du point de vue de la philosophie de Hugo mais plus généralement des théories axiologiques dominantes de son temps. Revenons sur la notion de « mauvais pauvre » : avant d'être vraiment utilisée dans les sermons contemporains de Victor Hugo, elle prend le contre-pied de la figure du « mauvais riche » qui prend notamment ses racines dans la parabole biblique du riche et de Lazare. Ces deux personnages sont mis en confrontation en ce que Lazare « fut porté par les anges dans le sein d'Abraham » et que le riche, lui, « fut enseveli³⁸ », c'est-à-dire que seul le pauvre est récompensé après sa mort. Toutefois, la signification morale de cette parabole porte seulement sur le riche, d'où le dialogue entre Abraham et ce dernier qui suit au discours direct : « Abraham répondit : Mon enfant, souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant ta vie, et que Lazare a eu les maux pendant la sienne; maintenant il est ici consolé, et toi, tu souffres³⁹. ». L'accès du pauvre au Paradis est donc entièrement garanti par la souffrance qu'il a vécue dans sa vie corporelle, et n'est donc absolument pas lié à des mérites moraux ; des exemples de bons et de mauvais comportements ne sont donc pas envisagés concernant la figure du pauvre. C'est là un présupposé que le personnage de Thénardier a pour fonction de déstabiliser par l'indignation, en montrant que de tels modèles moraux ne sauraient être en adéquation avec la réalité sociale de son époque : le pauvre peut également être condamnable moralement.

Voyons donc, pour terminer cette confrontation, de quelle façon la figure du pauvre est moralement jugée à l'époque. Tous les éléments peuvent être trouvés dans un autre récit de morale en action, cette fois fictif et très court, intitulé « Intégrité d'un pauvre » et issu d'un recueil anonyme. La voici dans son intégralité :

Un homme fort pauvre trouva une bourse qui contenait cent pièces d'or. Cet argent n'est pas à moi, se dit-il à lui-même ; cherchons quel est son maître. Aussitôt il fait publier que si quelqu'un a perdu une bourse remplie d'or, on peut s'adresser à lui. Celui qui l'avait perdue vient le trouver, et lui désigne la bourse de manière à prouver qu'elle lui appartient.

Je vous la rends, lui dit le pauvre, et je me félicite d'avoir pu vous la rendre. Cet homme, plein de joie et de reconnaissance, le prie d'accepter vingt pièces d'or comme une preuve de sa gratitude. Le pauvre les refuse. Il lui en offre dix qu'il refuse de même. Enfin, le maître de la bourse la prend et la jette : Gardez-la, lui dit-il : puisque vous ne voulez rien accepter, je n'ai rien perdu. Ce pauvre, pour ne point l'offenser, prit enfin une pièce d'or, qu'il donna sur-le-champ à de malheureux estropiés qui passaient par là⁴⁰.

37 P. Laforgue, « Filousophie de la misère », *op. cit.*, p.125.

38 Nouveau Testament, Évangiles, Luc 16:22.

39 *Ibid.*, 16:25.

40 *La Morale enseignée par l'exemple ou Choix d'anecdotes, Traits historiques, Mots remarquables, et*

On comprend ici tout le problème : les valeurs qu'on attend d'un bon pauvre sont les mêmes que celles qu'on attend d'un bon riche. L'exemple de bon comportement donné ici est l'idéal d'un pauvre qui, malgré sa pauvreté, ferait tout de même preuve d'honnêteté avant de penser à ses propres intérêts, refuserait toute récompense pour sa vertu et ferait même lui-même la charité aux plus démunis que lui. Un tel exemple se reproduit presque exactement dans *Les Misérables* chez le personnage de M. Mabeuf, lorsqu'il trouve la bourse laissée tomber par Gavroche⁴¹. Seulement, en comparaison du narrateur de l'« Intégrité d'un pauvre », celui des *Misérables* se montre bien plus critique envers le choix de M. Mabeuf :

La bourse de Jean Valjean fut inutile à M. Mabeuf. M. Mabeuf, dans sa misérable austérité enfantine, n'avait point accepté le cadeau des astres ; il n'avait point admis qu'une étoile pût se monnayer en louis d'or. Il n'avait pas deviné que ce qui tombait du ciel venait de Gavroche. Il avait porté la bourse au commissaire de police du quartier, comme objet perdu mis par le trouveur à la disposition des réclamants. La bourse fut perdue en effet. Il va sans dire que personne ne la réclama, et elle ne secourut point M. Mabeuf⁴².

Il n'est pas ici question d'honnêteté louable ou d'intégrité mais d'une « misérable austérité enfantine » ; le narrateur insiste sur le fait que ce qu'on considérerait habituellement comme une bonne action et une preuve de vertu n'a ici aucune conséquence positive, et l'auteur de l'action est moins jugé comme un être vertueux que comme un être puéril visant un idéal moral qui, étant donné sa posture sociale, n'a pas lieu d'être. Le modèle du bon pauvre est donc mis en défaut ; quant à celui du mauvais pauvre, c'est évidemment Thénardier qui s'en charge, notamment, encore une fois, dans son apologie du « bandit » : « Tiens ! c'est vrai, j'ai fait faillite, je me cache, je n'ai pas de pain, je n'ai pas le sou, je suis un bandit ! Voilà trois jours que je n'ai pas mangé, je suis un bandit⁴³ ! ». L'argument donné pour nier le jugement moral est le mal social, dans une nette continuité qui n'est généralement pas niée par le narrateur dans le roman. Seulement, le personnage entend ici que le pauvre ne peut absolument pas être condamné quoi qu'il fasse : les modèles moraux en vigueur se trouvent certes accusés et déconstruits par le personnage, mais sans aucune proposition de nouvelles définitions du bien ou du mal.

petites Histoires, pour l'Instruction et l'Amusement de la Jeunesse, Seconde édition, Paris, Le Prieur, 1806, « Intégrité d'un pauvre », pp.69-70.

41 Voir *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Quatrième partie, livre IV, II, p.245 pour le moment où il découvre la bourse.

42 *Ibid*, livre IX, III, p.390.

43 *Ibid*, Troisième partie, livre VIII, XX, p.91.

2.4. *Au sein du roman : « mauvais pauvre » malgré tout*

C'est notamment pour cette raison que le narrateur, bien qu'il donne la parole à Thénardier, montre clairement qu'il ne le suit pas dans son argumentaire ; ou, du moins, il est possible de préciser, à travers les interventions du narrateur, quelle part de la parole de Thénardier correspond à une réelle critique du paysage moral de son temps par l'auteur, et quelle part contribue au contraire à caractériser encore plus le personnage comme un méchant. En effet, après la réaction de Thénardier au terme de « bandit », le narrateur qualifie la tirade qu'il vient de prononcer de la façon suivante : « il y avait [...] dans ce chaos de griefs réels et de sentiments faux, dans cette impudeur d'un méchant homme savourant la volupté de la violence, dans cette nudité effrontée d'une âme laide, dans cette conflagration de toutes les souffrances combinées avec toutes les haines, quelque chose qui était hideux comme le mal et poignant comme le vrai⁴⁴. ». Bien qu'il y ait eu jusque-là une forme d'opposition entre la façon dont le narrateur condamne Thénardier et les propos de ce dernier se défendant, on arrive ici à une forme de compromis : Thénardier a raison, mais il est néanmoins mauvais. Rappelons que, comme Claude Habib le formule, « le roman feint le manichéisme, il n'est pas manichéen⁴⁵ », ce qu'on retrouve parfaitement ici : le narrateur encourage le lecteur à prêter attention aux paroles d'un personnage qui, dans sa misère et dans sa méchanceté, touche du doigt les limites des modèles moraux de son temps et les remet en cause par la question sociale ; en revanche, cette remise en cause ne porte pas sur le personnage lui-même, qui reste un « méchant homme » dans tous les cas. C'est ce que qualifie aussi la notion de « chaos de griefs réels et de sentiments faux » : Thénardier dit la vérité de la misère et exprime justement une certaine illégitimité du riche à condamner le pauvre, mais il le fait surtout pour se défendre lui-même ; et, parvenant à défendre la figure du pauvre, il ne parvient pas à défendre son ethos individuel. Par l'intermédiaire du narrateur, Hugo lui concède la vérité de cette apologie dans sa perspective collective, mais il se permet tout de même de le qualifier de « mauvais pauvre » en titre du livre, comme pour avoir le dernier mot.

Cela s'explique par une très nette différence entre la philosophie morale prônée par le personnage et celle soutenue par l'auteur, ce que celui-ci souligne nettement. Lorsque Thénardier se présente à Marius lors de sa dernière apparition, il développe une vision de l'homme et de l'éthique bien à lui sur laquelle nous nous sommes déjà attardé : « Monsieur le baron, l'égoïsme est la loi du monde. La paysanne prolétaire qui travaille à la journée se

⁴⁴ *Ibid*, p.93.

⁴⁵ C. Habib, « “Autant en emporte le ventre !” », *op. cit*, p.140.

retourne quand la diligence passe, la paysanne propriétaire qui travaille à son champ ne se retourne pas. [...] L'intérêt, voilà le but des hommes. L'or, voilà l'aimant⁴⁶.» La proposition axiologique, si l'on peut parler d'axiologie, est claire : la personne qui agit purement selon des intentions personnelles n'est pas mauvaise pour cela, elle est simplement humaine, car c'est l'égoïsme qui régit la nature humaine ; notons d'ailleurs que cette philosophie, ou plutôt « filousophie », concerne le riche comme le pauvre. Bien évidemment, le désaccord avec la philosophie que Hugo infuse dans son roman est totale, ce qu'il a déjà pu exprimer. « On n'est pas une classe parce qu'on fait une faute. L'égoïsme n'est pas une des divisions de l'ordre social⁴⁷ », écrit-il au début de la quatrième partie en désignant les bourgeois : cette pique pourrait tout aussi bien s'adresser à un pauvre qui ferait de sa pauvreté un prétexte pour prôner l'égoïsme.

En somme, Thénardier reste un méchant homme à l'échelle individuelle. Il parvient certes à déstabiliser un paysage moral mais, chronologiquement, il est un méchant homme avant d'être un mauvais pauvre ; c'est pour cette raison que la remise en question axiologique dont il est l'acteur n'a pas pour conséquence d'empêcher le lecteur de condamner moralement le personnage, mais plutôt, comme l'écrit Myriam Roman en évoquant sa contre-accusation lors du guet-apens, de « [faire] éclater les insuffisances du paternalisme en soulignant que le “monsieur bienfaisant” traite les pauvres en enfants irresponsables⁴⁸ ». Ce qui se produit dans l'économie du roman à ce moment n'est donc pas une défense individuelle du personnage mais avant tout une adresse à la figure du bon riche, et à la façon dont la charité est sacralisée comme un modèle de bon comportement tout en cachant potentiellement un renforcement de la dynamique de pouvoir du riche sur le pauvre. Ainsi, la nuance qu'apporte Thénardier au paysage moral de son temps est l'importance de l'intention : il indique, dans des paroles et des mécanismes romanesques qui pourraient presque relever de la provocation, qu'une prétendue bonne action n'est pas synonyme de vertu, ce qui peut adresser une critique à la générosité bourgeoise paternaliste, mais qui au sein du roman ne fait que renforcer, au passage, la méchanceté du personnage.

Nous aurons l'occasion de revenir en détail sur le statut moral du pauvre et sur les enjeux de représentation sociale qu'entraîne la question axiologique, mais si l'on s'en tient pour l'instant à la valeur morale du personnage, cette méchanceté est un problème. Au

46 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, livre IX, IV, pp.859-860.

47 *Ibid*, Quatrième partie, livre I, II, p.132.

48 M. Roman, *Victor Hugo et le roman philosophique*, *op. cit.*, p.271.

cours de ce chapitre, nous avons cité plusieurs discours directs de Thénardier ainsi que plusieurs interventions du narrateur, et ces deux partis semblent s'opposer et se confronter l'un l'autre indirectement dans une tension qui touche à la philosophie même de Hugo. En effet, comme nous l'avons vu dans notre premier chapitre, Thénardier représente un mal social réel, et cela s'applique aussi au niveau moral : la présence d'un « méchant homme » dans le roman est justifiée par la réalité de cette méchanceté dans l'humanité qui se trouve dépeinte. Or, comme nous l'avons dit ci-dessus, cette méchanceté est immédiatement présente dès le premier contact entre le lecteur et le personnage, et perdure indépendamment du statut social du personnage, des rencontres qu'il fait, et des réussites ou échecs qu'il connaît – jusqu'au « scandale majeur⁴⁹ » qu'est la récompense finale qui ne fera que lui donner l'occasion de pratiquer sa méchanceté à une plus grande échelle. Si cette persistance dans le mal s'avérait représenter un mal effectivement incorrigible dans le réel, c'est tout l'idéal humaniste des *Misérables* qui serait renversé.

49 P. Laforgue, « Philosophie de la misère », *op. cit.*, p.120.

Chapitre 5. L'irrémediable, pire ennemi de l'humanisme hugolien ?

Précisons-le tout de suite : l'enjeu de ce chapitre n'est pas de déterminer si, oui ou non, le mal moral de Thénardier serait corrigible, et qui de Myriel ou de Thénardier l'aurait emporté s'il y avait eu duel entre la bonne parole de l'un et la méchanceté de l'autre. Hugo, après tout, nous en donne clairement la réponse : « La misère morale de Thénardier, ce bourgeois manqué, était irrémediable¹ ». L'enjeu est donc davantage de comprendre ce qu'implique la présence de cet irrémediable et comment il s'inscrit dans la progression romanesque, en particulier face au progrès moral que constitue l'itinéraire de Jean Valjean. La question qui est posée est donc plus exactement et plus généralement si Thénardier représente une antithèse, un moyen consciemment introduit par l'auteur de mettre en défaut tous ses propos et toute sa démarche.

1. L'égoïsme à toute épreuve : une antithèse philosophique

C'est tout d'abord sur le plan des opinions philosophiques de son auteur que Thénardier pose problème. On se souvient que lors de son discours à l'Assemblée Constituante du 8 juillet 1849, Victor Hugo faisait la distinction suivante : « Je ne suis pas, messieurs, de ceux qui croient qu'on peut supprimer la souffrance en ce monde ; la souffrance est une loi divine ; mais je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère². ». Il y a donc pour l'auteur un mal divin et un mal humain, et c'est le second auquel on peut remédier. Mais c'est ici le mal en tant que *subi* par l'homme qui est envisagé : dans le cas de Thénardier, ce qui est représenté est le mal en tant que *commis* par l'homme. La grande question posée est donc si l'on peut vaincre la méchanceté, c'est-à-dire l'inclination de l'individu à délibérément nuire à autrui, et donc si du point de vue de la nature humaine, un méchant homme peut devenir bon.

Dans la philosophie de Hugo, cette question possède un aspect métaphysique très important. Le mouvement du bien vers le mal correspond à une corruption par le diable, et celui du mal vers le bien à une rédemption. C'est ainsi que, dans *La Fin de Satan*, le Déluge conte l'émergence du mal parmi les hommes :

Le ver s'est glissé dans le fruit.
Le condamné d'en bas a soufflé dans la nuit
Le mal au cœur de l'homme à travers la nature ;
L'homme, ouvert à l'erreur, au piège, à l'imposture,

1 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, livre IX, IV, p.873.

2 V. Hugo, « La Misère », *loc. cit.*

Jusqu'au crime de vice en vice descendu,
Est devenu vipère, et sa bouche a mordu³.

Le recours à l'univers biblique permet, en observant ce qui serait une origine du mal humain, de considérer ce dernier comme inhérent et latent en l'homme, chaque individu étant donc susceptible du vice et du crime ; on retrouve, par ailleurs, la métaphore animale de la vipère qui, dans *Les Misérables*, désigne Thénardier à plusieurs reprises. Quant à l'hypothèse d'une victoire sur le mal, elle est mise à l'épreuve par celle d'une dynamique cyclique du bien et du mal : « Quand donc pourra-t-on dire : Hommes, le mal n'est plus ! / Quand verra-t-on finir le flux et le reflux ? / O nuit ! ce qui sortit de Jésus, c'est Caïphe⁴. ». Caïphe est le souverain sacrificateur qui est un des principaux décisionnaires dans la mise à mort de Jésus⁵, et représente dans cette analogie l'idée que le mal humain subsiste même après l'illustration d'un modèle de vertu comme le parcours christique. Toutefois, bien que *La Fin de Satan* soit inachevée, on peut trouver après le deuxième livre des considérations plus optimistes, notamment à la fin de la section « Hors de la terre III » où Satan donne à l'ange Liberté la permission d'arracher l'humanité à la malédiction dans laquelle l'a plongée Isis-Lilith, permettant dans le même temps d'amorcer l'accès de Satan au salut et celui des hommes au bien⁶. C'est cette même conception qui fait la fondation des *Misérables* :

Le livre que le lecteur a sous les yeux en ce moment, c'est, d'un bout à l'autre, dans son ensemble et dans ses détails, quelles que soient les intermittences, les exceptions ou les défaillances, la marche du mal au bien, de l'injuste au juste, du faux au vrai, de la nuit au jour, de l'appétit à la conscience, de la pourriture à la vie, de la bestialité au devoir, de l'enfer au ciel, du néant à Dieu⁷.

Hugo expose donc clairement la proposition morale et métaphysique qui est faite par l'ensemble du roman, mais il concède effectivement à cette proposition l'existence d'« exceptions » et de « défaillances ». L'irréparable méchanceté de Thénardier est bien sûr une des principales exceptions potentielles à cette marche du mal au bien, puisqu'elle représente un mal immuable. Seulement, il ne suffit pas de reconnaître la présence d'exceptions, puisque de leur présence dépend le degré de pertinence de cette idée de « marche du mal au bien », qui peut être un possible émanant d'une confiance humaniste en la perfectibilité de l'homme, ou un idéal inatteignable face à la présence d'une part de mal

3 V. Hugo, *La Fin de Satan* (1886), Lausanne, Rencontre, Œuvres complètes de Victor Hugo XV, 1966, La Première page, I, p.23.

4 *Ibid*, Livre deuxième, III, p.132.

5 Voir Nouveau Testament, Évangiles, Mathieu 26:57-26:66.

6 Voir V. Hugo, *La Fin de Satan*, *op. cit.*, « Hors de la Terre III », V, p.196. Il s'agit du dernier segment achevé du poème.

7 *Les Misérables*, *op. cit.*, Cinquième partie, livre I, XX, p.628.

ne pouvant être éradiquée, et ne manifestant donc qu'une certaine naïveté de la part de cette confiance humaniste.

Le parallèle entre le cycle du bien et du mal et la confrontation de Jésus et de Caïphe, que l'on lisait dans *La Fin de Satan*, peut être reproduit dans *Les Misérables*, si l'on assimile le progrès moral de Jean Valjean à un parcours christique. C'est là tout l'angle d'analyse de Dominique Val-Zienta dans son ouvrage *Les Misérables, l'Évangile selon « Saint-Hugo » ?*, qui propose de voir *Les Misérables* « comme la réécriture d'un mythe, sa réinscription dans une problématique contemporaine⁸ », le mythe en question étant plus précisément les *Évangiles*. Une grande partie des personnages deviennent ainsi des équivalents de personnages évangéliques ou de combinaisons de personnages : Jean Valjean est associé au Christ, Myriel au prophète, Javert à Judas par exemple. L'intérêt principal de cette approche comparative est de mettre en lumière une similarité entre le but des *Misérables* et celui des *Évangiles* : transmettre « des enseignements, un message, nettement présentés en tant que tels⁹ » et qui auraient vocation à montrer à l'humanité le droit chemin. Les enjeux moraux sont donc de taille : le progrès moral de Jean Valjean constitue un modèle vers lequel tendre, mais la présence d'« exceptions » et de « défaillances » à ce modèle est d'autant plus gênante. Si l'irréremédiable méchanceté de Thénardier ramène le lecteur à une réalité qui serait l'impossibilité de réaliser ce modèle, qu'en resterait-il ? Voyons ce que Dominique Val-Zienta fait du personnage de Thénardier. Il n'est pas assimilé à un personnage spécifique des *Évangiles* mais est qualifié de « créature multiforme, changeant continuellement de visage et de nom¹⁰ » mais dont la ligne directrice est d'être, « comme le diable, partout où il y a du mal à faire. [...] Ce qui lui permet de surgir dans le roman, toujours le même, toujours différent et de tisser la trame du mal qui reliera personnages et événements comme Valjean tisse celle du bien¹¹. ». Le rôle du personnage est donc moins envisagé sur le plan moral que sur le plan narratif, mais une idée très pertinente est évoquée ici : Thénardier serait l'équivalent mauvais de Jean Valjean dans le roman, ou pour le dire autrement, il serait au mal ce que Jean Valjean est au bien, y compris sur un plan métaphysique.

Les parcours moraux des deux personnages peuvent en effet être confrontés. Au début du roman, Jean Valjean est nettement situé du côté du mal, d'abord pour ce qui est de

8 D. Val-Zienta, *Les Misérables, l'Évangile selon « Saint-Hugo » ?*, op. cit., p.12.

9 *Ibid.*

10 *Ibid.*, p.31.

11 *Ibid.*

ses actions (on le voit dans le deuxième livre commettre un vol à deux reprises¹², il est donc récidiviste) et également pour ce qui est de son rapport à la religion (« En passant sur la place de la cathédrale, il montra le poing à l'église¹³ », il est donc hostile à Dieu). À partir de ce point de départ commence ce que Hugo appelle dans la dernière partie la « marche du mal au bien » : Jean Valjean s'évertue à devenir un modèle de bonté en traversant des identités différentes, d'abord le bon maire qui s'occupe de ses citoyens, puis le bon riche qui, comme ayant fait vœu de pauvreté, ne dépense sa fortune que pour faire le bien d'autrui, puis le bon père, et même le bon résistant qui, tout en participant à la barricade, refuse de tuer qui que ce soit, pour finir par s'isoler volontairement du fait de sa faute originelle qu'il ne peut pas pardonner lui-même – ce dont Marius se chargera. Ce parcours est parsemé de moments de tentation qui le menacent d'un soudain retour à l'égoïsme – en particulier, la « Tempête sous un crâne » lors de l'épisode Champmathieu et la joie qu'il éprouve en apprenant la mort imminente de Marius¹⁴. Il s'agit donc bien d'une rédemption à tous les points de vue ; Myriam Roman, elle aussi, la résume en « un chemin de croix qui le conduit à la crucifixion finale », et ajoute que « l'acte éthique est un événement ponctuel, toujours susceptible d'être remis en cause par l'acte suivant¹⁵ ». Outre la comparaison christique que nous pouvons ici cesser de suivre, ce qui est à retenir est que le roman illustre à travers son personnage principal le modèle d'une persistance dans le bien qui surmonte toute forme de tentation.

Thénardier, à présent, peut similairement être vu comme le contre-modèle d'une persistance dans le mal qui résiste au modèle présenté. Tout comme Jean Valjean, lorsqu'il apparaît pour la première fois, il est situé du côté du mal, ce que nous avons déjà assez largement développé. Seulement, contrairement à Jean Valjean qui reçoit l'impulsion du « baptême » de M. Myriel¹⁶, Thénardier ne reçoit jamais d'occasion similaire d'amorcer une rédemption et c'est chez lui le mal qui prendra diverses formes : d'abord le mauvais boutiquier qui ne cherche qu'à détrousser ses clients, puis le mauvais pauvre qui plonge dans le crime pour devenir riche, et également le mauvais père qui met ses filles en danger pour arriver à ses fins, etc¹⁷ ; d'où l'appellation par Dominique Val-Zienta de « méchant à

12 Celui des chandeliers au chapitre XI puis celui de la pièce de Petit-Gervais au chapitre XIII.

13 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre II, I, p.117. Ce point est souligné par Dominique Val-Zienta (*Les Misérables, l'Évangile selon "Saint-Hugo" ?*, *op. cit.*, p.74).

14 Respectivement en première partie, livre VII, III et en quatrième partie, livre XV, III.

15 M. Roman, *Victor Hugo et le roman philosophique*, *op. cit.*, p.382.

16 Voir [note 4](#) de cette partie.

17 Notons que nous donnons ici à l'adjectif « mauvais » son sens moral uniquement ; mais on pourrait aussi voir Thénardier comme « mauvais » en tout au sens où il échoue dans toutes ses fonctions, ce sur quoi nous reviendrons dans notre chapitre 7.

tout faire¹⁸ ». Même confronté au bien lorsqu'il croise la route d'un modèle de vertu, ce n'est jamais l'occasion d'amorcer une remise en question, seulement une incompréhension profonde. Par exemple, lorsqu'il rencontre un Jean Valjean qui s'habille et se comporte en pauvre mais qui semble posséder une grande fortune, il ne peut que se poser des questions sans réponse : « Qu'était-ce que cet homme ? Pourquoi, avec tant d'argent dans sa bourse, ce costume si misérable ? Questions qu'il se posait sans pouvoir les résoudre et qui l'irritaient¹⁹. ». Thénardier ne voit pas le modèle de vertu que constitue Jean Valjean : la distance morale qui les sépare semble être trop grande pour que Thénardier émette l'hypothèse du vœu de pauvreté, encore moins sortir du mal lui-même.

Jean Valjean et Thénardier peuvent donc constituer la thèse et l'antithèse de la philosophie des *Misérables* : l'un illustre le modèle vers lequel tendre, et l'autre constitue l'inverse de ce modèle, qui devient problématique au moment où il constitue, non pas un contre-exemple à bannir, mais une contestation de l'idéal présenté. Lorsque Myriam Roman, comme nous l'avons vu ci-dessus, synthétise la portée éthique de l'intrigue principale des *Misérables*, elle dresse une comparaison avec la philosophie kantienne qui soutient que « la vertu est toujours *en progrès*, et cependant elle se retrouve toujours aussi *au point de départ*²⁰ », ce qu'incarnerait le parcours de Jean Valjean qui, malgré un progrès constant, se trouve à plusieurs reprises à la limite de chuter brusquement dans l'égoïsme et la méchanceté. La doctrine déontologique kantienne, en effet, n'est pas seulement celle qui prédomine dans *Les Misérables* au sens axiologique strict de définition de la bonne action, elle l'est aussi pour ce qui concerne la valeur morale de l'homme et le jugement moral porté sur l'individu. Concernant l'intention individuelle, qui est un des principaux enjeux moraux des *Misérables*²¹, la position de Kant est la suivante :

Pour ce qui concerne les motifs subjectifs de la moralité ou les mobiles, l'entendement a bel et bien la force de produire le souhait d'une bonne volonté [...]. Et pourtant je crois que, pour qu'aient lieu la vertu, le renoncement non seulement aux petits comforts mais aussi à l'amour-propre (l'amour exclusif de sa personne, l'inclination non-exclusive à la bonne vie), et surtout la vertu conciliante et indulgente, l'homme doit être un peu calmé, affaibli et être un peu dépouillé de sa confiance en soi²².

18 D. Val-Zienta, *Les Misérables, l'Évangile selon "Saint-Hugo" ?*, *op. cit.*, p.31.

19 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre III, IX, pp.545-546.

20 E. Kant, *Doctrine de la vertu*, A. Renaut (trad.), Paris, Garnier-Flammarion, 1994, p.256. Pour la comparaison dressée par Myriam Roman, voir *Victor Hugo et le roman philosophique*, *loc. cit.*

21 Les phases de tentation de Jean Valjean que nous avons évoquées sont toujours suscitées par l'inclination à la conservation de soi-même et de son propre bonheur (rester M. Madeleine, garder Cosette avec lui) ; quant à Thénardier, évidemment, l'intention personnelle est le seul facteur déterminant ses choix (voir pp.41-42 du mémoire de M1).

22 E. Kant, *Réflexions sur la Philosophie morale*, L. Langlois (trad.), Paris, Librairie Philosophique, 2014, § 37, p.244.

Il n'y a donc pas d'irréversible pour Kant : l'homme, par essence, possède le potentiel du progrès moral, progrès qui consiste en effet à s'écarter du seul intérêt personnel pour tendre au bien d'autrui et à l'amour d'autrui, et la concrétisation de ce progrès peut être atteinte en « affaiblissant » l'individu, c'est-à-dire en le confrontant aux limites de sa propre individualité pour le confronter aux limites de son « amour-propre ». Seulement, cette idée ne fonctionne pas dans le cas de Thénardier : lorsqu'il est déstabilisé en ne parvenant pas à comprendre qui est Jean Valjean, cela peut effectivement ébranler la confiance en soi de l'aubergiste filou qui cherche à toujours avoir une longueur d'avance sur son ennemi et à le connaître avant d'être connu : on le voit dans la série d'interrogations rapportées que nous avons en partie citée un peu plus haut²³. Toutefois, cela n'aboutira pas le moins du monde, pour autant, à un quelconque renoncement. Au contraire, et nous reviendrons sur cette évolution, Thénardier échouera de plus en plus et s'avérera donc de plus en plus faible, mais sa persistance dans le mal restera toujours intacte. Il semble donc incarner une nature individuelle dont l'existence même va à l'encontre du déontologisme humaniste hugolien : celle d'un homme qu'il serait absolument impossible de corriger ou d'orienter vers la vertu.

2. *Le mauvais artiste : une antithèse métalittéraire*

Thénardier est donc un personnage qui, de façon générale, perturbe l'environnement moral des *Misérables* et qui, tout en étant consciencieusement introduit par l'auteur, semble contester sa démarche. Cette idée s'enracine dans une tendance plus générale du personnage qui est d'incarner une opposition ou au moins une résistance à Hugo, pas seulement sur le plan de sa philosophie mais aussi dans l'absolu, sur le plan de sa personne et de son statut d'écrivain.

Cela est particulièrement visible sur le plan esthétique, c'est-à-dire du rapport de Thénardier à l'art et à la littérature. Comme l'écrit Françoise Chenet-Faugeras, « Thénardier n'a que “la mine d'un homme de lettres” et il a tous les défauts du romancier que Hugo ne veut pas être²⁴. ». Il a en effet « des prétentions à la littérature²⁵ » et également à la philosophie, puisqu'il « pronon[ce] souvent, pour appuyer les choses quelconques qu'il disait, Voltaire, Raynal, Parny, et, chose bizarre, Saint Augustin²⁶ ». La figure du mauvais romancier se rattache donc à celle du faux penseur, dont la prétendue érudition n'est qu'un

23 Voir [note 19](#) de ce chapitre.

24 F. Chenet-Faugeras, *Les Misérables ou « L'espace sans Fond »*, *op.cit.*, p.45.

25 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre III, II, p.495.

26 *Ibid.*

prétexte et un instrument. La mention de Saint Augustin, par exemple, pourrait tout à fait faire référence à son refus du manichéisme et à la question de la responsabilité de l'homme dans le mal commis, que Michel Sourisse reformule ainsi : « Me voici donc accablé – et ceci, dès ma naissance – sous le poids d'un mal que je n'ai pas choisi. Où est donc ma responsabilité ? Si je pêche, c'est toujours malgré moi²⁷. ». On peut imaginer que Thénardier détourne cette pensée pour justifier tout ce qu'il peut commettre, en omettant soigneusement le fait que, dans la pensée augustinienne, cette idée du mal qu'on incarne malgré soi est motivée par la notion de péché originel, et n'entraîne en aucun cas un rejet de toute condamnation morale individuelle. Matérialiste, Thénardier ne peut évidemment pas se prétendre augustinien, mais il exploite la philosophie augustinienne pour « appuyer les choses quelconques qu'il [dit] », c'est-à-dire en la détournant pour se justifier en faisant dire ce qu'il veut à Saint-Augustin. C'est ce principe que le narrateur résume très bien par le calembour repris par Pierre Laforgue : « Il affirmait avoir “un système”. Du reste fort escroc. Un filousophe²⁸. ».

On voit donc en quoi le personnage de Thénardier est conçu pour pouvoir être détesté par son propre auteur : il représente non seulement l'ennemi de sa philosophie mais aussi, dans le même temps, l'archétype du mauvais penseur qui détourne des références philosophiques reconnues en s'en servant comme prétexte pour se justifier et arriver à ses fins. Outre le risque de décrédibiliser le travail du philosophe, Thénardier s'oppose surtout en cela à Hugo pour ce qui est de sa démarche romanesque, qui est de former un véritable système de pensée philosophique centré sur l'Homme plutôt que sur soi-même. En quelque sorte, l'antithèse formée par le personnage pourrait être considérée comme métalittéraire.

Cela se confirme sur le plan proprement artistique. Thénardier n'écrit pas de véritable œuvre littéraire au cours du roman, mais certaines de ses productions peuvent être analysées comme œuvres artistiques. La plus évidente est l'enseigne de l'auberge représentant Waterloo, qu'il qualifie pour la vendre d'« une peinture de maître, un tableau d'un grand prix²⁹ » mais qui n'est en vérité qu'« un barbouillage grossier³⁰ ». Agnès Spiquel suggère que « l'enseigne constitue donc une mise en abîme dérisoire du geste de l'écrivain incluant Waterloo dans son roman³¹ », faisant de Thénardier une sorte de mauvais double

27 M. Sourisse, « Saint Augustin et le problème du mal : la polémique anti-manichéenne » in : *Imaginaire & Inconscient*, n°19, 2007/1, pp.109-124. Il évoque à ce moment les *Confessions* d'Augustin et leur ancrage dans l'arrière-plan biblique.

28 *Les Misérables* (vol.I), *loc. cit.*

29 *Ibid*, Troisième partie, livre VIII, XIX, p.82.

30 *Ibid*.

31 A. Spiquel, « Le misérable peintre » in : M. Chefdor (dir.), *De la Palette à l'Écritoire* (vol.I), Nantes,

de Hugo qui falsifie la représentation historique³² et la détourne pour en faire, non l'argument d'une réflexion sociale, morale et politique comme le fait l'auteur dans le livre premier de la deuxième partie, mais l'argument d'une démarche purement individualiste qui est la création d'un ethos, la vente d'un bien, et surtout, en vérité, une « simple manière pour le misérable de gagner du temps en attendant l'arrivée de ses complices pour commencer le véritable chantage auprès de son prisonnier. Le tableau lui-même ne sert à rien³³. ». La représentation historique, et de façon plus générale le geste artistique, se trouvent ainsi complètement dépouillés de leur valeur esthétique et de leur potentiel réflexif originel pour ne devenir qu'un des nombreux instruments employés par Thénardier pour parvenir à ses fins. C'est là la figure du mauvais artiste : celui pour qui son travail n'est qu'un outil de son égoïsme.

C'est ce qui explique une récurrence du thème de la littérature chez Thénardier : pour créer du mensonge, il déploie les mêmes facultés que le romancier qui crée de la fiction. On pense à la fausse identité de Fabantou, artiste dramatique, qui fait justement écho au talent de metteur en scène avec lequel il prépare le décor du bouge³⁴ ; cette mise en scène ainsi que la rédaction des lettres envoyées pour implorer la charité sous différentes identités sont établies sur le même principe que celui de la création littéraire : chaque mot, chaque détail est pensé pour produire une émotion (ici, la pitié) et obtenir un effet chez le lecteur (ici, la volonté de faire la charité). Thénardier est donc bien un romancier au sens où il est un auteur de fiction, et c'est ici que s'illustre le double sens déjà évoqué de la phrase « il savait faire un peu de tout ; mal³⁵ » : les talents artistiques de Thénardier sont à la fois très approximatifs et employés pour commettre le mal. Il est à la fois le faux philosophe pédant et le mauvais romancier opportuniste ; de là le malin plaisir que prend Hugo à tourner en ridicule les prétendus talents d'écrivain du personnage dans le chapitre « Thénardier à la manœuvre », où le personnage passe un quart d'heure à écrire la carte de Jean Valjean et à trouver le plus haut prix acceptable à lui faire payer, ce qui est détourné d'une façon presque héroï-comique par un narrateur qui assimile cet acte d'écriture à une production artistique : « Après un bon quart d'heure et quelques ratures, le Thénardier produisit ce chef-d'œuvre » ; « Comme tous les grands artistes, le Thénardier n'était pas

éditions Joca seria, 1997, pp.195-196.

32 Agnès Spiquel rappelle que « Thénardier utilise l'Histoire de façon mensongère : le détrousseur de cadavres s'est peint comme un soldat héroïque et en plus il attribue son tableau à David » (*Ibid*, p.196). Pour la référence dans le roman, voir *Les Misérables* (vol.II), *op. cit*, Troisième partie, livre VIII, XX, p.92.)

33 A. Spiquel, « Le misérable peintre », *op. cit*, p.195.

34 Voir *Les Misérables* (vol.II), *op. cit*, Troisième partie, livre VIII, VII, pp.37-39.

35 Voir [note 25](#) du chapitre 3.

content³⁶ ». Le caractère ouvertement sarcastique du ton de l'éloge est renforcé par un effet de chute : après la retranscription de toute la note, une phrase-paragraphe indique que « service était écrit *servisse*³⁷ ». Ce passage fait très clairement écho aux « prétentions à la littérature » évoquées dans le portrait précédent, et l'image renvoyée est très nette : Thénardier a la prétention et le pédantisme d'un écrivain trop imbu de sa personne, sans avoir la moindre de ses qualités artistiques. Il s'oppose donc en tous points à ce que Hugo essaie d'être en tant qu'écrivain, en plus de s'opposer à ses idées philosophiques.

3. *Le méchant impuni : une antithèse narrative*

Pour revenir à l'irréremédiable méchanceté de Thénardier, il y a en le personnage quelque chose de provocateur non seulement à l'égard de l'auteur lui-même et de la démarche qui est celle de son roman, mais aussi à l'ensemble du paysage moral de son époque. Nous avons déjà vu la contestation des modèles axiologiques en eux-mêmes, mais l'immutabilité de Thénardier constitue aussi une opposition aux schémas narratifs habituels servant à présenter des modèles ou contre-modèles.

3.1. *Les manuels de morale en action*

Nous l'avons déjà dit, la figure du bon pauvre représentée à l'époque est celle du modèle suprême d'abnégation que serait un pauvre faisant preuve de charité et ne cherchant pas son propre gain. Pour ce qui est des logiques d'argumentation indirecte cherchant à orienter les lecteurs vers ce modèle, elles fonctionnent souvent autour d'une récompense attribuée au personnage faisant preuve de vertu sans que celui-ci s'y soit attendu. Un des récits mettant en œuvre ce schéma narratif de la façon la plus claire est celui intitulé « La probité récompensée », dans le recueil anonyme *Nouvelle morale enseignée par l'Exemple*. L'exemple de bonne action qui y est développé est très similaire à celui que nous avons déjà abordé³⁸, mais de nombreux détails s'y ajoutent : un jeune homme nommé Perrin, « né pauvre, et ayant perdu son père et sa mère avant de pouvoir en bégayer les noms³⁹ », vit un amour réciproque avec une paysanne nommée Lucette mais dont le père lui refuse le mariage, faute d'argent. Un jour, Perrin et Lucette trouvent un sac d'or égaré, mais Perrin, soutenant que « le hasard nous l'a fait trouver, mais [que] le retenir est un vol⁴⁰ », refuse de

36 *Les Misérables* (vol.I), *op.cit.*, Deuxième partie, livre III, IX, p.540 pour les deux citations.

37 *Ibid.*

38 Voir [pp.80-81](#).

39 *Nouvelle morale enseignée par l'Exemple*, Paris, Thiérot & Belin, 1824, « La probité récompensée », p.52.

40 *Ibid.*, p.54.

se servir de cet argent pour épouser Lucette et le porte au recteur. Celui-ci, en admiration face à un tel modèle de vertu, tient à Perrin le discours suivant :

Perrin, conserve toujours les mêmes sentiments, le ciel te bénira ; nous retrouverons le maître de cet or, il récompensera ta probité ; j'y joindrai quelques-unes de mes épargnes, tu posséderas Lucette, je me charge d'obtenir l'aveu de son père ; vous méritez d'être l'un à l'autre⁴¹ [...].

Puis le recteur fait don d'une ferme à Perrin et le marie avec Lucette. D'autres péripéties suivent, mais nous pouvons nous en tenir à cette action et à cette récompense. Ce qui est à la fois théorisé et appliqué par le recteur est une équivalence entre le mérite et la récompense : même si la bonne action n'est pas commise en vue d'être récompensée, elle le sera car elle en est digne. C'est l'irréalisme de cette proposition qui est soulignée, dans *Les Misérables*, par la confrontation entre le parcours de Thénardier et ceux d'autres personnages moralement plus méritants. Fantine, par exemple, ne connaît qu'une « descente⁴² », dans l'espérance de retrouvailles avec Cosette qui constitueraient une récompense digne des souffrances endurées, mais qui ne se solde finalement que par la mort la plus misérable du roman ; Myriel, qui tout comme Perrin fait le choix de rendre la bourse, n'est non seulement pas récompensé mais son mérite lui-même n'est reconnu par personne ; et Thénardier, qui commet mauvaise action sur mauvaise action sans aucun progrès moral, est récompensé à la fin. Outre l'indignation qui peut s'en dégager, il semble ici y avoir des enjeux représentatifs de retour à la réalité : dénonçant le schéma narratif usuel du bien récompensé qui est un mode d'argumentation assez mensonger, les personnages des *Misérables* rappellent les réalités que sont le bien puni et le mal récompensé, et c'est Thénardier qui se charge de ce dernier cas.

3.2. Exempla et apologues

Cette forme du bon exemple illustré par un récit bref ne date évidemment pas du XIX^e siècle. Certes, ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle qu'elle apparaît sous forme de manuels d'éducation morale comportant des anecdotes en prose historiques ou fictives très nettement orientées sur l'aspect axiologique⁴³, mais comme le rappellent Violaine Heyraud et Éléonore Revery dans le collectif *La morale en action, Apologues, paraboles, proverbes et récits exemplaires au XIX^e siècle*, son héritage est avant tout rhétorique :

41 *Ibid*, p.55.

42 Titre du livre V de la première partie.

43 Le premier recueil connu de ce type est paru en 1787 (voir V. Heyraud & É. Reverzy (dir.) *La morale en action, Apologues, paraboles, proverbes et récits exemplaires au XIX^e siècle*, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, 2021, p.7).

Les formes exemplaires (contes, apologues, paraboles, nouvelles, moralités, proverbes), le théâtre dans son ensemble héritent de la tradition rhétorique de l'*exemplum* - qui suppose le recours à des anecdotes ou des récits de vie supposés connus de l'auditeur et choisis selon des critères de ressemblance, qui viennent illustrer un argument employé par l'orateur ou le sermonnaire⁴⁴.

Pour ce qui est de l'intérêt argumentatif de ces récits en lui-même, on peut déjà voir une certaine contestation de la part de Thénardier : le mode d'encouragement à la vertu privilégié étant le récit bref à valeur d'analogie, les moyens rhétoriques que Thénardier déploie pour justifier sa méchanceté sont naturellement tout autres, et relèvent soit d'allégories (« Le chien du pauvre aboie après le riche, le chien du riche aboie après le pauvre⁴⁵ »), soit, lorsque le masque tombe, de la description d'une réalité collective (« Nous n'avons pas besoin d'aller voir sur le quai au coin de la tour de l'Horloge combien il y a de degrés de froid, nous sentons le sang se figer dans nos veines et la glace nous arriver au cœur⁴⁶ »), comme pour indiquer que l'*exemplum*, qui est le récit d'un seul cas, ne peut pas aboutir à une conclusion représentative d'une réalité ; en l'occurrence, la capacité d'un homme à aller vers le bien ne signifie pas la capacité de l'Homme à aller vers le bien.

Si l'on remonte ainsi aux formes d'*exemplum* qui peuvent être considérées comme les ancêtres de la morale en action, on peut dresser une brève comparaison avec les logiques narratives du genre de l'apologue, et notamment de la fable. En effet, bien que cette forme ne soit plus vraiment pratiquée au XIX^e siècle, elle est encore lue : c'est « un siècle qui voit les somptueuses rééditions illustrées des *Fables* de Florian et de La Fontaine, désormais à la portée de tous, entrant vraiment dans le panthéon domestique au crayon de Grandville et de Gustave Doré⁴⁷ ». On les retrouve également, note Marie Parmentier, en tant qu'*exemplum* dans le discours rhétorique de certains personnages de roman comme la Sanseverina dans *La Chartreuse de Parme*⁴⁸. Étant donné l'accessibilité et la popularité de ces formes dans ce contexte littéraire, une brève comparaison de leurs codes avec un personnage aussi provocateur au niveau axiologique que Thénardier n'est pas inutile, d'autant plus que dans les fables de La Fontaine et de Florian, le rôle du méchant est la plupart du temps très visible, et ce dans deux perspectives différentes. La morale peut être adressée au méchant, auquel cas le personnage est puni de quelque façon pour sa méchanceté afin que le lecteur comprenne en quoi son comportement est à bannir : ainsi, dans « Le lion, le loup et le renard », la morale enseigne au mauvais courtisan qui

44 V. Heyraud & É. Reverzy (dir.) *La morale en action, op. cit.*

45 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, livre IX, IV, pp.859-860.

46 *Ibid*, Troisième partie, livre VIII, XX, p.92.

47 V. Heyraud & É. Reverzy (dir.) *La morale en action, op. cit.*, p.18.

48 M. Parmentier, « Vraisemblance et exemplarité dans le roman stendhalien » in *Ibid*, p.125.

cherche à nuire à ses pairs que « Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière⁴⁹ », utilisant encore une fois le schéma du personnage cruel ou méchant qui finit par être puni en trouvant plus rusé que lui. Ou bien, la morale peut mettre en garde contre le méchant, comme chez Florian dans « Le crocodile et l'esturgeon », où le crocodile pleure et regrette, non d'avoir mangé l'un des deux frères, mais que l'autre lui ait échappé⁵⁰ ; dans ce cas, le méchant n'est pas puni, mais un autre personnage apprend, souvent à ses dépens, sa véritable nature qui constitue l'enseignement délivré au lecteur.

Un épisode du parcours de Thénardier est particulièrement comparable à ces schémas, celui où, ayant obtenu de la part de Jean Valjean de quoi rembourser sa dette, il le suit pour essayer d'obtenir une plus grosse somme, mais revient bredouille. Le titre de ce chapitre prend la forme d'une maxime, « Qui cherche le mieux peut trouver le pire⁵¹ », indiquant que ce chapitre pourrait constituer un récit à part entière, comme un apologue qui résulterait en l'enseignement de cette morale. On retrouve en effet dans l'ensemble du livre un schéma narratif similaire à un apologue classique : deux personnages, un bon et un mauvais, se confrontent, et la qualité morale du premier met en défaut les vices du second, aboutissant à un enseignement moral qui peut s'adresser aussi bien au second personnage qu'au lecteur. Seulement, dans sa méchanceté et son égoïsme irrémédiables, Thénardier ne retient pas cette leçon et réitère d'ailleurs les mêmes fautes lors de ses apparitions suivantes : dans l'épisode du guet-apens, il cherche à nouveau à obtenir une énorme somme d'argent d'un coup, et est à nouveau mis en défaut et clairement puni. Puis il s'évade, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne soit plus puni mais récompensé. Sur les deux exemples de fables que nous avons cités, il semble donc que Thénardier soit plus proche du crocodile que du loup : sa fonction est d'informer de l'existence et de la nature de cette méchanceté à travers un personnage type, et non de délivrer un propos directement axiologique. Le problème, cependant, est que cela met tout de même en scène une réussite de la méchanceté : comme il est le personnage d'un roman et non d'une forme brève, il est très visible que même si Thénardier peut échouer ou être en partie puni, cela n'affecte ni l'existence de sa méchanceté ni sa capacité à arriver à ses fins sur le long terme, d'autant plus lorsqu'il évolue en parallèle d'un personnage modèle qui, à la fin du roman, n'est pas plus récompensé que lui.

49 J. de la Fontaine, *Fables, Contes et Nouvelles*, Paris Gallimard, « La Pléiade », 1954, Fables, Livre VIII, 4 « Le Lion, le Loup et le Renard », pp.184-185.

50 J. P. C. de Florian, *Les Fables de Florian*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 1995, livre V, 12 « Le Crocodile et l'Esturgeon », pp.162-163.

51 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre III, X, p.549.

3.3. Le roman d'apprentissage

Un autre intérêt de cette perturbation axiologique peut donc être d'interroger le schéma romanesque en lui-même et la capacité du genre émergent qu'est le roman au XIX^e siècle à s'inscrire dans ces logiques de morale en action en enseignant des modèles de vertu à son lecteur. Le collectif *La morale en action*, que nous avons déjà évoqué, explique à travers différentes études de cas comment les procédés sur lesquels se fondent les manuels de morale en action, qui ont un but plus directement pédagogique qu'esthétique, se diffusent au XIX^e siècle dans tous types de genres littéraires. Sont évoqués par exemple la poésie baudelairienne ou les mémoires de Chateaubriand ; pour ce qui est plus précisément du roman, puisque c'est le genre en question ici, Yves Ansel se penche sur le cas des récits exemplaires chez Stendhal. La portée éthique du roman est d'abord évidente « en raison de la présence, difficilement escamotable, d'un narrateur interrompant plus ou moins discrètement le récit pour dissenter, placer son mot, distribuer les bons et mauvais points (le romancier a ses « chouchous » et ses boucs émissaires)⁵² ». Dans *Les Misérables*, Hugo ne se prive évidemment pas de donner le même rôle à son narrateur, qui rend assez clair le fait que Thénardier ne soit pas son favori ; nous avons développé au chapitre précédent le jugement moral explicite du personnage par le narrateur⁵³. Mais surtout, quant au rôle des personnages de roman en eux-mêmes dans cet enseignement moral :

[...] les cinq romans de Stendhal relèvent d'une catégorie étiquetée « roman d'éducation » ou « roman d'apprentissage ». Or, ce sous-genre romanesque par définition comprend des récits qui, dans leur trame même, contiennent des enseignements, des sermons, des « leçons de vie », et impliquent la présence de mentors, d'alliés avisés, d'ainés, etc., qui aident le héros [...] à comprendre les règles du jeu social, et à savoir en user pour réussir dans le monde comme il va. Pas de Rastignac sans une Mme de Bauséant, sans un Vautrin⁵⁴.

L'assimilation au roman balzacien permet de rappeler que le genre du roman d'apprentissage au XIX^e siècle, s'il est assez répandu, n'est toutefois pas toujours orienté sur l'aspect éthique. Si c'est le cas chez Stendhal, comme Yves Ansel l'explique par la suite, ce n'est pas le cas du protagoniste du *Père Goriot* dont l'enseignement constitue surtout une démarche très individualiste qui consiste en une compréhension des mécanismes de la société et en une réussite personnelle qui résulte de cette compréhension. Dans tous les cas, l'idée est de transmettre ce même enseignement au lecteur par le modèle que le protagoniste devient progressivement. Du côté de Hugo et de ses personnages, il y a

52 Y. Ansel, « Stendhal ou la culture du récit exemplaire » in : V. Heyraud & É. Reverzy (dir.) *La morale en action*, *op. cit.*, p.39.

53 Voir [p.75](#).

54 Y. Ansel, « Stendhal ou la culture du récit exemplaire », *op. cit.*, p.41.

comme un ébranlement de ce modèle du roman d'apprentissage. Dans sa fonction, Jean Valjean pourrait être le protagoniste d'un tel roman : commençant dans l'égoïsme et la méchanceté, il entame une marche vers le bien parsemée d'obstacles qui pourra constituer un idéal moral pour le lecteur, grâce à Mgr Myriel, qui peut remplir cette fonction de « mentor » quoiqu'il n'intervienne qu'au début de ce parcours. En revanche, ce n'est pas Jean Valjean qui, dans le roman, semble le mieux « comprendre les règles du jeu social, [et] savoir en user pour réussir dans le monde comme il va » : ce titre revient à Thénardier, qui a conscience des émotions et des vertus de son interlocuteur pour mieux les manipuler, ce que nous avons déjà détaillé⁵⁵. Bien entendu, il ne s'apparente pas pour autant à un personnage de roman d'apprentissage, d'abord parce qu'il n'évolue pas moralement et ne délivre aucun enseignement au protagoniste, mais aussi parce que comme le définit Alain Montandon, « à la différence du picaro qui ne s'interroge guère sur son identité et qui, imperméable à l'expérience, recommence les mêmes erreurs [...], le héros du Bildungsroman transforme, par l'analyse de l'expérience, le mouvement de sa vie en une dynamique organisatrice, plasticienne et universalisante⁵⁶. », traits qui qualifieraient davantage le parcours de Jean Valjean, qui fonde sa vie sur la rédemption vis-à-vis d'expériences passées comme l'épisode du Petit-Gervais. Thénardier, lui, serait davantage un picaro : « il en a la bâtardise et l'absence de valeurs mais, même si l'aventure est son “élément”, il échoue dans toutes ses entreprises⁵⁷ », note Françoise Chenet-Faugeras. Nous reviendrons sur la question de l'échec⁵⁸, et nous avons vu ce qu'il en est de l'absence de mouvement moral malgré l'accumulation de l'expérience. Ainsi, bien que le roman hugolien se dote d'objectifs moraux de taille, il montre dans le même temps les insuffisances des schémas romanesques de son temps pour ce qui est d'accomplir ces objectifs moraux, et Thénardier joue un rôle majeur dans ce processus : spécifiquement, le type du personnage en progrès qui chemine vers un idéal moral et le type du personnage lucide vis-à-vis du corps social et qui sait tirer son épingle du jeu sont désormais distribués en deux personnages séparés et même moralement opposés.

La signification en est claire : dans la réalité que dépeignent *Les Misérables*, poursuivre un idéal moral et réussir personnellement sont deux choses très différentes voire incompatibles. C'est en cela qu'il est impossible de simplement considérer Thénardier

55 Voir [pp.40-41](#).

56 A. Montandon, « Roman de formation » in : C. Delory-Momberger (dir.), *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, Toulouse, Érès, 2019, p.150.

57 F. Chenet-Faugeras, *Les Misérables ou « l'Espace sans Fond »*, op. cit, pp.45-46.

58 Ce sera l'objet de notre chapitre 7.

comme une exception qui ne changerait rien à la philosophie d'ensemble du roman : il est la réalité qui fait passer le progrès moral de Jean Valjean du statut de possible à celui d'idéal inatteignable dans la réalité. Toutefois, la question qui subsiste dans ce constat est celle de l'origine du mal : pour que Thénardier représente vraiment ce que Myriam Roman appelle « cette quantité de mal qu'on ne pourra éradiquer⁵⁹ », ce qui rendrait impossible l'ensemble de la proposition morale des *Misérables*, sa méchanceté doit non seulement être absolument irrémédiable individuellement, mais aussi être le produit d'une fatalité ; c'est-à-dire que le problème ne vient pas du personnage en lui-même, mais surtout de l'éventualité où le mal qu'il incarne se trouve dans la nature humaine. En somme, cette antithèse ne « compromet » et « dénonce⁶⁰ » l'humanisme hugolien que si elle représente une méchanceté par nature, qu'on ne saurait effacer même en la prenant à la racine.

59 M. Roman, *Victor Hugo et le roman philosophique*, *op. cit.*, p.84.

60 Nous reprenons ici les mots de Pierre Laforgue, voir « Filousophie de la misère », *op. cit.*, p.121.

Chapitre 6. Une nature dénaturante : fatalité ou nécessité ?

Cette question d'une fatalité dans le mal, c'est-à-dire d'une présence obligatoire dans le réel d'un mal qui serait représenté par le personnage de Thénardier, ne peut pas vraiment être envisagée sur un angle théorique qui reviendrait finalement à reconstituer la position de Hugo sur la question indépendamment du cas précis de Thénardier en tant qu'individu. Il n'est pas non plus possible de s'affairer à élucider d'où vient la méchanceté de Thénardier, d'abord parce que le roman ne le dote pas d'un passé clair qui remonterait à ses origines, et également parce que cela ne permettrait pas de dépasser le cadre individuel du personnage. Il s'agit donc, afin d'apprécier l'équilibre de l'individualité et de la représentation du réel qu'il y a en cette notion de fatalité du mal, de considérer plus largement la façon dont la mauvaise nature de Thénardier s'inscrit en tant que présence dans le roman, c'est-à-dire la façon dont elle s'articule avec l'identité propre du personnage et dont elle contribue à le construire en tant que personnage, ainsi que le rôle qu'elle joue et les formes qu'elle prend dans l'action du personnage et dans la progression narrative.

1. *Le mal comme identité du personnage : l'inclination naturelle*

Nous avons déjà caractérisé la fonction représentative de Thénardier comme celle d'illustrer une certaine idée du mal présente dans la société dépeinte¹. Pour ce qui est de la caractérisation individuelle du personnage, à présent, il semble que cette idée du mal soit le seul fil directeur qui l'identifie au fil de ses apparitions, comme si cette méchanceté était le seul caractère immuable de Thénardier. La question posée est donc celle de son identité, ou, terme davantage utilisé par Hugo dans son roman, de sa nature.

1.1. *Une méchanceté entre égoïsme et cruauté*

Tout d'abord, un point est à éclaircir : la méchanceté de Thénardier n'est pas une cruauté. Thénardier n'est pas une figure qui est mauvaise parce qu'elle prend plaisir à commettre le mal, mais plutôt parce qu'elle ne tient pas compte de l'existence du mal qu'elle commet. On se souvient que Shelly Charles considère Thénardier comme un « double » de Pigault-Lebrun², qui est particulièrement inscrit dans les mémoires en tant que figure libertine : l'auteur lu par Thénardier est par exemple connu pour de singuliers éléments biographiques comme le fait de s'être enfui avec la fille de son patron après l'avoir séduite, ainsi que pour un style licencieux qui lui fut reproché par de nombreux

1 Voir [pp.20-21](#) pour le crime, et [pp.93-94](#) pour la réalité morale.

2 S. Charles, « Pigault-Lebrun dans *Les Misérables* », *op. cit.*

détracteurs³ ; de façon générale, l'évocation de cette lecture évoque donc une certaine liberté de mœurs qui, dans l'action de Thénardier, prend une autre forme lorsqu'elle se double de l'objectif permanent du personnage, qui est de s'enrichir. Cela rejoint par ailleurs l'assimilation à la figure du picaro qu'envisage Françoise Chenet-Faugeras, à partir de « l'absence de valeurs⁴ » du personnage, ce que nous avons évoqué plus haut, et cela est d'autant plus clair si l'on observe la nature de ses interactions avec d'autres personnages. Ainsi, la descente de Fantine est directement causée par la pression des Thénardier, mais ceux-ci ne sont durant cet épisode qu'un nom qui apparaît régulièrement pour faire office d'épée de Damoclès, et seul le lecteur assiste au mal qu'ils engendrent ; ou bien, lorsque Éponine empêche les brigands d'entrer dans la maison de la rue Plumet, Thénardier prend cette attitude de désintéret vis-à-vis du bien et du mal :

— Eh bien, entrez, vous autres, s'écria Montparnasse. Faites l'affaire. Je resterai là avec la fille, et si elle bronche...
Il fit reluire au réverbère le couteau qu'il tenait ouvert dans sa manche.
Thénardier ne disait mot et semblait prêt à ce qu'on voudrait⁵.

Si cette indifférence se rattache certes à l'absence d'émotions dont nous avons déjà parlé, elle est réversible : Thénardier se moque de faire le mal, au sens où il ne cherche pas plus à faire le mal qu'il ne cherche à faire le bien. Fantine résume d'ailleurs bien la chose d'elle-même : « Je vais vous dire, c'est les Thénardier, des aubergistes, des paysans, ça n'a pas de raisonnement. Il leur faut de l'argent⁶. ». Il y a donc quelque chose de l'absence de valeurs que l'on trouvait chez le libertinage de Pigault-Lebrun, mais détourné et transformé en une méchanceté par le biais de la cupidité du personnage qui le pousse à obtenir ce qu'il veut en le faisant perdre à autrui.

La valeur morale de Thénardier est donc en fait plus proche du rien que du mal, de l'absence de considération morale plutôt que de goût pour le mal. Cette différence est importante, car il arrive aussi à Hugo d'envisager le second cas : le personnage de Barkilphedro, dans *L'Homme qui rit*, est décrit comme une telle figure qui trouve son bonheur dans le malheur d'autrui.

3 Dans la *Biographie Universelle*, Valentin Parisot est particulièrement peu tendre à son égard sur ce point : « Il eût assez volontiers passé indéfiniment des mois, des années dans l'oisiveté, chansonnant de temps en temps quelques compatriotes de l'un ou de l'autre sexe. » (L. G. Michaud (dir.), *Biographie Universelle ancienne et moderne*, t.33, Paris, Desplaces, 1843, « Pigault-Lebrun », p.301).

4 Voir [note 56](#) du chapitre 5.

5 *Les Misérables* (vol.II), Quatrième partie, livre VIII, IV, pp.361-362.

6 *Ibid* (vol.I), Première partie, livre V, XIII, p.267. Pierre Laforgue conclut d'ailleurs son article sur cette citation en la commentant : « Pas de raisonnement, mais de l'argent : dans le monde de la misère, c'est le début de la filousophie. » (P. Laforgue, « Filousophie de la misère », *op. cit*, p.136).

Pour faire sa fortune ?
Non.
Pour défaire celle des autres.
Bonheur plus grand.
Nuire, c'est jouir.
Avoir en soi un désir de nuire, vague mais implacable, et ne le jamais perdre de vue, ceci n'est pas donné à tout le monde. Barkilphedro avait cette fixité⁷.

Thénardier n'est pas dans cette optique. Il ne fait pas le mal si cela ne lui apporte pas de bénéfice concret, comme en atteste l'épisode de Waterloo où, plutôt que de laisser mourir le colonel ou de le tuer, il lui sauve la vie pour mieux le détrousser⁸. Le « méchant homme » n'est pas l'homme cruel, mais il peut le devenir, et c'est l'épisode du guet-apens qui en montre des traces : outre l'objectif global du personnage qui y est certes de recevoir une fortune de la part de Jean Valjean, il montre également un certain plaisir à renverser les rôles lorsque, dans sa colère, il s'écrie « Ah ! [...] Je vous retrouve enfin, monsieur le philanthrope⁹ ! », puis juste avant l'intervention des policiers lorsqu'il est sur le point de tuer Jean Valjean sans en recevoir de bénéfice. La férocité dont il fait preuve dans ce chapitre montre donc un glissement de l'absence de valeurs vers la cruauté, mais dans la plupart de ses actions, c'est bien un désintéret du bien et du mal qui caractérise ses prises de décision – ce qui est à retenir dans une perspective philosophique, puisque c'est cela qui peut être interrogé à l'échelle de la nature humaine.

1.2. Une « mauvaise nature »

En effet, à travers la manière dont le narrateur qualifie le personnage, il est clair que la méchanceté dans laquelle Thénardier persiste n'équivaut pas tout à fait à celle qui sert de point de départ au progrès de Jean Valjean. Cela a trait à une notion essentielle qui est au cœur du problème moral posé par Thénardier et qui est fréquemment employée par Hugo dans son roman : celle de « nature »¹⁰. L'attribution d'un qualificatif à un personnage, par exemple lors d'un portrait, passe régulièrement par ce terme : Enjolras, par exemple, est d'une « nature pontificale et guerrière, étrange dans un adolescent »¹¹ ; Marius est d'une « nature enthousiaste et grave¹² » mais, « tout songeur qu'il [est], [est] une nature ferme et

7 V. Hugo, *L'Homme qui rit*, *op. cit.*, Deuxième partie, livre I, VII, pp.328-329.

8 La plaisanterie que fait le personnage à ce moment manifeste ce même désintéret moral dont nous parlons : « Ah ça ! reprit le rôdeur, est-il vivant ce mort ? Voyons donc. » (*Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre I, XIX, p.469).

9 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XX, p.89.

10 Par ailleurs, ce terme de nature, particulièrement au XIX^e siècle, évoque inévitablement la philosophie rousseauiste et sa théorie de l'« état de nature ». Pour aller plus loin, nous nous attarderons dans notre dernier chapitre sur les liens possibles entre le parcours de Thénardier et ces théories ; pour l'instant c'est surtout à l'utilisation de la notion au sein du roman que nous nous intéressons.

11 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Troisième partie, livre IV, I, p.818.

12 *Ibid*, livre V, II, p.859.

énergique¹³ » ; Jean Valjean a certains traits « des natures affectueuses¹⁴ », etc. L'emploi le plus neutre du terme est donc synonyme de « caractère », à la nuance près qu'il permet d'inscrire un personnage dans une forme de typologie, notamment lorsque la nature est mise au pluriel : ainsi, dans ce dernier exemple, Jean Valjean n'est pas simplement affectueux, il fait partie de la classe des affectueux, nuance qui contribue à présenter le personnage comme une émanation du réel. Pour ce qui est de Thénardier, il est ainsi présenté comme « une de ces natures doubles qui passent quelquefois au milieu de nous à notre insu et qui disparaissent sans qu'on les ait connues parce que la destinée n'en a montré qu'un côté¹⁵ » et comme appartenant à « la nature hérissée et fauve¹⁶ », deux traits de caractère que nous avons déjà pu évoquer qui sont son aspect insaisissable et sa connivence avec l'animal ; mais surtout, lorsqu'il révèle sa véritable identité lors du guet-apens, son discours est entre autres qualifié par le narrateur d'« explosion d'une mauvaise nature montrant tout¹⁷ ». C'est donc là la méchanceté de Thénardier : une « mauvaise nature », c'est-à-dire une forme du mal qui est attribuée au personnage de façon absolue, ce qui est l'intérêt premier de l'emploi de ce terme pour caractériser des personnages : les natures au pluriel renvoient à la nature au singulier, et les qualificatifs ainsi attribués sont donc autant de valeurs innées de l'individu – et Thénardier, étant « une mauvaise nature », est né du côté du mal.

Ainsi la valeur morale d'un personnage, et donc d'une personne, fait partie dans la logique morale des *Misérables* de son identité la plus profonde. C'est là un des sujets de réflexion en arrière-fond du roman, qui a tendance à prendre le devant lors de phases d'introspection : la valeur morale innée d'un individu, qui est variable, est-elle aussi sa destinée ? Une des premières digressions de l'auteur, lors de la nuit que passe Jean Valjean chez Mgr Myriel, pose clairement cette question :

Jean Valjean n'était pas, on l'a vu, d'une nature mauvaise. Il était encore bon lorsqu'il arriva au bagne. Il y condamna la société et sentit qu'il devenait méchant ; il y condamna la providence et sentit qu'il devenait impie.

Ici il est difficile de ne pas méditer un instant.

La nature humaine se transforme-t-elle ainsi de fond en comble et tout à fait ? L'homme créé bon par Dieu peut-il être fait méchant par l'homme ? L'âme peut-elle être refaite tout d'une pièce par la destinée, et devenir mauvaise, la destinée étant mauvaise ? Le cœur peut-il devenir difforme et contracter des laideurs et des infirmités incurables sous la pression d'un malheur disproportionné, comme la colonne vertébrale sous une voûte trop basse ? N'y a-t-il pas dans

13 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XIII, p.58.

14 *Ibid* (vol.I), Première partie, livre II, VI, p.135.

15 *Ibid*, Deuxième partie, livre III, X, p.550.

16 *Ibid* (vol.II), Quatrième partie, livre VIII, V, p.363.

17 *Ibid*, Troisième partie, livre VIII, XX, p.93.

toute âme humaine, n'y a-t-il pas dans l'âme de Jean Valjean en particulier, une première étincelle, un élément divin, incorruptible dans ce monde, immortel dans l'autre, que le bien peut développer, attiser, allumer et faire rayonner splendidement, et que le mal ne peut jamais entièrement éteindre¹⁸ ?

À la lumière de l'ensemble de la trame narrative qui découlera de ce moment, ces questions sont rhétoriques. Cette digression philosophique sur la nature humaine a une valeur d'annonce qui porte sur l'ensemble de la trame narrative du roman : la nature de Jean Valjean, qui est bonne, parviendra à vaincre le danger de la corruption. Seulement, il s'agit là du cas d'une bonne nature, c'est-à-dire d'un homme né bon qui est devenu mauvais à cause de « l'homme », ce qui équivaut, dans le cas de Jean Valjean, au contact de l'injustice et de la misère humaines. Thénardier, lui, représente une « mauvaise nature », et plus précisément une « de ces natures naines qui, si quelque feu sombre les chauffe par hasard, deviennent facilement monstrueuses¹⁹ ». Tout comme ce que nous avons cité sur la nature de Jean Valjean, cette qualification de la nature de Thénardier a une valeur d'annonce : face au personnage né du côté du bien qui va y revenir, ce personnage né du côté du mal va empirer en passant de la méchanceté à la monstruosité, c'est-à-dire d'un mal naturel à un mal produit par la société – nous aurons l'occasion de revenir plus en détail sur cette différence. C'est de cette manière que la méchanceté de Thénardier s'inscrit dans la logique du roman : elle caractérise à la fois la progression du personnage au sein de la trame et son identité propre. Du point de vue philosophique, les implications sont claires : au-delà de ce que nous avons dit sur le progrès, la présence de Thénardier menace la position selon laquelle l'homme naîtrait naturellement bon²⁰, et ajoute qu'un homme né mauvais a le potentiel de devenir pire. Et du point de vue narratif, cette notion de nature peut encourager un manichéisme puisque le mal devient une caractéristique de Thénardier inséparable de sa personne : il existe, dans le système de personnages, un méchant qui ne peut faire que le mal et n'est jamais rien d'autre qu'un méchant. Thénardier peut incarner, dans cette perspective, une forme de fatalité ou de destinée du mal.

1.3. Une identité vide ?

On peut même aller plus loin : le mal n'est pas qu'une partie de l'identité de Thénardier, il est toute son identité. En effet, outre cette propension à nuire pour son bien personnel qui est un fil directeur, très peu d'éléments l'identifient comme un personnage

18 *Ibid* (vol.I), Première partie, livre II, VI, p.143.

19 *Ibid*, livre IV, II, p.220.

20 Qu'on retrouve, par exemple, dans *La Fin de Satan*, où « Le condamné d'en bas a soufflé dans la nuit / Le mal au cœur de l'homme à travers la nature » (voir [note 3](#) du chapitre 5). Il y a bien ici l'idée d'une « nature » humaine qui préexiste au mal.

stable qui puisse être facilement cerné au fil de ses apparitions. Nous illustrons ici le raisonnement de Mario Vargas Llosa sur « la vie comme fiction » :

L'identité de l'homme est changeante, transitoire, si insaisissable et incertaine qu'à proprement parler elle n'existe pas. Ou, plutôt, elle n'existe que comme les identités d'emprunt adoptées par les comédiens lorsqu'ils entrent en scène pour donner vie aux héros de la fiction. Les êtres humains n'ont pas « une » identité – une essence – mais plusieurs²¹.

Cette analyse de la question de l'identité chez les personnages des *Misérables* pourrait être nuancée, notamment au sujet de l'équivalence entre le terme d'identité et celui d'essence, mais ce principe de déconstruction d'une identité unique s'applique tout à fait dans le cas du parcours de Thénardier dans le roman²². Deux éléments en particulier vont en ce sens, le nom et l'apparence physique. Pour ce qui est des noms, le personnage en emprunte au moins sept différents : Thénardier, Jondrette, Don Alvarez, Femme Balizard, Genflot, Fabantou, et Thénard. Certains d'entre eux, ceux qui sont utilisés dans les lettres du chapitre « Quadrifrons²³ », sont immédiatement percés à jour comme une fausse identité, d'autres persistent et bernent certains personnages – ce qui, d'après l'analyse de Mario Vargas Llosa, manifeste non seulement une aptitude à mentir mais surtout une aptitude à créer de nouveaux personnages de fiction. Il s'agit donc d'un personnage qui en crée d'autres pour les devenir, au point où ces fausses identités peuvent se redoubler et se cumuler :

La Jondrette, touchée du compliment, se récria avec une minauderie de monstre flatté :
— Tu es toujours trop bon pour moi, monsieur Jondrette !
— Jondrette, dit M. Leblanc, je croyais que vous vous appeliez Fabantou ?
— Fabantou, dit Jondrette ! reprit vivement le mari. Sobriquet d'artiste²⁴ !

Lorsque Jean Valjean est reçu dans le galetas Jondrette, la Thénardier, s'adressant à son mari, se trompe de fausse identité. Le lapsus ne lui fait pas révéler son véritable nom, mais un autre faux nom, laissant entendre qu'au moment où l'on retrouve les Thénardier en tant que Jondrette, ceux-ci ont pleinement intégré cette nouvelle identité au point d'être devenus des personnages différents de ceux que le lecteur a connus dans les deux premières parties. Le déguisement et la fausse identité seraient donc une façon d'occulter

21 M. Vargas Llosa, *La tentation de l'impossible*, op. cit, pp.133-134.

22 Mario Vargas Llosa, dans la section que nous venons de citer, ne s'attarde pas sur le personnage de Thénardier, et préfère prendre pour exemple l'épisode Champmathieu qui peut confirmer que cette déconstruction de l'identité unique du personnage n'est pas que le fait des différentes identités empruntées par Thénardier mais bien une tendance générale du roman.

23 *Les Misérables* (vol.II), op. cit, Troisième partie, livre VIII, III, pp.13-19. Le titre du chapitre signifie d'ailleurs « à quatre visages », renvoyant aux identités multiples de Thénardier.

24 *Ibid*, XIX, p.80.

complètement l'identité propre de Thénardier, ou de la remplacer : Françoise Chenet-Faugeras commente notamment le dernier de ces déguisements, celui du baron Thénard, comme « “L'habit d'homme d'État emprunté au Décroche-moi-ça du Changeur” (V, IX, 4), écho ou réalisation parodique de sa véritable nature : “Thénardier était un homme d'état” (II, III, 2)²⁵. ». Ce dernier qualificatif, d'ailleurs, est employé avec un certain sarcasme, puisqu'il définit avant tout les talents d'observation et de manipulation du personnage : au moment de publication des *Misérables*, « un homme d'état », c'est avant tout Napoléon III. Il y a donc dans l'identité de Thénardier quelque chose de flou mais aussi de cyclique, qui semble fluctuer tout en finissant par revenir à son point de départ à travers ce déguisement final, qui parodie l'« homme d'état » qui définissait déjà sa mauvaise nature.

Sur le plan physique, l'absence de signes permettant d'identifier Thénardier avec continuité est plus claire encore. Dans son premier portrait détaillé en tant que Thénardier, nous l'avons vu, il est en particulier caractérisé par « le regard d'une fouine » et par son aspect « maigre, blême, anguleux, osseux, chétif²⁶ » ; puis, lorsqu'il est décrit en tant que Jondrette, son anatomie d'ensemble est la même mais son visage se distingue plutôt par « une longue barbe grise²⁷ » qui est un signe distinctif de cette nouvelle identité : lorsque Marius le prend en filature, il est précisé qu'« on distinguait [sa] barbe grise quoiqu'on ne le vît que de dos²⁸ ». Pour ce qui est du regard animal, nous l'avons déjà vu, le regard de fouine laisse la place à un regard de vautour²⁹. Puis, lorsqu'il réapparaît dans la dernière partie lors du Carnaval, le narrateur évoque simplement « un Espagnol au nez démesuré et avec d'énormes moustaches noires³⁰ ». Ainsi, chaque itération du personnage ou plus précisément chaque identité traversée par le personnage possède des caractéristiques physiques qui lui sont propres, ce qui va dans le sens d'une distinction de chacune de ces itérations comme des personnages à part entière. Le fait qu'il s'agisse de déguisements et de fausses identités assumées par le personnage n'a finalement que peu d'importance : on voit, dans ce dernier exemple, que le narrateur décrit le déguisement carnavalesque du personnage de la même manière qu'il décrirait sa véritable apparence physique, sans distinction entre la nature et le déguisement. La réaction de Marius lorsqu'il voit arriver le baron Thénard en est une conséquence :

25 F. Chenet-Faugeras, *Les Misérables*, « *L'espace sans Fond* », *op. cit.*, p.46.

26 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre III, II, p.495.

27 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, VI, p.32.

28 *Ibid*, XV, p.66.

29 Voir [note 7](#) du chapitre 3.

30 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, livre VI, I, p.777.

Nouvelle surprise pour Marius. L'homme qui entra lui était parfaitement inconnu. Cet homme, vieux du reste, avait le nez gros, le menton dans la cravate, des lunettes vertes à double abat-jour de taffetas vert sur les yeux, les cheveux lissés et aplatis sur le front au ras des sourcils comme la perruque des cochers anglais de *high life*. Ses cheveux étaient gris. [...] Il marchait voûté, et la courbure de son dos s'augmentait de la profondeur de son salut³¹.

Marius, alors qu'il s'attend à rencontrer Thénardier et qu'il sait déjà quelle est son apparence, ne le reconnaît pas. Ses caractéristiques physiques sont d'ailleurs en grande partie son accoutrement et sa toilette, et l'un des seuls traits véritablement physionomiques évoqués, le « nez gros », provient du personnage qu'il était lors du carnaval. Il reste donc suffisamment de Thénardier en cet individu pour que même d'autres personnages connaissant sa vraie nature puissent s'y tromper. Ainsi, tout ce qui reste de continu dans l'identité de Thénardier en tant que personnage est ce qui est qualifié de « nature », notamment dans le premier portrait : une « des âmes écrevisses reculant continuellement vers les ténèbres, rétrogradant dans la vie plutôt qu'elles n'y avancent, employant l'expérience à augmenter leur difformité³² ». L'inclination vers les ténèbres, c'est-à-dire vers le mal, est donc le véritable fil directeur qui fait la nature de Thénardier, et qui le fait transiter par différentes identités qui ont pour seul point commun cette propension à aller vers le pire, ou plutôt vers le rien.

2. Le mal comme action du personnage : la force corruptrice

Une forme du mal qui va vers le rien, c'est donc une nature qui n'a aucune autre caractéristique stable que la méchanceté, c'est-à-dire le désintérêt vis-à-vis des valeurs morales ; en bref, c'est une nature qui se dépouille elle-même, mais aussi qui dépouille le réel de sa propre nature. Chacune des actions de Thénardier, en plus de manifester sa méchanceté, produit un effet d'altération ou plutôt de dénaturation sur ce qui l'entoure.

2.1. Une corruption à l'échelle intradiégétique

L'aspect le plus évident de ce processus de dénaturation est l'effet qu'applique Thénardier, volontairement ou non, sur les autres personnages, et plus généralement sur la réalité interne à la diégèse du roman. Nous nous fondons ici en particulier sur l'analyse faite par Georges Piroué du personnage de Thénardier :

J'avoue avoir tenu longtemps ce personnage pour raté. Hideux, grimaçant et répugnant à souhait, mais tellement inefficace, voué à l'échec, besogneux et bien vite jugé incapable de venir à bout de son adversaire. Il ne fait pas le poids. Mais c'est qu'il n'est pas le mal visible et

31 *Ibid*, livre IX, IV, p.856.

32 *Ibid* (vol.I), Première partie, livre IV, II, p.220.

incarné qui sème l'épouvante. Ses comparses y suffisent. [...] Thénardier, reptilien, insinuant, rusé, n'est pas sauvage, mais corrupteur. Il prépare et attise pour plus tard l'irruption de la violence. Il s'attarde à défigurer³³.

Les conséquences de la présence de la méchanceté de Thénardier dans le roman seraient donc de modeler le réel à son image, c'est-à-dire le corrompre et le « défigurer » : il fait sortir le mal du bien, et le faux du vrai. Les exemples pris par Georges Piroué sont notamment « l'amour maternel de Fantine pour Cosette » auquel se substitue l'« amour paternel simulé³⁴ » de Thénardier, ainsi que « les sentiments filiaux de Marius » qu'il « égare sur une fausse piste³⁵ ». Il y a donc deux mouvements coordonnés dans cette corruption, celui du degré de vérité et celui du degré moral : dans ce dernier exemple, il s'agit d'une part de partir d'un sentiment réel, celui de Marius à l'égard de son père, et de le transformer en un sentiment infondé, celui de reconnaissance à l'égard de Thénardier ; et d'autre part, il s'agit de partir d'un bon sentiment pour le transformer en de mauvaises conséquences – être redevable à un méchant.

Pour ce qui est de la dénaturation par le mensonge, Pierre Laforgue insiste sur ce point comme une des fonctions principales du personnage. « Le mensonge tel que le pratique Thénardier n'est pas seulement l'expression de sa malhonnêteté, il est, par-delà l'éthique, la marque que Thénardier imprime lui-même aux choses, et plus profondément le mensonge est la métaphore la plus visible de l'altération que Thénardier fait subir à l'être³⁶. », écrit-il après avoir développé un exemple que nous avons déjà évoqué dans une autre perspective : celui du tableau de Waterloo, qui en tant que représentation picturale, ancre de façon intemporelle non l'Histoire mais un mensonge qui en est inspiré, « une scène qui n'a pas eu lieu, ou qui aurait pu avoir lieu mais dont il n'a jamais été le héros³⁷. ». C'est de la même manière que, dans le livre du « mauvais pauvre », Thénardier se sert de la misère réelle de son foyer pour la transformer en une misère artificielle : au décor général du bouge qui fait déjà une forte impression auprès de Marius s'ajoutent notamment le carreau cassé, les tisons éteints et la blessure d'Azelma qui sont introduits délibérément parce que « cela a bon air³⁸ » ; ainsi, l'effet suscité par la souffrance véritable s'annule face à une souffrance fausse qui est créée sur son fondement. Cette démarche de dénaturation porte aussi bien sur les choses que sur les êtres, ce qui a d'ailleurs trait à ce que nous avons

33 G. Piroué, *Victor Hugo romancier ou les dessus de l'inconnu*, op. cit, p.56.

34 *Ibid.* L'expression de ce faux sentiment paternel se trouve dans *Les Misérables* (vol.I), op. cit, Deuxième partie, livre III, IX, pp.544-545.

35 G. Piroué, *Victor Hugo romancier ou les dessus de l'inconnu*, loc. cit.

36 P. Laforgue, « Filousophie de la misère », op. cit, p.121.

37 *Ibid.*

38 *Les Misérables* (vol.II), op. cit, Troisième partie, livre VIII, VII, p.38.

déjà évoqué au sujet de l'exploitation de l'humain : Éponine et Azelma par exemple sortent de leur condition d'enfants pour devenir un des instruments déployés par Thénardier, qui « jouait une partie avec la destinée et les mettait au jeu³⁹ ». Pierre Laforgue évoque aussi cet exemple : « Seul de tout le roman, Thénardier a une famille, une vraie famille, si cela a un sens. [...] Mais [...] il “risqu[e] ses filles” en les faisant complices de ses tentatives d'escroquerie et il accepte carrément de vendre ses deux derniers enfants [...]. Thénardier est bien un père, mais c'est un père dénaturé⁴⁰. ». Dénaturé, et également dénaturant : c'est lui-même qui dépouille ses filles de leur propre humanité, et qui, comme au service de la misère dont il est lui-même la victime à ce moment du roman, les transforme en « tristes créatures sans nom, sans âge, sans sexe⁴¹ », dépouillées de tout ce qui pourrait faire leur identité.

Ce qui nous amène à un point qui répond en grande partie aux interrogations suscitées par le rapport de Thénardier à la valeur morale : c'est de la même manière et dans le même temps que Thénardier, dans ce mouvement de dénaturation, parvient à transformer le bon en mauvais. L'ironie contenue dans le titre du chapitre « Emploi de la pièce de cinq francs de M. Leblanc⁴² » dit tout. Jean Valjean a fait preuve de charité à l'égard du ménage, mais celui qui la reçoit, en plus de mépriser cette charité par ses paroles, l'emploie d'une façon qui retourne cette vertu contre elle-même : la pièce donnée par Jean Valjean est utilisée pour acheter le réchaud de charbon qui servira à le torturer⁴³. L'action de Jean Valjean, et par extension la charité dans son ensemble, se trouve dépouillée de sa valeur morale par l'action d'un personnage qui, n'étant rien que mauvais, rend mauvais tout ce avec quoi il entre en contact. C'est d'ailleurs exactement ce qui se reproduit lors de la dernière apparition de Thénardier, où Hugo résume très bien la chose : « Le contact d'un méchant homme suffit quelquefois pour pourrir une bonne action et pour en faire sortir une chose mauvaise⁴⁴. ». Marius donne une fortune à Thénardier, celui-ci l'utilise pour poursuivre sa méchanceté : le bien est transformé en mal. C'est donc là l'effet qu'obtient la présence de Thénardier au sein de la réalité des *Misérables*, pour reprendre le mot de Georges Piroué : « toucher au germe et l'altérer⁴⁵ », c'est-à-dire le dégrader, le détourner, et le dépouiller de sa nature.

39 *Ibid*, IV, p.21.

40 P. Laforgue, « Filousophie de la misère », *op. cit*, p.123.

41 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit*, Troisième partie, livre VIII, IV, p.22.

42 *Ibid*, XII, p.53.

43 Voir *Ibid*, p.57.

44 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit*, Cinquième partie, livre IX, IV, p.873.

45 G. Piroué, *Victor Hugo romancier ou les dessus de l'inconnu*, *op. cit*, p.57.

2.2. Une corruption à l'échelle extradiégétique

À partir de ce constat, nous pouvons au passage envisager une théorie selon laquelle ce phénomène de dénaturation qu'entraîne la présence du « méchant homme » est aussi à l'origine des mécanismes romanesques les plus saillants et les moins vraisemblables du roman. Une idée semblable est évoquée par Françoise Chenet-Faugeras :

[Hugo] fait porter [à Thénardier] tout le poids du rocambolesque qu'on trouve au bas étage des feuilletons ou des mélodrames. Sans les rencontres qu'il permet, voir organise, il n'y a plus d'intrigue. Il est la figure de ce hasard, providence du roman, qui met en relation les personnages clés, toujours au bon moment, celui qui fait rebondir l'action⁴⁶.

Nuançons le propos, il serait abusif d'affirmer que toutes les coïncidences rocambolesques du roman sont suscitées par le personnage de Thénardier – on pense, notamment, au personnage de Fauchelevent que Jean Valjean retrouve miraculeusement au moment où tout est perdu⁴⁷, ou encore au contexte immédiat de l'arrivée de ce dernier chez Mgr Myriel⁴⁸. Toutefois, il est vrai que Thénardier est doté d'un pouvoir romanesque particulier, celui de « [mettre] en relation les personnages clés » : au début du roman, Thénardier tisse un lien romanesque avec tous ses personnages essentiels par deux actions, celle de sauver la vie du colonel Pontmercy, et celle d'accepter de recueillir Cosette chez lui. Dès ce moment, il s'est doté de la possibilité de créer toutes les plus grandes coïncidences imaginables entre tous les personnages, et ce par le moyen de sa méchanceté : c'est le chantage fait à Fantine par Thénardier qui permet la rencontre de Jean Valjean et de Cosette ; c'est cette rencontre, ainsi que l'industrie d'exploitation de la charité que met en place Thénardier, qui permet la fabuleuse rencontre, dans le livre du « mauvais pauvre », de Jean Valjean, Marius, Cosette, la famille Thénardier et Javert⁴⁹ ; c'est la tentative par Thénardier de faire fortune d'un coup qui le pousse à réapparaître soudainement sous les yeux de Marius, permettant la réconciliation finale. Ainsi, de nombreux moments clés du roman où se réunissent par un improbable hasard tous les personnages qui doivent se réunir pour faire progresser l'intrigue sont motivés par la méchanceté de Thénardier et ses démarches individuelles.

46 F. Chenet-Faugeras, *Les Misérables ou « l'Espace sans Fond »*, *op. cit.*, p.45.

47 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre V, IX, pp.601-602

48 *Ibid*, Première partie, livre II, II, p.122. Cet exemple est évoqué dans la section « Invraisemblances, coïncidences » de M. Roman & M. C. Bellosta, *Les Misérables, roman pensif*, *op. cit.*, p.55.

49 Javert, d'ailleurs, a cette même tendance à surgir exactement aux moments les plus opportuns pour l'intrigue, mais pour une raison relativement différente. Dans son cas également, c'est une méchanceté qui va le placer sur le trajet des uns et des autres personnages, mais d'une façon plus systématiquement explicable par un objectif d'ensemble qui est la poursuite des hors-la-loi. Étant à la recherche de Jean Valjean et plus généralement de l'illégalité, il est logique qu'il ne reste jamais loin des protagonistes principaux durant l'ensemble de l'intrigue.

Françoise Chenet-Faugeras présente cela comme une possible conséquence de la figure du mauvais romancier que représente Thénardier : en tant que mauvais romancier, il serait fait le responsable des mécanismes narratifs les plus invraisemblables et les plus discutables du roman. Toutefois, en interrogeant l'intérêt même de cette inclination au romanesque, on peut dégager deux significations différentes, la première étant un autre point soulevé à la même page : « Thénardier est le seul qui croise tous les personnages du roman et fasse communiquer les bas-fonds [...] avec la surface⁵⁰. ». Par son parcours social mais aussi par sa posture morale que nous avons détaillée, Thénardier ne peut qu'occuper une posture centrale dans le roman. Étranger à toute notion de valeur morale, il fait tout ce qui est en son pouvoir pour arriver à ses fins, ce qui implique de faire tout le mal, c'est-à-dire de se rapprocher de diverses formes du vice qui correspondent à différentes classes et à leurs représentants dans le roman. Il est enclin au crime, ce qui le rapproche des misérables et l'allie aux bandits, mais aussi au chantage et au vol, ce qui le rapproche de riches comme Jean Valjean après la première partie, ou Marius à la fin du roman ; le romanesque et l'invraisemblable seraient donc une forme de manifestation de l'absence d'identité propre de Thénardier, qui, dans ses multiples identités, peut se trouver partout.

Quant au deuxième sens, Myriam Roman et Marie-Christine Bellosta l'indiquent lorsqu'elles traitent des invraisemblances dans *Les Misérables* : il s'agit « de mettre en valeur un *deus* (ou un *diabolus*) *ex machina*⁵¹ ». Certains mécanismes romanesques, en effet, sont assimilables à une providence divine : nous avons déjà évoqué l'apparition de Fauchelevent, qui est ainsi décrite : « Les souvenirs revenaient à Jean Valjean. Le hasard, c'est-à-dire la providence, l'avait jeté précisément dans ce couvent du quartier Saint-Antoine où le vieux Fauchelevent, estropié par la chute de sa charrette, avait été admis sur sa recommandation, il y avait deux ans de cela⁵². ». Cette épanorthose (« Le hasard, c'est-à-dire la providence ») attribue une raison d'être très claire aux coïncidences romanesques qui parsèment le roman : « la providence », donc une force divine impénétrable qui régirait l'ensemble des événements et des rencontres que connaissent les personnages du roman. Évidemment, et en particulier dans cet exemple, la notion de providence porte une forte connotation méliorative, d'où le principe du *deus ex machina* : le roman se rend adepte des scènes de reconnaissance théâtrales qui sont notamment, à l'époque, un des attendus du mélodrame, mais il les assume pleinement en en faisant la manifestation de ce qui est présenté comme une « providence » qui peut jouer un rôle dans le propos philosophique du

50 M. Roman & M. C. Bellosta, *Les Misérables, roman pensif, loc. cit.*

51 *Ibid.*

52 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre V, IX, p.603.

roman. En effet il arrive que les personnages ne se retrouvent pas au bon endroit au bon moment que pour le bien de l'intrigue, mais aussi pour leur propre salut ; c'est par exemple selon cette providence que Jean Valjean et Cosette se retrouvent au couvent du Petit-Picpus et nulle part ailleurs, comme sauvés par une intervention divine qui place Fauchelevent sur leur chemin. La présence de Thénardier, toutefois, corrompt ce principe même : d'abord parce que malgré sa multitude de vices, une forme de providence semble aussi être de son côté, mais qui relève davantage du diabolique que du divin⁵³ ; mais aussi, ce qui est plus problématique, parce que lui-même peut constituer l'élément romanesque qui vient manifester cette providence. L'exemple le plus saillant est bien sûr sa dernière apparition, qui est aussi la dernière de ces rencontres romanesques du roman : ayant appris le mariage de Marius et de Cosette ainsi que la présence de Jean Valjean chez eux, il vient fournir, sans le savoir, les dernières informations qui permettront à ce dernier une mort digne et heureuse. Occasion inespérée pour Marius : « Ainsi, étrange coup de tête du hasard ! une des deux pistes qu'il avait tant cherchées, celle pour laquelle dernièrement encore il avait fait tant d'efforts et qu'il croyait à jamais perdue, venait d'elle-même s'offrir à lui⁵⁴. ». Encore une fois, cette entrevue est rendue possible par un ensemble de réseaux romanesques qui ont permis un lien particulier entre Marius et Thénardier, mais surtout, sur le court terme, par la conjonction de deux facteurs : la providence qui a voulu que la noce et le carnaval se déroulent le même jour et se croisent, permettant à Thénardier de reconnaître Jean Valjean et de se remettre sur sa piste⁵⁵, et sa méchanceté qui lui a permis d'élaborer le plan qu'il tente ici de mettre en œuvre. La formulation que nous avons citée plus haut est donc tout à fait juste : Thénardier remplit entièrement la fonction romanesque du *deus ex machina*, mais il ne peut se contenter d'incarner une providence divine puisqu'il n'est poussé que par ses propres mauvaises intentions. Il est donc effectivement un *diabolus ex machina*, ce cas inquiétant où la providence laisse place à quelque chose qui lui ressemble mais qui paraît desservir le mal plutôt que le bien. Ainsi, le phénomène de corruption mis en œuvre par Thénardier touche aussi la structure romanesque : au-delà d'être responsable d'une grande partie de l'in vraisemblable, il infuse, par son action, la présence du mal dans l'ensemble de la progression romanesque, et se permet donc de

53 Dans notre troisième chapitre, nous évoquons la connivence entre Thénardier et le thème du diable, ainsi que la part d'inconnu et d'imprévisible qu'il y a en lui. L'alliage de ces deux éléments fait sens ici : tout comme la chance de personnages comme Jean Valjean relèverait d'une providence divine qui serait de son côté, celle de Thénardier serait le produit d'une alliance avec le diable.

54 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, livre IX, IV, pp.854-855.

55 Voir *Ibid.*, livre VI, I, p.778.

prendre le contre-pied du modèle de la marche vers le bien développé à travers Jean Valjean pour imposer la présence du mal comme une nécessité.

2.3. Le cycle moral des Misérables

Ces considérations peuvent en effet nous ramener à l'une des premières questions soulevées dans cette partie, celle de la valeur morale des actions de Thénardier. Ce statut de *diabolus ex machina* donne en effet au sein du roman un intérêt particulier au personnage, celui d'être indispensable au bon déroulement de l'intrigue, et ce à travers sa méchanceté et ses mauvaises actions ; ce qui signifie aussi que le « méchant homme », bien qu'il ne progresse jamais lui-même, joue un rôle essentiel dans le parcours de ceux qui progressent. On peut donc envisager, à travers le cas de Thénardier, l'existence d'un cycle du bien et du mal qui guiderait l'ensemble de la trame narrative des *Misérables*. Un bref parcours des relations de cause à effet qui relie entre elles les actions de Thénardier et celles d'autres personnages à travers le roman permet d'appuyer cette théorie.

Chronologiquement, la première action commise par un personnage majeur dans la diégèse du roman est le sauvetage de Georges Pontmercy par Thénardier. Nous l'avons déjà dit, c'est l'exemple d'une action commise avec de mauvaises intentions mais qui débouche sur des conséquences bénéfiques⁵⁶, conséquences qui ne sont pas que le salut d'un personnage mais aussi la vertu d'un autre puisque, bien qu'il « égare les sentiments filiaux de Marius sur une fausse piste⁵⁷ », il y participe : le testament du grand-père, en conséquence directe de l'épisode de Waterloo, transmet à Marius l'objectif de faire « tout le bien qu'il pourra⁵⁸ » à Thénardier, et cet objectif se confondra avec celui d'honorer la mémoire de son grand-père ; les mauvaises intentions d'un personnage entraînent donc les bonnes intentions d'un autre. Par la suite, Thénardier se retrouve gargotier à Montfermeil, recueille Cosette et entraîne la misère de la mère et de la fille ; en conséquence, Jean Valjean vient confronter Thénardier et adopte Cosette, point essentiel de l'intrigue certes, mais aussi du parcours de rédemption de Jean Valjean, qui va alors pouvoir reformer une vie de famille. Le méchant homme apparaît ensuite en tant que « mauvais pauvre », où comme nous l'avons dit, c'est sa méchanceté qui permet de faire se rejoindre les trajectoires de Jean Valjean, de Marius, et la sienne. Cette fois, c'est surtout le mal qui est permis par le bien, puisque le guet-apens n'aurait pas eu lieu sans la charité de Marius et celle de Jean

56 Voir [pp.73-74](#).

57 G. Piroué, *Victor Hugo romancier ou les dessus de l'inconnu*, op. cit, p.56.

58 *Les Misérables* (vol.I), op. cit, Troisième partie, livre III, IV, p.794.

Valjean⁵⁹ ; mais c'est aussi cette conjonction qui permet à Marius de retrouver la trace de Cosette, puisque Jean Valjean et elle viennent dans la mesure Gorbeau en double conséquence de la vertu de Jean Valjean, qui pratique la charité, et de la méchanceté de Thénardier, qui l'attire dans son piège. Deux des interactions suivantes entre Thénardier et un autre personnage servent davantage de point d'appui pour le parcours dudit personnage, d'abord en mettant en valeur le bien (la confrontation avec Éponine qui donne l'occasion à cette dernière de montrer la vérité de son amour pour Marius et de surmonter la jalousie qu'elle manifestait clairement auparavant), puis en le mettant à l'épreuve (le passage de l'égout où Jean Valjean doit « négocier avec les avatars modernes de Charon et de Pluton, Thénardier puis Javert⁶⁰ », comme le résume Myriam Roman). Et enfin, la dernière apparition de Thénardier illustre de la meilleure des façons ce cycle moral : poussé par ses mauvaises intentions, Thénardier vient encore une fois faire le bien sans le faire exprès, illustrant dans le même temps son irrémédiable méchanceté et un rôle romanesque de taille. Il permet ainsi à la bonté de Jean Valjean d'être reconnue comme telle, et la réponse de Marius est symétriquement opposée : ayant reconnu la méchanceté de Thénardier, il lui accorde une bonne action (le don de la grosse somme d'argent qu'il réclamait) mais qui ne fera que le conforter dans le mal puisque de cette somme naît un négrier.

On comprend donc que la corruption que met à l'œuvre Thénardier dans le roman ne peut être envisagée seule : elle s'inscrit dans une dynamique cyclique où le bien et le mal s'appuient l'un sur l'autre pour exister. Le mérite de Jean Valjean à progresser vers le bien, par exemple, est mis en valeur par les moments de tentation qu'il surmonte, mais aussi par la confrontation avec un méchant irrémédiable comme Thénardier. C'est donc là l'intérêt de la présence de cette méchanceté dans le roman : il s'agit d'une forme du mal assez absolue pour être ancrée de façon immuable dans la nature même d'un personnage, de façon à pouvoir agir dans le roman en tant que force qui joue un rôle dans sa progression. Les implications de la présence de cette force sont multiples : d'une part, elle peut théoriser une nécessité de l'existence du mal y compris dans la démarche de progrès moral, mais elle montre aussi un potentiel corrupteur qui met en danger ce qui l'entoure ; et surtout, les enjeux de représentation du réel ne peuvent être ignorés. La méchanceté, c'est-

59 Thénardier lui-même insiste sur ce point : « Il a diablement bien fait de me laisser [la redingote], le vieux coquin ! Sans cela je n'aurais pas pu sortir et tout aurait encore manqué. À quoi les choses tiennent pourtant ! » (*Les Misérables* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XII, p.57).

60 M. Roman, *Victor Hugo et le roman philosophique*, op. cit, p.122. À noter qu'ici, l'intérêt est davantage symbolique : dans cette section, Myriam Roman considère l'entièreté du parcours de Jean Valjean comme une « évasion », qui est ici très clairement une évasion des enfers, et Thénardier, l'irrémédiable méchant, en est tout naturellement le gardien.

à-dire l'égoïsme de Thénardier, peut accidentellement faire avancer l'intrigue et pousser d'autres personnages, mais pour ce qui est du personnage lui-même, elle représente toute son identité, suffisamment pour incarner une forme du mal qui serait sans espoir. Ainsi, du point de vue du propos du roman, cela revient à soulever de nouvelles interrogations, plus métaphysiques qu'axiologiques : la présence du mal dans le monde humain est-elle inéluctable ? Est-elle nécessaire ? Le bien existerait-il sans le mal ? De là un retour à la question rhétorique posée dans *La Fin de Satan* que nous avons déjà citée⁶¹. Ne nous arrêtons toutefois pas à ce cycle moral comme un équilibre qui serait accepté à travers la présence de Thénardier, car le mal en tant qu'action peut aussi et avant tout se prolonger lui-même : en témoignent les personnages de Thénardier et Javert, qui représentent deux formes du mal qui se nourrissent l'une de l'autre, Thénardier étant d'après Georges Piroué « l'auxiliaire de Javert : il lui cuit à point son gibier, le lui sert sur un plat⁶² ». L'action corruptrice de Thénardier est donc certes une nécessité, mais elle n'en demeure pas moins un danger.

En conclusion de cette partie, plusieurs considérations peuvent être faites, à commencer par une réponse à la question posée : en tant que personnage de roman, le « méchant homme » n'est pas seulement un antagoniste, ni la simple figure de celui qui fait le mal. Le « méchant homme » du roman est celui qui assume le rôle du mal dans son identité de personnage, et pose ainsi à lui seul l'intégralité des questions morales qui peuvent être suscitées : remise en question des modèles axiologiques habituels, représentation d'une réalité qui peut accuser le roman même d'un certain idéalisme, et mise en valeur du mal humain comme non seulement une fatalité, mais une nécessité au sein de la réalité sociale qui est dépeinte. Il est en fait plus doué pour diffuser le mal que pour le commettre : son désintérêt pour les valeurs morales ne lui réussit personnellement que très peu⁶³, mais chacune de ses actions a un effet dénaturant d'un certain degré sur ce avec quoi il interagit, au point où il est même en mesure de corrompre la philosophie d'ensemble du roman, la valorisation de la rédemption devenant un système de quasi-réversibilité du mal du bien qui ne peuvent progresser l'un sans l'autre. On peut d'ailleurs relever à nouveau la phrase où apparaît le terme : « Le contact d'un méchant homme suffit quelquefois pour

61 Voir [note 4](#) du chapitre 5.

62 G. Piroué, *Victor Hugo romancier ou les dessus de l'inconnu*, op. cit., p.57.

63 Il n'y a guère que le chantage à Fantine et le vol de Waterloo, donc les deux premières actions du personnage, qui réussissent vraiment à Thénardier du fait de sa mauvaise nature. Même la récompense finale ne lui est pas attribuée grâce à sa propre méchanceté mais plutôt grâce à la bonté de Marius, d'où l'analyse de Georges Piroué que nous avons déjà citée.

pourrir une bonne action et pour en faire sortir une chose mauvaise⁶⁴. ». Le méchant homme n'est pas celui qui commet des mauvaises actions, il est celui dont, par nature, chaque action ne peut être que mauvaise. Une telle figure peut-elle vraiment être utile à un roman dont le propos d'ensemble sur la nature humaine consiste plutôt en une confiance humaniste ?

Afin de véritablement répondre à cette question, deux récurrences de cette deuxième partie peuvent guider notre approche pour aller plus loin, la première étant la proximité presque systématique du mal moral et du mal social. Dans la plupart des grands points que nous avons développés concernant la valeur morale du personnage, nous avons été ramené de façon plus ou moins évidente à son statut social : c'est par exemple en tant que pauvre que Thénardier réinterroge les modèles moraux de son temps, la misère étant le contre-argument qu'il oppose aux accusations morales dans son discours ; son absence de valeurs est toujours régie par un même horizon, qui est l'ascension sociale ; et c'est au contact du jeu social de son temps que la nature de Thénardier devient « monstrueuse⁶⁵ ». Il serait donc hasardeux d'envisager que le mal représenté par Thénardier constitue avant tout un absolu qui renverrait à une immuable part mauvaise de la nature humaine : il est surtout à observer du point de vue du réel, c'est-à-dire de la société illustrée par les *Misérables*. D'ailleurs, ce qui est irrémédiable en Thénardier n'est pas, d'après le narrateur, sa méchanceté, mais plus exactement sa « misère morale⁶⁶ ». Et deuxièmement, nous avons défini l'essence de Thénardier, sa nature, ce qu'il y a d'irrémédiable en lui, mais nous n'avons pas vraiment envisagé ce qui peut évoluer au fil de ses apparitions. Nous avons par exemple pu évoquer les schémas narratifs auxquels il s'oppose par sa nature irrémédiable, mais il s'agit à présent de se demander s'il existe un schéma qui est suivi par le personnage. Le considérer comme un personnage immobile, de par sa persistance dans le mal et sa « mauvaise nature », a pu dégager ce qu'il remet en cause et ce à quoi il s'oppose ; à présent, afin de dégager la fonction qu'il peut occuper dans le propos philosophique et social du roman, considérons ce qu'il y a de mouvant.

64 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, livre IX, IV, p.873.

65 Voir [note 19](#) de ce chapitre.

66 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, livre IX, IV, p.873.

Partie III

-

La catabase de la misère

Nous l'avons vu, le mal est le seul élément déterminant de la nature de Thénardier, c'est-à-dire le seul de ses facteurs qui reste inchangé tout au long du roman : outre son absence de valeurs ainsi qu'un objectif permanent qui est de s'enrichir, tous les traits, facultés, relations et statuts du personnage sont en perpétuel changement. L'analyse de la ligne directrice de la caractérisation de Thénardier nous a permis de dégager ce qu'il interroge quant à la nature humaine, et une analyse de l'évolution du personnage nous permettra d'éclaircir les liens entre ces interrogations et la démarche globale de dénonciation sociale du roman.

Nous pouvons en effet revenir ici sur la première de ces mouvances, que nous avons définie au début de notre travail¹ : la chute sociale de Thénardier. L'ellipse temporelle qui a lieu entre les deuxième et troisième parties sépare deux grandes phases dans le statut social et dans le parcours géographique du personnage, la première étant celle du petit bourgeois aubergiste à Montfermeil, et la seconde celle du pauvre dans la jungle parisienne. Chacun de ces deux temps est lui-même marqué par une descente : les dettes ne surviennent dans la narration que dans la deuxième partie, et une fois devenu pauvre, Thénardier perd peu à peu ses biens matériels, son domicile et sa famille. Le mouvement du personnage le plus nettement visible est donc celui, social, d'une descente aux enfers, qui se dirige de plus en plus vers ce que le narrateur appelle « le bas-fond² » de la société, pour se poursuivre tout naturellement dans le lieu de Paris qui évoque le mieux l'enfer, l'égout³.

Or, cette descente ne se joue pas qu'au niveau purement social et économique. L'égout, par exemple, constitue un point d'arrivée pour la chute sociale de Thénardier, mais aussi une destination cohérente pour un personnage dont la mauvaise nature est fréquemment associée à un démon. Ce sera là notre hypothèse de lecture pour cette dernière partie : Thénardier est à la fois l'acteur et la victime d'un mouvement descendant qui est toujours corrélé de près ou de loin à sa chute sociale, sans toutefois s'y limiter, et qui est la véritable fatalité qu'il incarne. Dans cette perspective, et dans l'optique d'éclairer rigoureusement la fonction qu'occupe ce personnage “descendant”, nous serons amené à

1 Voir [pp.21-22](#).

2 Titre du chapitre II du livre VII de la troisième partie.

3 « Après le tourbillon fulgurant du combat, la caverne des miasmes et des pièges ; après le chaos, le cloaque. Jean Valjean était tombé d'un cercle de l'enfer dans l'autre. » (*Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, livre III, I, pp.669-670). Dominique Val-Zienta précise par ailleurs que « les égouts désignent [...] les misérables dans cette parabole, où ils sont à la ville ce que les pauvres sont à la société » (D. Val-Zienta, *Les Misérables, l'Évangile selon "Saint-Hugo" ?*, *op. cit.*, p.149 ; voir toute cette section qui analyse l'épisode de l'égout comme une parabole). L'enfer de l'égout n'est donc pas qu'une image morale et religieuse, elle est aussi et surtout une représentation de l'enfer de la misère.

nous appuyer sur l'ensemble des apparitions du personnage, qui dans chaque épisode où il occupe une place de premier plan, mène une entreprise avec un objectif précis. Commençons par les relever :

Dans l'analepse du premier livre de la deuxième partie, il est le pilleur dont le projet est de « dévaliser Waterloo⁴ » avec pour but non d'obtenir une somme précise, mais de dérober le plus de biens possibles, monnaie ou biens matériels précieux comme l'anneau du colonel Pontmercy. Notons qu'à ce stade du parcours du personnage, il n'est pas encore vraiment ancré dans un statut social, mais il s'agit tout de même du véritable point de départ narratif puisque c'est cette apparition qui déclenche le lien romanesque qui l'unira à Marius et qui ne sera rompu qu'à la toute fin.

Ensuite, en tant qu'aubergiste à Montfermeil, nous voyons Thénardier mener deux entreprises en particulier. La première est l'exploitation de Fantine par l'utilisation de Cosette comme moyen de pression, entreprise qui se joue sur un temps long et à laquelle on peut assister, d'abord depuis la perspective des Thénardier dans le chapitre intitulé « L'alouette⁵ », puis depuis la perspective de Fantine dans le livre qui suit.

La deuxième entreprise menée par l'aubergiste Thénardier est la négociation de Cosette face à Jean Valjean, dans les chapitres IX et X du troisième livre de la deuxième partie. Ici, c'est plus immédiatement Thénardier qui prend les rênes, là où il se confondait plus ou moins avec sa femme lors de la précédente entreprise, et il a cette fois un objectif financier précis, celui d'obtenir de quoi rembourser ses dettes, soit quinze cent francs.

Puis vient le livre du « mauvais pauvre » où l'on voit Thénardier préparer puis mettre à exécution son prochain plan, celui du guet-apens. Ayant reconnu Jean Valjean et l'ayant identifié comme un riche, Thénardier cherche à obtenir deux cent mille francs d'un seul coup⁶, et ce à la fois par la ruse et par la force : se servant d'abord de la misère de son foyer, et avec l'aide de son épouse et de ses filles, il attire Jean Valjean et Cosette dans son piège, puis, aidé des cinq bandits de Patron-Minette, il tente d'obtenir cette somme sous la menace de la torture ainsi que du sort de Cosette. Dans la progression narrative, il s'agit du cœur du roman qui unit la majorité des personnages récurrents jusque-là rencontrés.

La prochaine entreprise que nous pouvons compter dans ce relevé est celle de l'évasion. Elle a lieu dans le troisième chapitre du livre sixième de la quatrième partie ; ici,

4 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre I, XIX, p.466.

5 *Ibid*, Première partie, livre IV, III, pp.222-225.

6 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XX, p.100.

l'objectif n'est pas d'obtenir un gain financier, il est simplement de sortir de prison, encore aidé des cinq autres bandits.

Un peu plus loin, on retrouve les cinq bandits dans une nouvelle entreprise, qui a lieu lors du quatrième chapitre du livre huitième et dont l'objectif est cette fois moins clairement explicité puisqu'on ne peut le discerner que par leurs discussions : ils cherchent à pénétrer dans la maison de la rue Plumet, très certainement pour la cambrioler. L'objectif est implicitement indiqué par les dialogues : « Deux femmes, un vieux qui loge dans une arrière-cour ; il y a des rideaux pas mal aux fenêtres. Le vieux doit être un guinal. Je crois l'affaire bonne⁷. ».

C'est ensuite dans l'égout que Thénardier réapparaît, au huitième chapitre du livre troisième de la cinquième partie. Ce qu'il entreprend est cette fois de vendre la clé de la grille à Jean Valjean, et ce dans un double objectif : « Thénardier, en mettant dehors Jean Valjean à sa place, [...] gagnait trente francs, et comptait bien, quant à lui, s'échapper à l'aide de cette diversion⁸. ». Il s'agit donc à la fois d'échapper à Javert qui est sur sa piste, et d'empocher tout ce qu'il peut de la part de celui à qui il vend la clé.

Enfin vient le dialogue final entre Thénardier et Marius, dans le chapitre intitulé « Bouteille d'encre qui ne réussit qu'à blanchir ». Comme pour le guet-apens, il vient après beaucoup de préparation, ainsi qu'avec un objectif financier précis, qui est cette fois de vingt mille francs⁹. La démarche consiste en une vente d'informations : en échange de la somme d'argent réclamée, il compte révéler à Marius ce qu'il pense être la vérité au sujet de Jean Valjean. En faisant cela, il a un objectif ultérieur qui est de partir aux États-Unis, but qu'il expose curieusement de lui-même malgré la fausse identité sous laquelle il se présente : « La vieille civilisation m'a mis sur les dents. Je veux essayer des sauvages¹⁰. ».

Ce sont donc ces huit épisodes que nous serons amené à confronter entre eux : le pillage de Waterloo, l'exploitation de Fantine, la négociation de Cosette, le guet-apens, l'évasion, le cambriolage de la rue Plumet, la vente de la clé de l'égout, et le dialogue final. On le voit, chacune de ces démarches constitue un plan déroulé par Thénardier, seul ou collectivement avec des alliés temporaires, soit de façon rigoureusement réfléchi à l'avance, soit de façon improvisée, et toujours avec un but personnel précis, qui est en général financier. À l'exception du pillage, ces actions l'entraînent généralement à

7 *Ibid*, Quatrième partie, livre VIII, IV, p.361. Ces paroles sont prononcées par Babet.

8 *Ibid*, Cinquième partie, livre III, IX, p.704.

9 C'est en tout cas la première somme qu'il lui demande avant de négocier : voir *Ibid*, livre IX, IV, p.862.

10 *Ibid*, p.859.

confronter un ou plusieurs personnages principaux, généralement afin de leur soutirer de l'argent de diverses manières, ce qui le place naturellement dans cette posture d'antagoniste que nous avons déjà détaillée¹¹. De plus, comme nous l'avons dit, toutes ces interventions du personnage manifestent sa méchanceté en tant qu'absence de valeurs. Il y a donc de nettes récurrences dans les démarches successives menées par le personnage, mais aussi, dans le détail de son mode opératoire, dans les ressources déployées, dans les identités utilisées, dans le degré de réussite ou d'échec de chaque entreprise, de nombreuses différences qui suivent, nous le soutenons, un mouvement descendant au fil du roman qui est corrélé à la chute dans la misère sociale et dans la misère morale.

Cette troisième partie consistera donc en une étude des points d'évolution entre ces huit entreprises du personnage que nous avons identifiées, auxquelles nous pourrions éventuellement ajouter les professions et activités exercées par Thénardier sur un temps plus diffus, notamment le métier d'aubergiste selon la vision qu'il en a et l'exploitation de la charité par fausses lettres, afin d'éclaircir, non seulement ce que disent la présence et le parcours du personnage, mais aussi si sa fonction reste ou non la même au fil du roman. Spécifiquement, nous traiterons de trois points successifs, en commençant à chaque fois par étudier leur évolution au cours des huit entreprises principales de Thénardier avant d'en envisager la signification dans la portée philosophique attribuée au personnage ou bien dans la représentation du monde humain qu'il permet : d'abord le degré d'accomplissement des objectifs poursuivis, puis les ressources auxquelles le personnage a recours, et enfin les formes du mensonge et du déguisement.

¹¹ Voir [pp.31-34](#).

Chapitre 7. De l'échec à la récompense

Nous prolongeons ici un raisonnement amorcé lorsque nous évoquions l'opposition de Thénardier aux modèles narratifs à but axiologique : par sa persistance dans le mal, qui est constante et n'est pas ébranlée par les échecs successifs du personnage, le parcours de Thénardier remet en question moins la valeur morale de la nature humaine que la vraisemblance d'un système selon lequel la vertu serait récompensée et le vice puni. Nous évoquons par exemple le schéma de la fable, qui punit le mauvais comportement pour lui inculquer une leçon ; or, dans le parcours de Thénardier, l'équivalence est de plus en plus faible entre la valeur morale d'un comportement, la punition ou la récompense qui lui est attribuée, et la capacité du personnage à recevoir un enseignement. Il s'agit donc, dans ce chapitre, de discerner si Thénardier, qui déconstruit ces modèles, peut suivre un schéma narratif de réussites et d'échecs, de punitions et de récompenses, qui puisse être positivement porteur de sens.

1. Une progression dans l'échec

Dans la critique des *Misérables*, Thénardier est souvent considéré comme un personnage voué à l'échec dans ce qu'il entreprend. Georges Piroué, nous l'avons dit, le considère « hideux, grimaçant et répugnant à souhait, mais tellement inefficace, voué à l'échec, besogneux et bien vite jugé incapable de venir à bout de son adversaire¹ » ; d'après Françoise Chenet-Faugeras, « il échoue dans toutes ses entreprises² », ce qui l'empêche d'être véritablement un picaresque ; Robert Ricatte lui aussi dit que « Thénardier rate tout ce qu'il entreprend³ » ; mais ce point est à nuancer. Si l'on décompose le parcours de Thénardier de la façon que nous avons établie, il est visible que l'échec n'est pas pour lui une destinée systématique mais plutôt une tendance qui survient à un moment précis puis grandit progressivement.

1.1. Le déroulement

Cette progression est plus nettement compréhensible si l'on distingue deux niveaux d'accomplissement, celui du déroulement du plan prévu par Thénardier, et celui de son résultat, c'est-à-dire de l'objectif initialement visé et de la récompense ou de la punition qui découle de l'entreprise en question. D'abord, pour ce qui est du déroulement, le mouvement

1 G. Piroué, *Victor Hugo romancier ou les dessous de l'inconnu*, op. cit, p.56.

2 F. Chenet-Faugeras, *Les Misérables ou « L'Espace sans Fond »*, op. cit, p.46.

3 R. Ricatte, « *Les Misérables : Hugo et ses personnages* », op. cit, p.89.

descendant est très visible : au fur et à mesure du roman et de la descente sociale du personnage, il parvient de moins en moins à manœuvrer et à éviter les imprévus.

Le pillage de Waterloo est, en un sens, l'opération qui se déroule le mieux pour Thénardier, parce qu'il y trouve un imprévu qui lui est bénéfique. Étant venu détrousser les morts, il finit par détrousser un vivant : il se contente dans un premier temps de dérober l'anneau à la main du colonel, mais s'apercevant qu'il est vivant et le tirant de l'amas de cadavres, il peut également lui faire les poches ainsi qu'avoir une brève conversation avec lui, ce qui lui permet de repartir, non seulement avec une bourse et une montre qu'il n'aurait pas empochées sans cet imprévu, mais surtout en s'étant fait un allié⁴. Il s'agit du seul cas où tout se déroule mieux pour Thénardier qu'il le prévoyait. Pour l'exploitation de Fantine, ensuite, tout se passe comme prévu : Fantine est, du début à la fin, parfaitement crédule face aux lettres envoyées⁵, et ne commence à mal payer les Thénardier qu'au moment où elle n'est plus en mesure de déboursier davantage. Les Thénardier parviennent donc parfaitement à exploiter Fantine autant qu'ils le peuvent. Toutefois, c'est au moment de la négociation de Cosette que Thénardier est mis en défaut pour la première fois : phénomène inédit souligné d'abord par l'impression que le personnage de Jean Valjean produit sur lui⁶, puis surtout par la remarque de la Thénardier qui signale un tournant non seulement dans l'intrigue mais aussi dans la vie du personnage : « - Que ça ! dit-elle. C'était la première fois, depuis le commencement de leur ménage, qu'elle osait critiquer un coup du maître. Le coup porta⁷. ». Cela mène l'époux à poursuivre Jean Valjean pour obtenir une plus grosse somme et revenir bredouille, échec qui est euphémisé par le ton ironique du narrateur : « Thénardier jugea "inutile" d'aller plus loin⁸. ». Cette mise en déroute marque le début d'une série d'échecs qui iront du plus partiel au plus total : le guet-apens, minutieusement réfléchi, se déroule à merveille pour Thénardier, du moins jusqu'à la fin, où Jean Valjean résiste aux menaces et à la torture, donne une fausse adresse, et où Javert intervient. Puis lors de l'évasion, il fait preuve dans un premier temps d'une prodigieuse dextérité qui l'entraîne jusqu'à la crête, mais il se trouve dans une impasse et a besoin de l'aide de Gavroche, l'enfant qu'il renie aussitôt, pour s'en sortir ; échec partiel donc, mais

4 Voir *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre I, XIX, pp.469-471.

5 Voir notamment les deux lettres successives du chapitre « suite du succès » (*Ibid.*, Première partie, livre V, X, pp.255-257) où les Thénardier prétendent que Cosette se meurt de froid puis qu'elle est atteinte d'une grave maladie ; puisqu'il est question de la santé de l'enfant, leurs exigences financières ne sont pas remises en cause par Fantine qui semble les considérer comme une fatalité (voir p.257 en particulier).

6 Voir [note 19](#) du chapitre 5 ; au sein de l'intrigue, c'est la première fois que Thénardier montre une forme d'impuissance.

7 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre III, X, p.549.

8 *Ibid.*, p.554.

symbolique et humiliant. L'échec devient plus cuisant lorsque Éponine s'oppose frontalement à la bande de Patron-Minette et à lui pour les empêcher de s'infiltrer dans la maison de la rue Plumet⁹ : six criminels sont mis en défaut par une jeune fille, et encore une fois, par la propre fille de Thénardier, ce qui prolonge cette dimension symbolique sur laquelle nous reviendrons. Pour ce qui est de l'épisode de l'égout, il est vrai que Thénardier réussit ce qu'il entreprend ; toutefois, il ne parvient pas à reconnaître Jean Valjean et celui-ci le reconnaît immédiatement. Il se sauve donc de Javert et empoche quelques sous, mais tire d'affaire sans s'en rendre compte celui dont il s'est montré l'ennemi plus d'une fois, échec si grand qu'il ne s'en aperçoit pas. Enfin, le dialogue final constitue la défaite la plus totale du personnage : nous reviendrons en détail dans un instant sur le déroulement du dialogue, mais nous pouvons déjà observer que, contrairement aux précédentes démarches qui n'échouaient que dans un second temps, celle-ci se heurte immédiatement au ton de Marius, d'abord « bref », puis « bourru », puis « sévère¹⁰ », ainsi qu'à ses réponses aussi brèves qu'inattendues : en trois mots (« Je le sais¹¹ »), Marius compromet l'aptitude de Thénardier à lui vendre des informations nouvelles, puis en une simple syllabe (« Dier¹² »), il révèle qu'il connaît déjà la véritable identité de son interlocuteur. Ainsi, tous les efforts déployés, l'élaboration de son plan qui dure depuis plusieurs mois¹³ et l'application à construire une identité et un discours faux sont directement anéantis par une réponse monosyllabique.

L'échec fait donc partie intégrante du personnage et de son parcours, mais il n'est pas pour autant une constante, plutôt une progression. À mesure que l'intrigue avance et à mesure que Thénardier plonge dans la misère et dans le crime, il parvient de moins en moins à manœuvrer et à maîtriser les plans qu'il met à exécution. Ce qui était dans la première partie une menace très sérieuse et l'une des premières causes de la ruine et de la mort de Fantine, devient ainsi au fur et à mesure de l'intrigue un « petit criminel¹⁴ » incapable qui n'arrive même plus vraiment à faire le mal autour de lui¹⁵.

9 Voir *Ibid* (vol.II), Quatrième partie, livre VIII, IV, p.362.

10 *Ibid*, Cinquième partie, livre IX, IV, pp.858-859.

11 *Ibid*, p.861.

12 *Ibid*, p.862.

13 La noce a lieu le 16 février 1833 (Titre de la cinquième partie, livre VI, I) et la fin du roman se déroule minimum au mois de juin (il est question des « premiers mois de l'été de 1883 », livre VIII, IV, p.843). Thénardier a donc passé au moins quatre mois à s'assurer de l'identité de Jean Valjean, à collecter des preuves et à préparer sa vente d'informations.

14 L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, *op. cit.*, p.114.

15 Cela peut également permettre le glissement de la crainte à l'horreur que nous évoquions dans notre troisième chapitre : Thénardier cesse progressivement d'être une menace pour les autres personnages, mais conserve tout de même cette posture naturellement inquiétante qui est celle d'incarner le mal sous toutes ses formes.

1.2. Le résultat

Une subtilité peut s'ajouter à cette descente générale : au fil du roman, il arrive de plus en plus souvent que la façon dont Thénardier est puni ou récompensé ne corresponde pas à son degré de réussite ou d'échec. Le schéma narratif est au début très logique, puisque le résultat équivaut au déroulement : le chantage fait à Fantine se déroule comme prévu, et Thénardier en tire autant de bénéfice qu'il le peut. Le pillage de Waterloo se déroule mieux que prévu, et le gain obtenu reste jusqu'au bout plus grand qu'il ne le croit, puisque outre la bourse et la montre qu'il emporte grâce au sauvetage du colonel, ce sauvetage lui vaut la gratitude éternelle de ce dernier, et par conséquent celle de Marius, qui perdurera jusqu'au terme du parcours du personnage et qui aura des conséquences sur certaines des futures entreprises de Thénardier¹⁶. De même, l'échec du personnage lors du guet-apens se solde logiquement sur son arrestation. Toutefois, ce schéma de conséquences logiques est de plus en plus souvent mis de côté au fil du parcours du personnage : par exemple, lors du chapitre « Qui cherche le mieux peut trouver le pire », la morale du titre ne s'applique pas aux conséquences immédiates de l'échec pour le personnage, puisqu'il conserve les quinze cent francs nécessaires pour rembourser ses dettes¹⁷ ; l'obligation de recourir à l'aide de Gavroche lors de l'évasion est, au mieux, un coup porté à l'honneur du personnage et ne change rien au fait qu'il retrouve la liberté ; le fait de ne pas reconnaître Jean Valjean dans l'égout n'a aucune conséquence négative pour le personnage.

Mais l'exemple le plus brillant de cette distance entre le déroulement et le résultat des entreprises du personnage est la fin de son parcours, que nous avons déjà pu évoquer à plusieurs reprises et dont nous pouvons détailler ici les modalités. L'objectif de Thénardier est d'obtenir une fortune suffisante pour partir en Amérique¹⁸, et pour ce faire, il compte vendre un secret concernant Jean Valjean dont il ignore qu'il est faux : l'échec du dialogue est donc garanti dès le départ. La stratégie de Thénardier comporte plusieurs phases qui se soldent toutes par un échec : d'abord, il montre une politesse exagérée ce qui n'a pour effet que de provoquer « l'impatience¹⁹ » de Marius ; puis il lui dévoile une partie du secret gratuitement dans le but d'attirer son attention, mais son interlocuteur répond qu'il sait déjà

16 Nous pensons surtout au guet-apens, où Marius se retient d'appuyer sur la gâchette en entendant le nom de Thénardier, puis au dialogue final où c'est en raison de cette action initiale que Marius récompense Thénardier à contrecœur.

17 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre III, IX, p.546.

18 La scène est narrée du point de vue de Marius, et il est donc impossible d'affirmer avec certitude que c'est bien là l'objectif du personnage ; c'est en tout cas l'objectif qu'il expose frontalement au début de son entretien avec Marius, non sans une part de mensonge (« Nous sommes trois. J'ai mon épouse et ma damoiselle », *Ibid* (vol.II), Cinquième partie, livre IX, IV, p.860), et c'est ce qu'il fera finalement de l'argent reçu (non pour chercher de l'or, mais pour se faire négrier, nous l'avons vu).

19 *Ibid*, p.859.

tout ; l'effet produit n'est donc jamais celui escompté, d'où un refus total de Marius quant à la somme exigée, qui baisse instantanément de vingt mille francs à dix mille, puis à vingt ; or, en plus de refuser tout paiement, Marius révèle l'identité de Thénardier, ainsi que tout ce qu'il croit savoir sur Jean Valjean²⁰. Cela conduit Thénardier à dire tout ce qu'il croit savoir sans avoir reçu son paiement, et le déroulement de l'entreprise se poursuit donc intégralement avant la moindre garantie de son résultat. Thénardier commence donc par nier, preuves à l'appui, les crimes que Marius pense avérés, avant d'exposer ceux dont il accuse lui-même Jean Valjean. Seulement, les premiers comme les seconds sont faux, et en guise de résultat Thénardier parvient sans le vouloir à innocenter Jean Valjean sans accomplir ce qu'il était venu faire : échanger un secret contre une fortune. Le dialogue final, du point de vue de Thénardier, est donc son ratage le plus complet. Cette fois, en revanche, l'échec se solde sur un nouveau retournement : une fois que Marius l'a pleinement démasqué, il lui donne les vingt mille francs réclamés²¹. Les raisons sont, bien sûr, complètement extérieures à l'échec de ce dialogue, puisqu'elles ont trait à la première des entreprises de Thénardier, celle du pillage de Waterloo et de la dette morale que lui devait le colonel Pontmercy. Cette récompense n'est même pas vraiment perçue en tant que telle par Marius :

Il était humilié que ce héros dût quelque chose à ce bandit, et que la lettre de change tirée du fond du tombeau par son père sur lui, Marius, fût jusqu'à ce jour protestée. Il lui paraissait aussi, dans la situation complexe où était son esprit vis-à-vis de Thénardier, qu'il y avait lieu de venger le colonel du malheur d'avoir été sauvé par un tel gremlin. Quoi qu'il en fût, il était content. Il allait donc enfin délivrer de ce créancier indigne l'ombre du colonel, et il lui semblait qu'il allait retirer de la prison pour dettes la mémoire de son père²².

C'est là un élément de plus qui rend le parcours de Thénardier injuste en lui-même : c'est une fois qu'il est entièrement démasqué et qu'il ne parvient plus à rien réussir, qu'il obtient la récompense tant poursuivie. Il y a, au-delà du scandale moral, une défaillance qui relève de la distance entre le mérite et la récompense. On peut d'ailleurs se pencher sur le titre du chapitre, « Bouteille d'encre qui ne réussit qu'à blanchir », métaphore qui qualifie très justement l'impuissance d'un personnage qui ne parvient même plus à accomplir son essence. La bouteille d'encre a pour fonction de noircir, mais au terme d'un parcours caractérisé par la dénaturation constante et par l'échec croissant, elle ne parvient plus qu'à blanchir, tout comme Thénardier : alors qu'au début du roman, il accomplissait avec brio la

20 À savoir que ce dernier aurait tué Javert et dérobé l'argent de M. Madeleine, voir *Ibid*, p.866.

21 *Ibid*, p.873.

22 *Ibid*, p.865.

ruine des autres à son propre profit, il ne parvient même plus à faire le mal. Pour cette raison, l'échec de ce dialogue a pour conséquence une victoire des deux partis : Thénardier repart avec la fortune qu'il convoitait depuis le début du roman, et Marius reconnaît la « vertu inouïe²³ » qu'il y a en Jean Valjean. C'est donc même au niveau de la progression romanesque que l'échec se trouve récompensé, et ce paradoxe n'est que l'aboutissement d'un parcours qui prend ce sens depuis le premier véritable échec du personnage. Ce phénomène peut s'assimiler au processus de dénaturation que nous avons déjà qualifié, puisque l'échec lui-même n'en est plus vraiment un.

2. *Les facteurs de l'échec*

Il s'agit toutefois de s'interroger sur l'enseignement, s'il existe, que le lecteur est supposé tirer de cette descente dans l'échec et de cette dénaturation progressive du mérite personnel : si ce mouvement descendant est porteur de sens, qu'il est corrélé à la chute sociale du personnage et qu'il manifeste une vérité qui relève soit de la nature humaine, soit de la réalité sociale, alors c'est dans les causes de l'échec dans le parcours du personnage que nous devrions pouvoir dégager cette signification. En effet, nous allons le voir, la question de l'échec chez Thénardier est le produit de plusieurs facteurs, dont certains que nous avons déjà pu traiter.

2.1. *Alliances et dépendances*

La première récurrence que l'on observe dans les différentes entreprises de Thénardier est son rapport à autrui. Nous avons déjà dit que c'est un personnage qui n'a pas d'alliances stables²⁴ : d'abord doté dans le roman d'un statut plus ou moins indissociable de son épouse, il s'en démarque de plus en plus dans sa caractérisation puis poursuit sans elle après le guet-apens. À ce même moment, il dresse une alliance avec les bandits de Patron-Minette qui l'aident lors du guet-apens, puis de l'évasion et du cambriolage de la rue Plumet, mais il n'en est plus question à partir de ce dernier moment. Or, les conséquences de cette absence sont vérifiables dans certaines de ses entreprises qui manifestent clairement une forme de dépendance à autrui ; le meilleur exemple est celui de l'évasion, qui est, comme le note Françoise Chenet-Faugeras en la détaillant, « à son image », très certainement pour faire écho à la phrase « Il savait faire un peu de tout ; mal²⁵ » :

²³ *Ibid*, p.874.

²⁴ Voir [pp.31-34](#).

²⁵ *Les Misérables* (vol.I), *op. cit*, Première partie, livre IV, II, p.221.

Son évasion est à son image : il réussit pour son compte à passer de l'autre côté et à ramper sur un chemin de ronde au tracé impossible avec ses hauts et des bas mais il est arrêté par un pic-à-pic sur la rue Pavée qu'il ne peut pas descendre, sa corde étant trop courte. Il lui faudra l'agilité de Gavroche pour être tiré de cette mauvaise posture²⁶.

Le recours à Gavroche est donc moins la cause que la nature même de l'échec de Thénardier dans cet épisode : c'est en raison de la nécessité du recours imprévu à autrui, et à un autrui qu'il a renié et abandonné, que cette entreprise peut être considérée comme un échec au moins partiel. Cela en tête, nous pouvons chercher la même idée dans les autres entreprises de Thénardier et constater que la dépendance à autrui régit en grande partie ses chances de réussite. Initialement, nous l'avons dit, le personnage de Thénardier s'inscrit avant tout dans le duo de personnages que forment monsieur et madame Thénardier ; et rapidement, on comprend comment leur caractère redoutable doit beaucoup à une dimension stratégique de cette dualité et à l'impression d'unité qu'elle produit sur le lecteur : « Elle faisait, il créait. [...] Un mot lui suffisait, quelquefois un signe ; le mastodonte obéissait²⁷. ». La présence destructrice du couple est donc permise par une complémentarité, la femme se chargeant de l'action et l'homme de la décision. On peut le voir dans le déroulement de l'intrigue : c'est la Thénardier qui, apparaissant la première, dialogue avec Fantine et accepte de recueillir Cosette, mais seulement après l'intervention du mari :

— Il faudrait voir, dit la Thénardier.
— Je donnerais six francs par mois.
Ici une voix d'homme cria du fond de la gargote :
— Pas à moins de sept francs. Et six mois payés d'avance.
— Six fois sept quarante-deux, dit la Thénardier²⁸.

C'est la première intervention du Thénardier dans le roman, et il n'est encore qu'une « voix », mais c'est cette voix qui porte l'entière responsabilité du pouvoir de décision, comme une présence qui supervise ; toutefois, c'est bien la Thénardier qui dialogue avec Fantine et qui prend la responsabilité de Cosette. Lors de l'épisode qui précède le guet-apens, il est encore plus visible que les alliés de Thénardier sont des outils dans ses entreprises : Éponine et Azelma sont chargées de porter les lettres, la Thénardier fait semblant d'être malade, les bandits de Patron-Minette s'occupent de la force brute et le rôle de Thénardier est celui d'un « escamoteur²⁹ » qui joint ces différents rôles dans un plan organisé. Mais il est

26 F. Chenet-Faugeras, *Les Misérables ou « L'Espace sans Fond »*, loc. cit.

27 *Les Misérables* (vol.I), op. cit, Deuxième partie, livre III, II, p.497.

28 *Ibid*, Première partie, livre IV, I, p.218.

29 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, IX, p.43.

meilleur metteur en scène qu'acteur : lorsque c'est seul qu'il tente de négocier, il est bien plus facilement percé à jour. C'est ce qui se produit lors de trois de ses entreprises : lors des deux dernières, la vente de la clé et le dialogue final, il est à la fois l'escamoteur et l'acteur mais, comme nous l'avons vu, sa véritable identité est révélée immédiatement dans les deux cas. Et surtout, on trouve ce phénomène lors de la négociation de Cosette, où, pour la première fois dans l'intrigue, Thénardier prend les choses en main seul, sans l'intermédiaire de sa femme. La métaphore théâtrale apparaît d'ailleurs à ce moment : « La Thénardier eut un de ces éblouissements que donnent les éclairs imprévus du talent. Elle sentit que le grand acteur entré en scène, ne répliqua pas un mot, et sortit³⁰. ». Seulement, le talent en question peine à se manifester : la focalisation étant ici plutôt située du côté de Thénardier, ou en tout cas complètement extérieure à Jean Valjean, qui est toujours appelé « l'étranger », seules les expressions et les tons de voix de celui-ci sont rapportés. Or, non seulement ses réponses sont beaucoup plus brèves que les longues tirades de Thénardier dans lesquelles celui-ci joue le rôle du père de famille soucieux du sort de sa fille adoptive, mais ses expressions le sont tout autant : « L'étranger le regarda fixement » ; « L'étranger le regardait toujours fixement » ; « L'étranger, sans cesser de le regarder de ce regard qui va, pour ainsi dire, jusqu'au fond de la conscience, lui répondit d'un accent grave et ferme³¹ ». La brièveté de ces phrases-paragrapes, qui sont les seules descriptions des réactions de Jean Valjean, contrastent nettement avec la longueur des répliques de Thénardier, exactement comme lors du dialogue final avec Marius, ce qui manifeste une impuissance du personnage dans le dialogue. En comparaison, lors de la négociation entre la Thénardier et Fantine, le phénomène inverse se produisait : la proposition étant faite par Fantine, c'est surtout elle qui argumentait et qui implorait, et le mari s'invitait de façon progressive dans le dialogue en imposant de plus en plus de conditions, avant d'accepter lui-même. Le mérite est néanmoins attribuée à la femme et aux filles : « Tu as fait là une bonne souricière avec tes petites³² ». L'image employée par le personnage rend bien compte d'une certaine organisation animale : une fois Fantine attirée dans le piège par l'identité maternelle qui est son seul point commun avec la Thénardier, le mari dirige l'opération et exerce son pouvoir de décision.

C'est donc surtout quand il agit seul que Thénardier échoue, et c'est en cela qu'on peut donner raison à Georges Piroué lorsqu'il qualifie le personnage de « voué à l'échec³³ ».

30 *Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre III, IX, p.544.

31 *Ibid*, pp.544-545 pour ces trois citations.

32 *Ibid*, Première partie, livre IV, I, p.220.

33 G. Piroué, *Victor Hugo romancier ou les dessous de l'inconnu*, loc. cit.

Toutefois, cela a aussi des résonances sur ce que Thénardier représente moralement et socialement : d'abord, on voit effectivement que c'est en ayant recours à autrui que Thénardier parvient le mieux à faire le mal, non seulement parce que c'est ainsi que ses entreprises réussissent mais aussi parce que ses alliés se retrouvent corrompus, dépouillés de leur identité propre et réduits à de simples outils, comme on le voit en particulier avec le portrait d'Éponine au début du livre du « mauvais pauvre »³⁴ ; mais aussi, c'est en toute logique que Thénardier, méchant homme ne parvenant pas à faire le mal seul, rejoint les classes criminelles. Lors de l'évasion et du cambriolage rue Plumet, il a tendance à se confondre avec la bande de Patron-Minette dans un seul pluriel (« les cinq hommes³⁵ » puis « six hommes qui marchaient séparés [...] et qu'on eût pu prendre pour une patrouille grise³⁶. »). On peut donc déceler chez Thénardier une continuité entre la progression dans l'échec, la descente sociale, et le passage d'une famille naturelle à une autre « famille » qui est la classe criminelle ; c'est le premier point.

2.2. Statut social et position d'autorité

Le second point, de nature plus directement sociale, concerne le rapport de force qui se joue entre Thénardier et son adversaire – ses entreprises l'amenant de façon presque systématique à se confronter à un opposant, puisque l'essence de sa méchanceté est de tirer son propre bénéfice de la ruine des autres. L'échec ou la réussite du personnage dépendent entre autres d'une part de prédétermination sociale, c'est-à-dire de s'il est *a priori* en mesure ou non d'exercer un rapport d'autorité. Prenons le statut qui est le sien au début du roman, lorsqu'il est encore apte à mener à bien ses entreprises :

Tout nouveau venu qui entrait dans la gargote disait en voyant la Thénardier : Voilà le maître de la maison. Erreur. Elle n'était même pas maîtresse. Le maître et la maîtresse, c'était le mari. Elle faisait, il créait. Il dirigeait tout par une sorte d'action magnétique invisible et continue³⁷.

Il y a ici deux choses, d'abord l'empire du mari sur la femme, que nous venons d'évoquer, et également la position de « maître de la maison » qui peut, de façon plus absolue, faire autorité par sa simple présence. Dans ce même portrait, on nous dit qu'il « composait la carte à payer des voyageurs avec supériorité³⁸ », ce à quoi l'on assiste plus

34 « De tout cela, il était résulté [...] deux misérables êtres qui n'étaient ni des enfants, ni des filles, ni des femmes, espèces de monstres impurs et innocents produits par la misère. » (*Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, IV, pp.21-22.).

35 *Ibid*, Quatrième partie, livre VI, III, p.312.

36 *Ibid*, livre VIII, IV, p.355.

37 *Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre III, II, p.497.

38 *Ibid*, p.496.

tard : « — Monsieur Thénardier, tu as raison, il doit bien cela, murmura la femme [...], mais c'est trop. Il ne voudra pas payer. Le Thénardier fit son rire froid, et dit : — Il payera³⁹. ». Cette notion de supériorité, liée à la profession et à la posture du personnage décrites dans le portrait, permet de rendre sa parole indiscutable, ce qu'on voit ici avec l'assurance contenue dans la brièveté de la réponse et dans l'emploi du futur ; du moins, c'est le cas jusqu'à ce qu'il se confronte à Jean Valjean, qui est plus riche et devant lequel il préconise de se mettre « à plat ventre⁴⁰ ». En somme, Montfermeil et en particulier la gargote Thénardier sont à considérer comme l'environnement social initial du personnage, dans lequel il est doté d'une position de supériorité de par sa profession et la part de mystère qu'il y a en lui⁴¹. Lorsque la gargote fait faillite, cet environnement s'effondre et la position de supériorité du personnage aussi. Le rapport de force entre mari et femme, par exemple, semble avoir disparu après l'ellipse :

Dans la misère, les corps se serrent les uns contre les autres, comme dans le froid, mais les cœurs s'éloignent. Cette femme, selon toute apparence, avait dû aimer cet homme de la quantité d'amour qui était en elle ; mais probablement, dans les reproches quotidiens et réciproques d'une affreuse détresse pesant sur tout le groupe, cela s'était éteint⁴².

On peut noter que la négociation de Cosette avait vu naître « la première fois, depuis le commencement de leur ménage, qu'elle osait critiquer un acte du maître⁴³ », ce qui s'est poursuivi en « reproches quotidiens et réciproques ». Quant à son nouveau réel environnement social, les classes criminelles et la bande de Patron-Minette, il s'agit plutôt d'égaux que de sujets qui lui obéiraient au doigt et à l'œil de par sa position : « — Pourquoi as-tu ôté ton masque ? lui cria Thénardier avec fureur. — Pour rire, répliqua l'homme⁴⁴. ». De la même manière, la profession d'aubergiste au sein de laquelle il pouvait exercer une autorité indiscutable est devenue une activité d'exploitation de la charité qui, elle, consiste à adopter une position d'humilité et à implorer. Lorsqu'il doit exercer une supériorité, il le fait par d'autres moyens dont le premier est la force brute – nous reviendrons dans le prochain chapitre sur les différentes ressources déployées. Il n'y a en tout cas plus de position d'autorité inhérente au statut social du personnage, ce qu'il cherchera à pallier par le déguisement, non vraiment pour se doter d'une autorité mais plutôt d'une crédibilité qui encouragerait sa réussite, par exemple lorsqu'il prétend être fréquemment invité chez de

39 *Ibid*, IX, p.541.

40 *Ibid*, VIII, p.533.

41 Voir ce que nous disions au sujet de sa réputation en [pp.57-58](#).

42 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, VI, p.34.

43 *Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre III, X, p.549.

44 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XX, p.94.

grands noms comme Chateaubriand⁴⁵. Mais le costume qu'il porte alors n'est « pas fait pour lui⁴⁶ », contrairement au déguisement de carnaval qui est bien plus symptomatique de son échec social. C'est donc le second point : la chute sociale de Thénardier entraîne naturellement une perte d'autorité et de crédibilité qui, comme un cercle vicieux, accélère cette chute et précipite le personnage du statut de « maître de la maison » doté du pouvoir d'exercer sa méchanceté vers celui d'un « mauvais pauvre » qui tente de poursuivre cet exercice dans le crime, sans y parvenir.

2.3. Infortune et fatalité

Tous ces éléments sont enfin régis par un phénomène plus large, qui a trait à un rôle du personnage que nous avons déjà évoqué, celui de concentrer la plupart des mécanismes romanesques les plus visibles. Il y a dans le roman une notion de « providence » qui « met en relation les personnages clés, toujours au bon moment⁴⁷ », comme l'indique Françoise Chenet-Faugeras, et qui contribue ponctuellement au salut des personnages par des détails infimes dont dépendent leur sort. Nous avons dit que Thénardier contribue à cette providence en la pervertissant, notamment en jouant le rôle du *deus ex machina* lors du dialogue final avec Marius, mais il est lui-même soumis aux aléas du hasard romanesque, qui est peut-être le facteur le plus déterminant de ses réussites et de ses échecs. Les coups de la providence surviennent toujours avec une certaine théâtralité du fait de l'in vraisemblance romanesque : par exemple, lorsque Fauchelevent survient au moment où Jean Valjean en a le plus besoin, il est d'abord une silhouette mystérieuse qui pourrait être aussi bien une aide qu'un danger, puis, lorsqu'il aperçoit les personnages sans que son identité soit encore révélée, il appelle le nom de Monsieur Madeleine, inattendu qui fait coup de théâtre et qui produit un effet certain sur le personnage : « Ce nom, ainsi prononcé, à cette heure obscure, dans ce lieu inconnu, par cet homme inconnu, fit reculer Jean Valjean. Il s'attendait à tout, excepté à cela⁴⁸. ». C'est à ce même phénomène que Thénardier doit ses plus grands triomphes, et notamment le sauvetage du colonel où, après avoir dérobé l'anneau sur une main qui dépassait du monceau de cadavres et au moment précis où il s'en va, il sent la main l'agripper :

45 « Alors, ce sera chez Chateaubriand que j'aurai vu monsieur ! Je connais beaucoup Chateaubriand. Il est très affable. Il me dit quelquefois : Thénard, mon ami... est-ce que vous ne buvez pas un verre avec moi ? » (*Ibid*, Cinquième partie, livre IX, IV, p.858.). Nous l'avons dit, Thénardier tente ici de se créer un nouveau personnage, et de doter ce personnage d'une crédibilité suffisante avant d'entreprendre ce qu'il est venu faire. Il n'y parvient pas : nous avons vu ce qu'il en est de la réaction de Marius.

46 *Ibid*, p.856.

47 F. Chenet-Faugeras, *Les Misérables ou « l'Espace sans Fond »*, *op. cit*, p.45.

48 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit*, Deuxième partie, livre V, IX, p.601.

En ce moment il eut un soubresaut. Il sentit que par derrière on le tenait.
Il se retourna ; c'était la main ouverte qui s'était refermée et qui avait saisi le pan de sa capote.
Un honnête homme eût eu peur. Celui-ci se mit à rire⁴⁹.

Cette scène aussi fonctionne sur le mode du retournement inattendu, quoiqu'à une échelle plus réduite puisque le personnage en action n'est alors pas connu du lecteur. Ce moment apparaît néanmoins, dans le parcours du personnage, comme un coup de la fortune qui, en plus de relever d'un romanesque évident, est en cause de la réussite initiale du personnage. Notons que l'effet produit par cette fortune sur Thénardier s'oppose à celui que l'on observait chez Jean Valjean, tout comme la fortune divine au service du bien commun s'oppose à la fortune démoniaque, du côté de Thénardier, au service de son bien individuel. Cependant, les aléas romanesques tournent bien vite en défaveur de Thénardier dans le même temps qu'ils tournent en faveur de Jean Valjean : l'irruption de l'épisode Champmathieu, par exemple, empêche dans un premier temps ce dernier d'aller chercher Cosette chez les Thénardier, mais l'opportunité qu'il a de s'évader rapidement de l'*Orion*⁵⁰ retourne les choses à son avantage, comme récompensant la vertu dont il a fait preuve. Selon cette même logique, on pourrait considérer que la providence romanesque punit Thénardier en causant sa ruine, toujours à partir de détails qui déjouent ses entreprises et le rendent impuissant. Le guet-apens, comme nous l'avons vu, n'échoue qu'à la fin d'un plan déroulé avec succès tout au long du livre du « mauvais pauvre », et c'est aussi l'épisode des *Misérables* le plus romanesque au sens où c'est celui qui réunit les trajectoires de tous les personnages principaux. Thénardier orchestre en partie cette réunion en attirant la vertu de Jean Valjean dans son piège, par ses lettres ; mais les présences qui causent son échec sont celles de Javert et de Marius⁵¹, qui sont visiblement dues à de pures coïncidences. Il n'est toutefois pas suffisant d'imputer ces dernières à une providence divine qui se mettrait sur le chemin du « méchant » : c'est le lieu lui-même, où avaient déjà résidé Jean Valjean et Cosette⁵², qui semble attirer les personnages. Mario Vargas Llosa, qui appelle la mesure Gorbeau un « aimant-souricière », rappelle ceci :

49 *Ibid*, livre I, XIX, 469.

50 C'est-à-dire l'accident du gabier à qui Jean Valjean va sauver la vie, ce pour quoi l'officier l'autorise à rompre sa chaîne (*Ibid*, livre II, III, pp.487-488).

51 C'est en effet Javert qui intervient au moment où Thénardier est sur le point de tuer Jean Valjean, et c'est Marius qui l'a averti. Le fait que Marius et les Jondrette soient voisins, et le fait que Javert remplace à ce moment précis le commissaire de police le plus proche, sont purement incidentels.

52 Au livre IV de la deuxième partie.

Dans sa diatribe contre ce roman, Barbey d'Aurevilly dit, à propos de la fantastique coïncidence de tant de personnages dans la mesure Gorbeau, qu'elle ressemble au « trou de formicaleo, où doivent tomber tous... comme les insectes dans le trou du formicaleo⁵³ ». La mesure Gorbeau, cette ruche de pauvres dans un quartier de Paris excentré et composite, est l'un des décors récurrents du roman, où viennent échouer [...] Jean Valjean et Cosette, les Thénardier, Marius⁵⁴.

Ce n'est pas par hasard que de tous les décors du roman, la mesure Gorbeau soit ce lieu qui réunit tous les parcours : elle est une « ruche de pauvres », la représentation de la misère et un point de passage logique pour tous les personnages qui deviennent misérables ou ont un rapport particulier avec la misère : pour Jean Valjean, par exemple, c'est sa charité qui l'attire dans le galetas Jondrette ; quant à Javert, sa présence dans ce « quartier de Paris excentré et composite » où se concentrent notamment les bas-fonds de la société parisienne, et donc le crime, n'est pas étonnante. De la même façon, l'entreprise improvisée de vendre la clé à Jean Valjean tient à une monstrueuse coïncidence qui le place sur le chemin de ce dernier au bon moment ; mais, comme il le dit lui-même plus tard, « un égout n'est pas le Champ de Mars. On y manque de tout, et même de place. Quand deux hommes sont là, il faut qu'ils se rencontrent⁵⁵. ». L'égout étant l'enfer parisien, il est à la fois logique que Thénardier s'y trouve, et qu'il s'agisse pour Jean Valjean d'une épreuve à franchir. Le hasard, dans le roman, relève donc aussi bien d'une providence divine que d'une fatalité sociale, qui régit les rencontres et les retournements mais qui prend sa source dans l'existence de la misère plutôt que dans une divinité insondable. Thénardier en est une manifestation exemplaire, puisqu'il est de plus en plus soumis à ces aléas au fil de sa chute.

Ce que manifeste la progression de Thénardier dans l'échec, c'est donc un cercle vicieux qui inscrit la misère comme une fatalité. Tous les facteurs identifiables de cette descente mènent à penser que ses chances de réussite s'anéantissent au fil de ses échecs, et que les raisons en relèvent entre autres de sa position sociale. Cela n'entre pas en contradiction avec la récompense finale qui fait suite à son échec le plus cuisant, cela résout au contraire ce paradoxe : le montant obtenu ne récompense pas ce dernier échec, mais sa première victoire chronologiquement, qui a eu lieu au moment de son parcours où il n'était pas encore un misérable – du moins, pas au sens social. Pour autant, cette fatalité sociale comprend une composante morale ; Pierre Laforgue soutient par exemple que « c'est parce qu'il est méchant que Thénardier est misérable⁵⁶ », ce qui reviendrait à dire

53 Barbey d'Aurevilly, *Les Misérables de M. V. Hugo*, Paris, 1862, p.46. (Cette note est celle qui apparaît dans l'ouvrage de M. V. Llosa.)

54 M. V. Llosa, *La Tentation de l'impossible*, op. cit, pp.61-62.

55 *Les Misérables* (vol.II), op. cit, Cinquième partie, livre IX, IV, p.871.

56 P. Laforgue, « Filousophie de la misère », op. cit, p.125. Le narrateur des *Misérables* note d'ailleurs, suite au premier portrait des Thénardier, qu'« il ne suffit pas d'être méchant pour prospérer » (*Les Misérables*

que la méchanceté du personnage est la raison de son échec. Si l'on envisage strictement les causes telles qu'on les trouve dans l'intrigue du roman, cette position peut finalement être étonnante, puisque la composante sociale semble bien plus corrélée à cette progression dans l'échec que la composante morale, et que cette dernière est une constante plutôt qu'une descente ; mais justement, ces deux composantes ne peuvent pas être séparées au sein de la misère telle que la représente Thénardier. Il y a là une ambivalence : le jeu social peut certes être considéré comme la source de la méchanceté de Thénardier, le « feu sombre [qui la] chauffe par hasard⁵⁷ » ; mais inversement, sa mauvaise nature, inscrite dans la société dont elle descend les échelons au fil de ses échecs, représente une certaine vocation à la misère.

(vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre IV, III, p.222).

⁵⁷ *Ibid.*, II, p.220.

Chapitre 8. De la jungle sociale au matérialisme

Nous savons à présent que le schéma narratif du parcours de Thénardier n'a pas pour but d'accuser ou de mettre en valeur des modèles moraux, mais de contribuer à l'illustration d'une fatalité sociale. Pour autant, est-il juste de considérer que l'irréversible méchanceté de Thénardier est elle-même un produit social ? Nous avons déjà dit que le personnage est caractérisé par une « mauvaise nature » qui apparaît comme une constante précédant sa chute sociale, mais ce qui peut évoluer est la façon dont agit cette méchanceté et dont elle se manifeste dans la sphère sociale des *Misérables*. La misère et plus généralement l'environnement social illustré, s'il ne crée pas cette mauvaise nature, la conditionne et l'encourage : c'est ce que nous allons voir en observant cette fois les différentes ressources que déploie Thénardier dans ses entreprises successives.

1. « *Quand l'homme est arrivé aux dernières extrémités, il arrive en même temps aux dernières ressources.* »

Cette citation est extraite d'une courte digression du narrateur portant sur le personnage d'Éponine, lorsqu'elle fait voir à Marius la vérité de la misère la plus terrible, celle de l'enfant exploité. À ce moment, l'identité de son père est inconnue, du moins de Marius, et la détresse sociale, économique et matérielle est la seule cause identifiée du mal qui s'abat sur l'enfant, cette formulation conférant à cette dernière une valeur nettement pathétique :

Quand l'homme est arrivé aux dernières extrémités, il arrive en même temps aux dernières ressources. Malheur aux êtres sans défense qui l'entourent ! Le travail, le salaire, le pain, le feu, le courage, la bonne volonté, tout lui manque à la fois. La clarté du jour semble s'éteindre au dehors, la lumière morale s'éteint au dedans ; dans ces ombres, l'homme rencontre la faiblesse de la femme et de l'enfant, et les ploie violemment aux ignominies. Alors toutes les horreurs sont possibles. Le désespoir est entouré de cloisons fragiles qui donnent toutes sur le vice ou sur le crime¹.

Ce passage gnomique permet, avant de diriger le regard vers l'individualité du personnage et de sa méchanceté, de théoriser l'origine du mal tel qu'il peut être produit par un misérable. « L'homme », terme ici généralisant mais qui se déclinera dans la suite du livre en la personne de Thénardier, est celui qui agit, qui commet le mal et qui exploite la faiblesse de la femme et de l'enfant, mais la véritable origine est les « ombres », le « désespoir », c'est-à-dire le cadre de contrainte extrême posé par la misère. En soi, cela rejoint presque l'apologie du crime que Thénardier tiendra lors du guet-apens, à la

¹ *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, V, p.27.

différence près que cette réflexion du narrateur constitue une explication, et non une justification, du crime et du vice comme conséquence obligatoire de la misère. En effet, le parcours de Thénardier permet d'apporter une nuance : la misère ne crée pas sa méchanceté qui est naturelle, elle lui permet simplement de s'exprimer autrement, ce que l'on peut voir en observant l'évolution des différentes ressources déployées par le personnage pour parvenir à ses fins.

Nous l'avons dit, une constante du mode opératoire de Thénardier est de se confronter à un autre personnage dont il cherche à obtenir un bénéfice, en se garantissant une position de supériorité vis-à-vis de cet autre personnage. Lors du sauvetage du colonel Pontmercy, cette supériorité est accidentelle et a plusieurs facteurs, qui sont contenus dans ce trait d'esprit sarcastique : « il en était à cette phase des secours qu'il portait à ce mourant² ». La mauvaise posture du colonel lui permet de lui faire les poches sans risque, et sa propre position de sauveur présumé lui garantit la gratitude de son interlocuteur, qui lui aurait fait don du butin qu'il a en poche s'il ne l'avait pas déjà volé³. La ressource principale est donc une position de force à la fois physique et morale, et l'on peut également considérer que la ressource principale dont il tire profit est avant tout le fait historique de la bataille de Waterloo, comme le narrateur l'entend lorsqu'il expose la raison d'être des voleurs de la bataille : « La détestable maxime : *vivre sur l'ennemi*, produisait cette lèpre⁴ ». C'est donc plus largement la guerre qui est exploitée par Thénardier dans cette démarche. Ensuite, le chantage à Fantine est permis par une ressource complètement humaine, qui est la personne de Cosette :

L'année n'était pas finie que le Thénardier dit : - Une belle grâce qu'elle nous fait là ! Que veut-elle que nous fassions avec ses sept francs ? Et il écrivit pour exiger douze francs. La mère, à laquelle ils persuadaient que son enfant était heureuse « et venait bien », se soumit et envoya les douze francs⁵.

On voit, dans ce passage, que le mode employé est celui de la persuasion mais qu'il n'y a aucune forme de justification ni de remise en question de cette augmentation, par exemple. L'implication de Cosette suffit : le très bref discours direct indique que la seule évocation du bien-être de son enfant persuade la mère de davantage de sacrifices. Cela justifie, au fil de cet entreprise, un recours de plus en plus assumé au chantage : « le

2 *Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre I, XIX, p.470. « Cette phase » désigne ce qui se déroule dans les phrases précédentes, où il dérobe la croix, la montre et la bourse du colonel.

3 *Ibid*.

4 *Ibid*, p.466.

5 *Ibid*, Première partie, livre IV, III, p.223.

Thénardier lui écrivit [...] qu'il lui fallait cent francs, tout de suite ; sinon qu'il mettrait à la porte la petite Cosette, toute convalescente de sa grande maladie, par le froid, par les chemins, et qu'elle deviendrait ce qu'elle pourrait, et qu'elle crèverait, si elle voulait⁶. » Il y a donc un évident recours au pathos, mais, plus largement, la ressource sur laquelle s'appuie Thénardier est l'amour maternel, ainsi que le mensonge. C'est cette même ressource humaine qui est employée face à Jean Valjean puisque Thénardier met littéralement Cosette en vente⁷, mais comme nous l'avons vu, ce recours atteint ici ses limites, ce qui est logique : une fois le procédé utilisé vendu, il ne peut plus s'appuyer dessus dès lors que ce bien est en possession de son adversaire, en l'occurrence Jean Valjean. Puis, après la faillite de Thénardier, les méthodes employées commencent à relever de la force brute. Le guet-apens exploite dans un premier temps la charité de Jean Valjean afin de l'attirer dans le bouge et d'obtenir une première somme, puis la ressource principale lors du guet-apens en lui-même est la violence physique : Jean Valjean est maîtrisé, puis torturé, puis la menace énoncée est celle de « donner le coup de pouce⁸ » à Cosette. On retrouve donc deux ressources précédentes, le pathos et le sentiment paternel, mais de façon plus radicale : on ne menace plus d'abandonner l'enfant à sa mort, mais de lui donner la mort. C'est donc le crime et la violence brute qui deviennent le nouveau moyen d'atteindre une position de supériorité, dans le même temps que le mensonge, l'humain et le pathos laissent la place au matériel. Outre l'entraide des bandits et leur ruse, les entreprises suivantes reposent surtout sur des éléments matériels très concrets : lors de l'évasion, le narrateur insiste sur l'importance de la cheville en fer⁹, et lors de l'expédition rue Plumet, c'est une scie¹⁰ qui est mise à l'emploi. De la même manière, l'épisode de l'égout, qui revient au mode de la vente, n'exploite plus une ressource humaine mais un simple objet, la clé de la sortie. Elle lui garantit encore une fois une position de supériorité voire d'autorité sur Jean Valjean, puisqu'elle permet un vol déguisé en échange : « Donne-moi ma moitié. Je t'ouvre la porte¹¹ », lui ordonne-t-il avant de prendre tout ce que Marius a sur lui. On peut donc observer un glissement qui peut être considéré comme un recul dans les moyens employés : lorsque sa position sociale lui autorise, il exploite l'humain, et

6 *Ibid*, livre V, X, pp.260-261.

7 « Monsieur-dont-je-ne-sais-pas-le-nom, dit-il résolûment et mettant cette fois les façons respectueuses de côté, je reprendrai Cosette ou vous me donnerez mille écus. » (*Ibid*, Deuxième partie, livre III, X, p.553). La tournure alternative catégorique constitue la même forme de chantage que ce que nous venons de voir dans le cas de Fantine.

8 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XX, p.105.

9 « On se souvint plus tard qu'un gardien avait dit : — Il vaudrait mieux ne lui laisser qu'une cheville en bois. » (*Ibid*, Quatrième partie, livre VI, III, p.301).

10 Une « bastringue » (*Ibid*, livre VIII, IV, p.355).

11 *Ibid*, Cinquième partie, livre III, VIII, p.698.

quand il n'en est plus capable en raison de sa misère, il utilise tout ce qu'il peut, d'abord son foyer et sa famille lorsqu'il est dans le bouge, puis, une fois qu'il n'a plus ni foyer ni famille, les outils matériels qu'il a à sa disposition. Au bout du compte, il ne possède plus rien et tente donc un ultime tour de force en déployant la dernière ressource qui lui est possible : son savoir, ou du moins les informations qu'il pense détenir.

En quelque sorte, la progression des ressources de Thénardier constitue une transposition dans le mal de celle de Fantine lors de sa descente. Il y a d'un côté la descente honnête, qui commence par le travail et plonge de plus en plus vers les « dernières ressources », c'est-à-dire le corps (ses cheveux, puis ses dents, puis « le reste¹² ») ; et de l'autre, la descente malhonnête, qui commence par l'exploitation d'autrui et plonge de plus en plus vers les « dernières ressources », c'est-à-dire la violence puis ce qui se trouve encore en-deçà du physique et du matériel : Thénardier, dans son dialogue avec Marius, en arrive au point où il cherche à vendre sa propre méchanceté. Ainsi, l'évolution des modes opératoires de Thénardier permet de montrer quel est le rapport entre misère et nature humaine : la bonne nature est poussée dans ses derniers retranchements jusqu'à l'abandon de son honneur et de ses valeurs¹³, et la mauvaise nature trouve dans la misère une raison d'aller vers le pire. La méchanceté n'est donc pas une conséquence de la misère, mais celle-ci la transforme et l'encourage en lui donnant une raison d'être.

2. L'objet et la marchandise

Nous pouvons à présent éclaircir la véritable nature de cette dénaturation qu'opère Thénardier sur les êtres et sur les choses, ainsi que l'influence de la chute dans la misère sur cette dénaturation. Il existe en effet des points communs entre l'utilisation de toutes ces ressources, dont le plus évident est certainement l'acte de les détourner en tant que marchandises. L'action concrète du personnage dans l'intrigue ainsi que son discours et sa manière de désigner ses propres ressources manifestent cette expression du mal par la marchandisation de toute chose, que l'on voit en particulier dans la première partie de son parcours, avec le cas de Cosette. Celle-ci est en effet mise à prix, d'abord sous forme de service (sa prise en charge est payée une certaine somme par mois), puis, ce qui est plus problématique, sous forme de produit (Cosette elle-même est vendue à un certain prix). Surnommée « l'alouette¹⁴ », l'enfant devient toutefois moins un animal qu'un objet, ce qui

12 *Ibid* (vol.I), Première partie, livre V, X, p.261.

13 Nous faisons ici référence au terme de la descente de Fantine, qui, en plus d'en être réduite à vendre son propre corps, est poussée à aggraver physiquement monsieur Bamatabois (*Ibid*, XII, p.264).

14 Titre du chapitre III du livre IV de la première partie.

est très clair dans le discours des Thénardier, qui persistent à la désigner par un démonstratif plutôt qu'un pronom personnel. Dès l'acquisition, Thénardier dit : « Cela va me payer mon effet de cent dix francs qui échoit demain¹⁵. », le sens du démonstratif étant ambigu : le référent peut être l'accord qui vient d'avoir lieu, mais il peut aussi être la marchandise qui vient d'être obtenue et qui lui garantit cette somme. Par la suite, l'épouse, qui semble encore plus attachée à déshumaniser Cosette, en parle à Jean Valjean de cette manière : « je veux bien que l'enfant joue, je ne m'y oppose pas, mais c'est bon pour une fois, parce que vous êtes généreux. Voyez-vous, cela n'a rien. Il faut que cela travaille¹⁶. ». Cosette est bien désignée comme une « enfant », mais le pronom qui la reprend est celui d'un objet et non d'un être humain. D'ailleurs, durant cette période, « On la nourrit des restes de tout le monde, un peu mieux que le chien et un peu plus mal que le chat¹⁷ », et elle est gardée non plus comme revenu financier mais comme main-d'œuvre ; le terme n'apparaît pas, mais c'est véritablement comme esclave que Cosette est traitée. Ce traitement comme objet persiste même une fois qu'elle n'est plus en possession des Thénardier :

- Et veux-tu que je te dise une chose ? La demoiselle...
- Eh bien quoi ? repartit la femme, la demoiselle ? [...]
- C'est elle !
- Ça ? dit la femme.
- Ça ! dit le mari¹⁸.

La correction de la part de l'épouse veut tout dire : si elle n'a pas reconnu Cosette, c'est qu'elle ne l'identifie pas en tant qu'être humain, d'où la réaction violente à l'égard de cette « demoiselle » qui est redevenue humaine après avoir été transformée en marchandise par son mari et elle. Il y a donc une continuité nette entre dégradation d'autrui, dénaturation et marchandisation. En cela, le devenir de Thénardier est encore moins surprenant : après avoir nié à Cosette son humanité en la réduisant en esclavage, il en fait sa profession en devenant négrier, ce qui peut aisément être considéré comme sa vocation naturelle puisqu'il représente un problème social général qui est, non seulement l'exploitation de l'homme par l'homme, mais plus précisément la marchandisation de l'homme par l'homme.

Toutefois, l'élément humain n'est pas le seul qui subit ce phénomène ; nous pouvons également revenir, ici, sur l'élément artistique. L'enseigne de la gargote commence par être

15 *Ibid*, livre IV, I, p.219.

16 *Ibid*, Deuxième partie, livre III, VIII, p.529.

17 *Ibid*, Première partie, livre IV, III, p.223.

18 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XII, p.54.

non vraiment une marchandise, mais un moyen de publicité mensongère qui influe sur le commerce de Thénardier et sa réputation : « De là, venait, pour son mur, sa flamboyante enseigne, et, pour son auberge, dans le pays, le nom de “cabaret du sergent de Waterloo¹⁹” ». Par la suite, elle est mise à prix en tant que marchandise et, quoique Jean Valjean en reconnaisse la vraie valeur, le mensonge sert encore une fois à en augmenter le prix. Présenté comme une pièce maîtresse et attribué à David malgré une qualité picturale plus que médiocre, le tableau fait l'objet d'une absurde négociation :

— Ayez pitié de ma misère. Je ne vous le vendrai pas cher. Combien l'estimez-vous ?
— Mais, dit M. Leblanc en regardant Jondrette entre les deux yeux et comme un homme qui se met sur ses gardes, c'est quelque enseigne de cabaret, cela vaut bien trois francs.
Jondrette répondit avec douceur :
— Avez-vous votre portefeuille là ? je me contenterais de mille écus²⁰.

Le contraste est tel que ce passage pourrait presque être comique. Mille écus, soient cinq mille francs²¹ : le prix qui est donné à l'objet est celui de l'art, et surtout celui de l'Histoire qu'il fausse. Cette marchandisation par le mensonge constitue aussi bien une dénaturation de l'art et de la pratique artistique que de l'histoire et de sa portée politique, comme le note d'ailleurs Agnès Spiquel : « Le grotesque de cette attribution, souligné par la déformation “Bruqueselles”, vaut condamnation de la représentation historique (romanesque ou picturale) telle que pouvait la concevoir David, peintre officiel de l'Empire²². ». La portée de l'action corruptrice des entreprises marchandes de Thénardier peut donc grimper très vite : en proposant de vendre ce tableau mensonger à un prix démesuré, il vend une certaine conception de la pratique artistique ainsi qu'une version déformée de l'Histoire. Ce dernier point, par ailleurs, a déjà été illustré lors de l'épisode de Waterloo où le champ de bataille s'est trouvé transformé en mine d'or : de plus d'une manière, c'est l'Histoire de France qui se trouve transformée en marchandise visant à un profit, et la digression historique du narrateur qui se termine au début de ce chapitre insiste sur la réalité de ce phénomène au-delà de l'individualité fictive du personnage.

Il s'agit là d'un premier axe de compréhension des différentes entreprises de Thénardier et de l'évolution de ses différentes ressources : à travers les statuts sociaux qu'il traverse, il adapte un principe immuable qui est, on le voit, non seulement un égoïsme

19 *Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre III, II, p.495.

20 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XIX, p.83.

21 L'écu est au XIX^e siècle le nom donné à la pièce d'argent de cinq francs : voir A. Plessis, « Le franc au XIX^e siècle » in : *D'or et d'argent : La monnaie en France du Moyen Age à nos jours*, Vincennes, Institut de la gestion publique et du développement économique, 2005, pp.45-63.

22 A. Spiquel, « Le misérable peintre », *op. cit*, p.196.

prôné comme « loi du monde²³ » mais plus exactement un système de valeurs qui privilégie aux valeurs morales les valeurs monétaires. Le personnage lui-même tient un discours théorique à ce sujet :

« Le devoir de l'aubergiste, lui disait-il un jour violemment et à voix basse, c'est de vendre au premier venu du fricot, du repos, de la lumière, du feu, des draps sales, de la bonne, des puces, du sourire ; d'arrêter les passants, de vider les petites bourses et d'alléger honnêtement les grosses, d'abriter avec respect les familles en route, de râper l'homme, de plumer la femme, d'éplucher l'enfant ; de coter la fenêtre ouverte, la fenêtre fermée, le coin de la cheminée, le fauteuil, la chaise, le tabouret, l'escabeau, le lit de plume, le matelas et la botte de paille ; de savoir de combien l'ombre use le miroir et de tarifer cela, et, par les cinq cent mille diables, de faire tout payer au voyageur, jusqu'aux mouches que son chien mange²⁴ ! »

Cette réplique est riche en figures de sens qui convergent toutes vers cette notion de marchandisation absolue. D'abord, elle consiste en une longue énumération d'infinitifs tous corrélés à la question pécuniaire, dans laquelle sont insérés deux autres énumérations qui listent les produits à mettre en vente. La première est une gradation qui part du plus neutre (« du fricot, du repos » : il n'y a jusque-là rien d'étonnant ni même de connoté) pour terminer sur les plus infimes détails (« des puces, du sourire ») qui ne devraient pas être quantifiables et donc vendables. La seconde énumération liste des objets, et notamment l'intégralité du mobilier d'une chambre, en tant que prétexte pour « coter », c'est-à-dire pour gonfler le prix ; c'est d'ailleurs ce que Thénardier met ensuite à l'œuvre lorsqu'il rédige la note de Jean Valjean, ce que nous avons déjà vu. En somme, tout ce qui peut être vendu doit l'être, et tout ce qui ne le peut pas aussi. De plus, les euphémismes « honnêtement », « avec respect » feignent prêter à l'aubergiste des valeurs morales qui ne sont l'opposé des siennes, créant un net contraste avec les infinitifs suivants qui sont, eux, plutôt hyperboliques, ou en tout cas imagés : « râper l'homme, plumer la femme, éplucher l'enfant ». Sont passés en revue les trois catégories d'individus généralement distinguées²⁵, avec pour chacune une déclinaison différente de la métaphore alimentaire, soulignant l'idée que l'être humain n'est pas seulement vu comme un client, mais aussi lui-même comme une potentielle marchandise.

Évidemment, il semble difficile de traiter de ce point sans songer à la notion de capitalisme. Jamais évoqué par Hugo, le terme n'est pourtant pas anachronique puisque

23 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, livre IX, IV, p.859.

24 *Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre III, II, pp.498-499.

25 L'ordre est important : plus loin, l'auteur nous dit que « qui n'a vu que la misère de l'homme n'a rien vu, il faut voir la misère de la femme ; qui n'a vu que la misère de la femme n'a rien vu, il faut voir la misère de l'enfant. » (*Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, V). La rhétorique de Thénardier coïncide donc avec la gravité de ce qu'il appelle son « devoir ».

c'est précisément en cette période qu'il achève d'être théorisé. Ainsi, Karl Marx écrit dès les années 1840 : « L'ouvrier devient d'autant plus pauvre qu'il produit plus de richesse [...]. L'ouvrier devient une marchandise au prix d'autant plus bas qu'il crée plus de marchandises. La dévalorisation du monde humain va de pair avec la mise en valeur du monde matériel²⁶. ». Le phénomène décrit est exactement celui qui est mis en œuvre par Thénardier : l'être humain impliqué dans la capitalisation massive de toute chose devient lui-même une marchandise employée dans le but d'un profit maximal, ce qui contribue à une déshumanisation des classes ainsi employées. Le parcours de Thénardier peut ajouter à cette idée le fait que cette marchandisation n'est pas seulement, ou plus seulement, une trajectoire verticale des classes aisées sur les classes ouvrières : même une fois plongé dans la misère, Thénardier continue de marchander tout ce qu'il lui reste, ses enfants qu'il emploie à faire la charité, la clé de l'égout, puis les informations qu'il possède, c'est-à-dire en quelque sorte lui-même et sa méchanceté. Le misérable lui-même peut donc contribuer à cette capitalisation massive du monde par son action et par sa vision, et une autre idée marxiste que nous venons d'évoquer rejoint exactement ce phénomène tel qu'il est illustré par Thénardier : « la mise en valeur du monde matériel » qui empire cette réduction de l'humanité.

3. *Ne croire en rien : matérialisme et spiritualité*

On comprend que la question de la dévalorisation de toute chose et de tout être par la marchandisation n'est pas sans corrélation avec celle de l'esprit et de la matière. Dans le système de personnages des *Misérables*, être tourné vers la spiritualité équivaut la plupart du temps à respecter l'être humain et à avoir confiance en sa valeur morale, et à l'inverse, être tourné vers la matérialité équivaut à être tourné vers le profit personnel sans prendre en compte aucune notion de valeur morale. On le voit au début du roman : Myriel, qui incarne cette spiritualité du bien, « parle du bon Dieu » aux bandits afin de les placer sur la voie de la rédemption ; et les deux délits de Jean Valjean auxquels on assiste, lorsqu'il est encore enclin à faire le mal, sont de dérober le panier d'argenterie et la pièce du Petit Gervais. Cette dernière apparaît d'ailleurs davantage en tant qu'objet qu'en tant que somme monétaire :

Tout en chantant l'enfant interrompait de temps en temps sa marche et jouait aux osselets avec quelques pièces de monnaie qu'il avait dans sa main, toute sa fortune probablement. Parmi cette monnaie il y avait une pièce de quarante sous.

26 K. Marx, *Manuscrits de 1844*, J. P. Gougeon (trad.), Paris, G-F, 1996, p. 108.

L'enfant s'arrêta à côté du buisson sans voir Jean Valjean et fit sauter sa poignée de sous que jusque-là il avait reçue avec assez d'adresse tout entière sur le dos de sa main. Cette fois la pièce de quarante sous lui échappa, et vint rouler vers la broussaille jusqu'à Jean Valjean.
Jean Valjean posa le pied dessus²⁷.

Toute la scène tourne autour de l'objet matériel qu'est la pièce, qui revêtira rapidement une valeur symbolique de représentation du péché originel du personnage, mais qui à ce moment précis semble l'attirer matériellement voire mécaniquement. Le mal est donc bien plus facilement incarné physiquement que le bien, qui est en général associé à Dieu. Dans le cas de Thénardier, nous avons vu dans l'évolution de ses modes opératoires que lorsqu'il n'est pas dans une dynamique d'exploitation et de marchandisation, il pratique le crime et notamment le vol : l'anneau du colonel Pontmercy, par exemple, représente cette convoitise matérielle, et nous avons déjà dit que les moyens auxquels Thénardier a recours pour parvenir à ses fins sont eux-mêmes de plus en plus matériels – on peut penser, notamment, au morceau du manteau de Marius. Mais c'est surtout dans la « filousophie » du personnage telle qu'elle est présentée dans son portrait que l'on retrouve cette tendance matérialiste. Cela est écrit clairement : « Il avait des prétentions à la littérature et au matérialisme²⁸ ». La formulation a son importance : il a seulement « des prétentions » et non un véritable « système²⁹ » de pensée comme il l'affirme, ce qui signifie qu'à l'instar de ses références littéraires et philosophiques dont il se sert comme simple prétexte pour justifier sa méchanceté, le matérialisme est, lui aussi, moins une philosophie à laquelle il souscrit qu'un prétexte pour ses entreprises de marchandisation. Il s'exclame ensuite au nom de tous les misérables qu'« il n'y pas de Dieu », donnant effectivement comme raison à cette assertion un désespoir lié à des conditions de précarité matérielle :

Nous ! c'est nous qui sommes les thermomètres ! nous n'avons pas besoin d'aller voir sur le quai au coin de la tour de l'Horloge combien il y a de degrés de froid, nous sentons le sang se figer dans nos veines et la glace nous arriver au cœur, et nous disons : Il n'y a pas de Dieu³⁰ !

À la lumière de ce que nous venons de dire, la justification de cet athéisme est très logique : les misérables jouant le rôle social de simples objets, des thermomètres, ils n'ont d'autre choix que d'adopter un mode de pensée matérialiste. La précarisation et la marchandisation du monde iraient donc de pair, s'entraînant l'une l'autre pour former la

27 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre II, XIII, p.165.

28 *Ibid.*, Deuxième partie, livre III, II, p.495.

29 *Ibid.*

30 *Ibid.* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XX, p.92.

fatalité sociale. Toutefois, dans le cas de Thénardier, cette explication n'est pas une justification puisqu'il a fait preuve de ce matérialisme dans ses actions et dans son portrait bien avant de tomber dans la précarité. De plus, nous avons déjà dit que Thénardier s'approchait de la figure du pécheur³¹, mais excepté lors de ce passage il n'évoque jamais la question religieuse ; et, quoiqu'il soit relié à la figure du diable par le narrateur, il ne l'évoque jamais lui-même en-dehors de quelques jurons dénués de véritable sens. Il n'est en fait pas tout à fait juste de qualifier Thénardier d'athée ou de non-croyant, et encore moins d'hérétique : la formulation la plus exacte est que, tout comme il est totalement indépendant vis-à-vis des valeurs morales, il l'est aussi vis-à-vis de la notion de croyance.

Rappelons que la position matérialiste a été exprimée dans la séquence introductive du roman, avant l'apparition de Thénardier, par un personnage anonyme beaucoup plus passager : le sénateur de Digne, qui expose dans le chapitre « Philosophie après boire » un mode de pensée qui s'approche grandement de la « filousophie » qu'illustrera Thénardier, comme pour préparer en théorie l'existence d'une pensée morale que ce dernier se chargera d'incarner en action.

Voltaire s'est moqué de Needham, et il a eu tort : les anguilles de Needham prouvent que Dieu est inutile. Une goutte de vinaigre dans une cuillerée de pâte de farine supplée le *fiat lux*. Supposez la goutte plus grosse et la cuillerée plus grande, vous avez le monde. L'homme, c'est l'anguille. Alors à quoi bon le père éternel³² ?

La trivialité de l'analogie employée constitue un rejet de toute notion métaphysique, qui n'est pas le produit d'une croyance ou d'une non-croyance mais d'un désintéret, d'un « à quoi bon ? », qui est le même matérialisme que nous venons d'identifier chez Thénardier ; on peut d'ailleurs noter que tout comme ce dernier, le sénateur donne des noms « pour appuyer les choses quelconques qu'il [dit]³³ » sans savoir véritablement ce qu'impliquent ses références : John Needham, en effet, était un prêtre catholique.

Ah ! l'on me recommande le sacrifice et le renoncement, je dois prendre garde à tout ce que je fais, il faut que je me casse la tête sur le bien et le mal, sur le juste et l'injuste, sur le *fas* et le *nefas*. Pourquoi ? parce que j'aurai à rendre compte de mes actions. Quand ? Après ma mort. Quel bon rêve ! Après ma mort, bien fin qui me pincera. [...] Qu'ai-je à faire sur cette terre ? J'ai le choix : souffrir ou jouir. Où me mènera la souffrance ? Au néant. Mais j'aurai souffert. Où me mènera la jouissance ? Au néant. Mais j'aurai joui³⁴.

31 Voir pp.69-70.

32 *Ibid* (vol.I), Première partie, livre I, VIII, pp.68-69. Une note d'Yves Gohin précise que l'expérience de Needham, ici décrite dans l'analogie du sénateur, « semble avoir établi que les êtres vivants naissent par “génération spontanée”. » (*Ibid*, p.920).

33 *Ibid*, Deuxième partie, livre III, II, p.495.

34 *Ibid*, Première partie, livre I, VIII, pp.69-70.

Cette réflexion pourrait faire écho à celle de Thénardier, plus loin : « avant de crever, je veux être un peu millionnaire³⁵ ! ». Le désintérêt vis-à-vis des valeurs morales est ici assumé et justifié par le refus de la croyance en une vie spirituelle après la mort ; de là un certain libertinage de pensée et une recherche du seul plaisir (« je veux manger à ma faim, je veux boire à ma soif ! bâfrer ! dormir ! ne rien faire³⁶ ! ») ainsi qu'un mépris des valeurs habituellement prônées que sont le dévouement et la charité, qui est clairement exprimé ici et qui le sera également par Thénardier³⁷.

Après ça, il faut bien quelque chose à ceux qui sont en bas, aux va-nu-pieds, aux gagne-petit, aux misérables. On leur donne à gober les légendes, les chimères, l'âme, l'immortalité, le paradis, les étoiles. Ils mâchent cela. Ils le mettent sur leur pain sec. Qui n'a rien a le bon Dieu. C'est bien le moins³⁸.

C'est sur ce point que l'existence de Thénardier défie le discours du sénateur, non en le contestant mais en le faisant aller encore plus loin, en illustrant le cas où ce matérialisme infuserait même la pensée d'un misérable. Il s'agit donc à la fois de mettre en action cette pensée exprimée dès le début du roman, en montrant ce qu'elle a de nocif pour l'humain c'est-à-dire ce phénomène de marchandisation, et également d'envisager la continuité entre le matérialisme du riche, le sénateur qui assume de ne rechercher que son propre plaisir, et celui du pauvre, Thénardier qui transforme tout ce qu'il touche en marchandise. De plus, un point commun relie les deux personnages dans leur portrait : l'intertexte de Pigault-Lebrun. Nous avons vu que Thénardier en est un lecteur, et le sénateur est qualifié de « juste assez lettré pour se croire un disciple d'Épicure en n'étant peut-être qu'un produit de Pigault-Lebrun³⁹ ». Ce point commun confirme le rapprochement des pensées impies matérialistes des deux personnages, mais, comme le note Shelly Charles, ces pensées n'émanent pas pour autant de cette lecture :

Les choses se compliquent en effet quand on reconnaît dans ces lecteurs non pas la pensée de leur auteur favori, mais celle de quelques-uns de ses personnages les moins recommandables. Le sénateur corrompu tient ainsi des puissants hypocrites de toute profession dont Pigault se plaît à faire le portrait ironique. Quand ce sénateur affirme avec mépris que « le bon Dieu est bon pour le peuple », ce n'est pas Pigault-Lebrun qu'il reprend, mais le curé prévaricateur de *Jérôme* (1804), qui cherche à faire malhonnêtement fortune à partir de cet axiome même⁴⁰.

35 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XII, p.55.

36 *Ibid*.

37 Voir [pp.77-79](#).

38 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit*, Première partie, livre I, VIII, p.70.

39 *Ibid*, p.68.

40 S. Charles, « Pigault-Lebrun dans *Les Misérables* », *op. cit*.

On trouve en effet, dans le roman évoqué par Shelly Charles, une ambivalence concernant la pensée matérialiste et le rapport à la religion. Son deuxième chapitre, intitulé « La Providence », s'ouvre sur un éloge de cette notion par un personnage-narrateur qui, venant d'être abandonné de son foyer adoptif, est sur le point de commencer une ascension sociale par chance. Or, en fait de providence, le jeune Jérôme perd les six sous qu'il a en tombant dans la fange, ce qui lui permet de trouver dans la boue une bourse, perdue par le curé du hameau, qui contient l'hostie et les objets eucharistiques. Le curé, voyant qu'un enfant inconnu a ramené la bourse perdue, le considère comme un envoyé de la Providence et l'accueille comme un ange – allant même jusqu'à proclamer la mare de boue comme un lieu sacré. Le narrateur lui-même insiste sur le burlesque et le ridicule de la situation : « Il n'était ni facile ni bienséant d'expliquer pourquoi il avait plu à Dieu de faire une station dans la mare : aussi le curé glissa-t-il là-dessus⁴¹. ». La soi-disant Providence dont profite le protagoniste n'est donc clairement pas présentée comme une volonté divine mais plutôt comme une opportunité de profiter de la superstition de ceux qui, justement, croient en cette notion de Providence divine, et ce par des biais pleinement matériels qui tournent en ridicule la croyance spirituelle. On comprend donc le choix de donner cette lecture à des personnages comme Thénardier dont le matérialisme n'est pas tant une véritable philosophie développée qu'un prétexte à l'égoïsme et à la marchandisation : des notions comme la croyance ou la providence elles-mêmes pourraient devenir des ressources sur lesquelles capitaliser.

4. *Manger ou être mangé*

Ce mode de vie matérialiste a donc une autre conséquence qui relève non seulement de l'action individuelle mais surtout de l'ensemble du fonctionnement social, qui est régulièrement présenté, dans le roman, par la métaphore filée de l'ingestion. Pour terminer sur le parallèle entre Thénardier et le sénateur du premier livre, comme l'écrit Claude Habib, « l'aubergiste de Montfermeil souscrirait aux propos du sénateur de Digne : “Il faut être mangeant ou mangé. Je mange. Mieux vaut être la dent que l'herbe. Telle est ma sagesse⁴².”⁴³. ». Dans son article, dont le titre est une citation de Gavroche, Claude Habib étudie de façon assez complète l'analogie filée de l'ingestion dans *Les Misérables*, et il note que le personnage du mauvais pauvre est particulièrement bien placé pour s'inscrire dans cette logique : « Thénardier [...] est rivé au monde du rapport de forces, il est enchaîné à

41 Pigault-Lebrun, *Jérôme*, *op. cit.*, Première partie, chapitre II, p.152.

42 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre I, VIII, p.70.

43 C. Habib, « “Autant en emporte le ventre !” », *op. cit.*, p.141.

l'étroite condition de misérable [...]. S'il parvient à quitter la prison de la Force, il ne peut s'évader du monde de la faim : au sortir de l'une, il est dans l'autre⁴⁴. ». L'analogie ne renvoie donc pas seulement à une jungle sociale dans laquelle l'égoïsme serait justifié par la nécessité de sa propre survie, mais aussi et surtout au rapport de forces qui en découle : comme nous l'avons dit, les ressources que déploie Thénardier malgré sa chute relèvent toujours d'une position de supériorité sur l'adversaire à dévorer. Et comme l'entend Claude Habib dans cette dernière phrase, à mesure qu'il s'enfonce dans le « monde de la faim » qu'est la misère, ce rapport de force constitue de plus en plus une fatalité.

Effectivement, on retrouve cette image de l'ingestion aussi bien dans le discours que dans l'action de Thénardier. Pour son discours, on peut principalement trouver trois phrases du personnage qui révèlent un certain mode de pensée par l'image de l'ingestion : lorsqu'il apparaît sous le nom de Jondrette dans la mesure Gorbeau, il s'exclame pour ponctuer son monologue « Oh ! je mangerais le monde⁴⁵ ! ». L'emploi du conditionnel a son importance, que l'on comprend dans le contexte de sa péroraison contre les inégalités sociales : la condition sous-entendue est celle des moyens financiers, le riche mangeant le pauvre. Puisque Thénardier souhaite non seulement survivre mais faire fortune, il rêve de manger le monde entier. Ce vocabulaire réapparaît un peu plus tard, lorsqu'il réagit à la remarque de Jean Valjean qui l'appelle un bandit : « Mais nous vous mangerons ! mais nous vous dévorerons, pauvres petits⁴⁶ ! ». Les pluriels désignent respectivement les pauvres et les riches, Thénardier signifiant par là que riches comme pauvres sont pris dans une logique de dévoration qui consiste à ne trouver la survie et la réussite personnelles que dans la ruine d'autrui. Cela s'éclaire, comme nous l'avons évoqué il y a quelques pages, sur un fond de lutte des classes qui ne s'écarte toutefois pas d'une logique capitaliste. Puis, immédiatement après l'évasion, c'est-à-dire au premier moment où Thénardier est tiré d'affaire, « Voici quel fut le premier mot de cet homme : - Maintenant, qui allons-nous manger⁴⁷ ? ». Cette fois, le narrateur ressent le besoin d'explicitier le terme par préterition : « Il est inutile d'expliquer le sens de ce mot affreusement transparent qui signifie tout à la fois tuer, assassiner et dévaliser. *Manger*, sens vrai : dévorer⁴⁸. ». Il y a donc deux échelles auxquelles comprendre l'analogie de l'ingestion : en tant qu'action individuelle, elle renvoie tout simplement au crime sous toutes ses formes, et en tant que phénomène qui définit

44 *Ibid.*

45 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, VI, p.33.

46 *Ibid.*, XX, p.92.

47 *Ibid.*, Quatrième partie, livre VI, III, p.311.

48 *Ibid.*

l'ensemble du corps social, elle renvoie à une certaine loi de la jungle : pour devenir plus grand, il faut manger autrui, et il est impossible de gagner quoi que ce soit sans faire perdre quelque chose à autrui. Cela rejoint tous les points que nous avons soulevés : la méchanceté qui est un égoïsme, la dénaturation des êtres et des choses, et la notion de fatalité sociale font partie intégrante de cette logique d'ingestion générale, ce qui est encore plus clair dans l'action du personnage. Chacune de ses entreprises ou presque s'assimile en effet à cette image de la dévoration, qui est peut-être la plus flagrante au début, dans son entreprise la plus réussie et dont on voit le plus les conséquences : Fantine se trouve entièrement dévorée, non seulement par les Thénardier mais aussi par madame Victornien et surtout l'ensemble de la société⁴⁹. Dans le même temps, Cosette, réduite à l'état de marchandise et d'esclavage, atteint un état dont une superbe comparaison rend à la fois les idées de dévoration, de déshumanisation et de fatalité : « C'était quelque chose comme la mouche servante des araignées⁵⁰. ». Quant à la négociation de celle-ci face à Jean Valjean, elle peut s'inscrire dans la vision du métier d'aubergiste telle que l'a exposé Thénardier lors de son portrait ; nous l'avons détaillée plus haut⁵¹. Pour le guet-apens, la chose est très claire : il s'agit de dévorer Jean Valjean dans tous les sens du terme : le dépouiller, le torturer, et le tuer si nécessaire. Puis, à la sortie de la prison, nous venons de le voir, Thénardier demande qui manger à présent, et l'on découvre vite la réponse : à leur prochaine apparition, les bandits cherchent à cambrioler la maison de la rue Plumet et, ironiquement, une de leurs méthodes est de donner à manger au chien pour le faire taire⁵² ; cependant, ils se refusent de “dévorer” Éponine, d'où un échec total. Et lorsqu'on retrouve Thénardier dans l'égout, il semble avoir complètement adhéré à cette logique de dévoration : « Tu l'as tué pour pas cher⁵³ », dit-il à Jean Valjean en croyant Marius mort, impliquant clairement que la vie et la mort ont elles-mêmes, dans la logique du bandit, des valeurs monétaires, ce qui relie les logiques de marchandisation et de dévoration.

Ainsi, le caractère destructeur de l'action de Thénardier qui dénature et transforme en marchandise tout ce sur quoi elle porte est ancré dans un système, qui est à la fois un mode de pensée sommaire et bestial et un phénomène social réel. On peut même aller plus

49 La dévoration est ici presque littérale puisqu'on voit Fantine se décomposer petit à petit en perdant de véritables fragments d'elle-même, de son corps comme de son identité : sa chevelure, puis son sourire, puis tout son corps.

50 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre III, II, p.499. Yves Gohin précise dans une note que l'araignée est entre autres « symbole de la fatalité », comme dans *Notre-Dame de Paris*.

51 Voir [p.145](#).

52 « — Y a-t-il un cab dans le jardin ? demanda un autre. — Je ne sais pas. En tout cas j'ai levé une boulette que nous lui ferons morfiler. » (*Ibid* (vol.II), Quatrième partie, livre VIII, IV, p.355.)

53 *Ibid*, Cinquième partie, livre III, VIII, p.701.

loin : Thénardier, dans son action individuelle, incarne tout ce que sont la misère et l'ensemble de la société en tant que corps qui agit sur les individus. L'intégralité des remarques sur l'action de Thénardier que nous avons faites dans ce chapitre peuvent en effet s'appliquer à la misère en elle-même, et le personnage n'en est qu'un acteur qui serait, dans les conséquences de chacune de ses entreprises, tout à fait substituable :

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Fantine ? C'est la société achetant une esclave.
À qui ? À la misère⁵⁴.

Dans l'intrigue, il est vrai que la cause de la misère de Fantine porte des noms, à commencer par celui de Thénardier, et il ne serait pas exagéré de considérer Fantine comme une esclave des deux aubergistes, puisque l'essentiel de l'argent qu'elle parvient à empocher leur revient⁵⁵. Mais en tant que représentation du réel, le roman n'impute pas les origines d'une précarité comme celle de Fantine à un personnage ni à un groupe de personnages, ni même à une classe, mais à « la société » dans son ensemble. De même, s'agissant de Cosette, on nous dit que « L'injustice l'avait faite hargneuse et [que] la misère l'avait rendue laide⁵⁶ » ; et plus tard, les filles Thénardier sont qualifiées de « monstres impurs et innocents produits par la misère⁵⁷ ». Le narrateur a donc le soin de préciser de façon très régulière que la souffrance subie par les protagonistes n'est avant tout pas à attribuer à un responsable individuel (en l'occurrence Thénardier) mais au corps social tel qu'il existe. De même, le responsable du phénomène de dénaturation est moins Thénardier que la misère en tant que force, comme on le voit lors de la digression sur l'argot qui est qualifié de « la langue de la misère » : « L'argot n'est autre chose qu'un vestiaire où la langue, ayant quelque mauvaise action à faire, se déguise. Elle s'y revêt de mots masques et de métaphores haillons. De la sorte elle devient horrible⁵⁸. ». La misère fait subir à la langue ce que Thénardier fait par exemple subir à Cosette ou à ses propres filles, mais le déguisement est aussi une de ses ressources principales : il se fait donc l'incarnation, non d'un mal moral ou métaphysique, mais du jeu social.

En bref, il serait tout aussi inexact de considérer Thénardier comme la simple victime d'une fatalité sociale que comme le simple méchant d'un système manichéen purement axiologique. Plutôt qu'une victime, il est un reflet de cette misère dont il est

54 *Ibid* (vol.I), Première partie, livre V, XI, p.261.

55 Voir par exemple ce qu'il en est de la vente de ses deux dents dont le prix revient entièrement aux Thénardier (*Ibid*, X, p.259).

56 *Ibid*, livre IV, III, p.225.

57 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, IV, p.22.

58 *Ibid*, Quatrième partie, livre VII, I, p.315 et p.319.

évident, comme le rappelle Guy Rosa, qu'elle « désigne non seulement une souffrance mais une dégradation morale et [qu'elle] implique donc une doctrine de leur enchaînement et un choix quant aux moyens de la supprimer⁵⁹ », choix notamment développé dans le livre sur l'argot que nous venons de citer.

Et de fait, aux yeux de Hugo, le premier caractère de la misère est de défier la représentation, d'échapper en tous cas à ses techniques réalistes ou documentaires. Chevalier a raison de ne pas voir signe d'embarras mais moyen de vérité dans la formule prononcée par Hugo à la Chambre : « la misère, cette chose sans nom ». Elle est décisive, pour la misère comme pour son roman⁶⁰.

Une « chose sans nom », ce terme peut effectivement qualifier deux traits de Thénardier que nous avons déjà évoqués, la tendance à être insaisissable et la déclinaison en plusieurs identités différentes. Mais surtout, cette expression renforce l'idée que c'est la misère en tant que telle qui est insaisissable au sens où elle dépasse l'individualité des médiateurs de son action. Il y a donc, dans la tendance de Thénardier à transformer les valeurs morales en valeurs marchandes dans un mode de pensée matérialiste qui s'oriente de plus en plus vers la violence physique, sinon une justification de sa méchanceté, du moins une explication par l'existence d'une misère qui s'inscrit dans un système social où, effectivement, la dévoration d'autrui est le moyen privilégié de survivre et de réussir. Recourir aux « dernières ressources », dans ce contexte, ce n'est ni plus ni moins que trouver des moyens moins efficaces et davantage voués à l'échec de « vivre sur l'ennemi ».

59 G. Rosa, « Histoire sociale et roman de la misère », *op. cit.*, p.101.

60 *Ibid.*, p.102.

Chapitre 9. De l'identité à l'humanité

Au début de notre travail, nous avons identifié deux aspects du problème que peut représenter l'existence de Thénardier dans le roman et son propos. Pour l'aspect social, nous voyons à présent en quoi le caractère anti-empathique du personnage ne constitue pas un problème, bien au contraire : là où des personnages comme Fantine ou les enfants incarnent la misère dans ses résultats, Thénardier incarne plutôt la misère en pleine action, et contrairement à l'empathie qui est dirigée vers les misérables, la haine et la crainte que peut susciter Thénardier est plutôt dirigée vers la misère en tant que telle. Reste l'aspect moral, à savoir ce que cette capacité de l'homme à dépouiller autrui de son identité dit de la nature humaine et du rapport inné de l'homme au bien et au mal. Il s'agit d'établir précisément ce qui, en Thénardier, peut être considéré comme une nature de l'homme et ce qui peut être considéré comme le produit d'une corruption. Pour ce faire, nous allons revenir sur la question du mensonge et du déguisement afin de voir si le parcours descendant de Thénardier constitue plutôt un accomplissement ou une trahison de sa propre identité, et donc de sa propre nature.

1. *Le faux sous toutes ses formes*

Dans la partie précédente, nous avons pu établir un rapport de connivence, au moins chez Thénardier, entre le faux et le mal : d'abord parce que le mensonge constitue un moyen privilégié de parvenir à ses fins, mais aussi parce que, comme l'indique Pierre Laforgue, « le moyen le plus simple d'altérer le réel est le mensonge¹ » : altérer le réel, c'est-à-dire dénaturer autrui, mais aussi se dépouiller soi-même d'une identité propre. Voyons à présent en quoi ce recours au mensonge et au déguisement ainsi que sa portée évoluent et suivent eux aussi le mouvement descendant qui est celui du personnage. Pour cela, nous prenons en compte plusieurs critères : la façon dont le mensonge est utilisé en tant que méthode, l'identité sous laquelle Thénardier est présenté au lecteur ainsi qu'aux autres personnages, et la présence ou non d'effets romanesques de reconnaissance qui peuvent aller dans un sens ou dans l'autre.

Sa première entreprise chronologiquement, le pillage de Waterloo, n'est pas particulièrement caractérisée par le mensonge. On peut certes relever un passage qui est davantage un exemple de mensonge par omission :

1 P. Laforgue, « Filousophie de la misère », *op. cit.*, p.121.

- Cherchez dans mes poches. Vous y trouverez une bourse et une montre. Prenez-les.
C'était déjà fait.
Le rôdeur exécuta le semblant demandé, et dit :
- Il n'y a rien².

En soi, cette phrase n'est pas un mensonge, mais le personnage l'emploie de manière à déguiser la vérité dans le même temps qu'il revêt lui-même le déguisement du sauveur, mais de façon accidentelle : dans l'entreprise telle que la mère Thénardier, le mensonge n'est pas une compétence déployée. Le narrateur, lui, ne l'identifie pas immédiatement sans pour autant le présenter sous une fausse identité : il est simplement présenté comme « un homme », puis repris comme « le rôdeur nocturne que nous venons de faire entrevoir au lecteur³ » ; la reconnaissance par ce dernier n'est possible que lorsque Thénardier donne lui-même son nom à la fin du chapitre. Il n'y a donc ni mensonge utilisé en tant que méthode, ni fausse identité qui bernerait le personnage ou le lecteur, et la reconnaissance n'en est donc une que du point de vue du lecteur, puisque le personnage interlocuteur ne le connaît pas et que les véritables noms sont échangés sans problème. En revanche, du point de vue du lecteur, le nom lui-même peut être une révélation lorsqu'il est donné à la fin du chapitre, puisque aucun indice ne lui a été donné pour lui indiquer qu'il s'agissait là d'un personnage connu.

Lors du chantage à Fantine, ensuite, le mensonge va s'imposer comme une méthode centrale pour tenter d'atteindre la position de supériorité sur son adversaire. L'exploitation de Fantine passe en effet par la création d'une distance qui garantit son impuissance : une forme de distance cognitive créée par le mensonge qui persuade totalement Fantine d'une fausse réalité, accompagnée d'une distance géographique qui est au service de ce mensonge, puisque les lettres de Thénardier sont le seul moyen pour Fantine de connaître l'état de Cosette. Tout cela est très clair dans le chapitre intitulé « L'alouette », qui parcourt l'ensemble de la descente de Fantine vue depuis la gargote Thénardier : après un paragraphe décrivant les scandaleuses conditions de vie de Cosette, le narrateur rapporte que « La mère [...] faisait écrire tous les mois afin d'avoir des nouvelles de son enfant. Les Thénardier répondaient invariablement : Cosette est à merveille⁴. ». La narration met donc l'accent sur le mensonge en créant le contraste entre l'enfance de Cosette telle qu'elle est véritablement vécue et telle qu'elle est rapportée à sa mère. Par la suite, ce mensonge qui servait plutôt à attirer la confiance de Fantine devient le moyen du véritable chantage⁵ : là

2 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre I, XIX, p.470.

3 *Ibid*, p.469.

4 *Ibid*, Première partie, livre IV, III, p.223.

5 Voir [note 6](#) du chapitre 8 pour un exemple déjà cité, celui du moment où Thénardier fait croire à Fantine

encore, c'est après le récit de la mère vendant ses dents pour sauver la vie de sa fille que le narrateur ajoute, d'une brièveté presque cruelle, que « Du reste c'était une ruse des Thénardier pour avoir de l'argent. Cosette n'était pas malade⁶. ». L'effet de désinvolture que produit l'emploi de la locution « Du reste » est mordant, et contribue aussi bien à souligner l'effet destructeur de l'action de Thénardier que de mettre en cause le mensonge dont il use. En revanche, il n'est pas encore question de fausse identité : le couple Thénardier est présenté pour la première fois, n'a pas encore de faux nom et, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, ne daigne même pas se doter d'une fausse image en déguisant son chantage, qui est clairement exposé comme tel⁷. Le mensonge survient donc mais ne reste encore qu'un outil employé contre un autre personnage et qui ne va pas jusqu'à confondre le lecteur.

Au moment où Thénardier négocie Cosette face à Jean Valjean survient la métaphore théâtrale. Après avoir composé la note du client à la façon d'une œuvre d'art au début du chapitre, il intervient pour mettre l'enfant à prix et est alors perçu par sa femme comme « le grand acteur [qui] entrainait en scène⁸ ». Ici, un point évolue par rapport à l'entreprise précédente : le mensonge ne porte plus sur autrui mais sur lui-même. Il tente ainsi de se donner l'image du père adoptif aimant :

Ça n'a ni père ni mère, je l'ai élevée. J'ai du pain pour elle et pour moi. Au fait j'y tiens, à cette enfant. Vous comprenez, on se prend d'affection, je suis une bonne bête, moi ; je ne raisonne pas ; je l'aime, cette petite ; ma femme est vive, mais elle l'aime aussi. Voyez-vous, c'est comme notre enfant⁹.

C'est à ce moment que le mensonge commence à devenir une fausse identité, au sens où Thénardier joue un rôle de par les faux affects qu'il montre, mais sans, pour le moment, créer un personnage complètement différent. Par ailleurs, il ne parvient pas à berner son interlocuteur et ne donne pas non plus le moindre doute au lecteur : après la lecture de tout ce qui a précédé, le mensonge est on ne peut plus évident. Le semblant de fausse identité qu'il se donne est donc rapidement écarté.

En revanche, les choses commencent à se brouiller pour ce qui est du guet-apens, et plus généralement de la nouvelle apparition de Thénardier dans la mesure Gorbeau. Cette fois, il est doté d'une véritable fausse identité, qui est en mesure de duper le lecteur pour la

que Cosette est gravement malade pour exiger cent francs.

6 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre V, X, p.259.

7 Nous faisons ici référence au même extrait que celui que nous avons rappelé en note 5.

8 *Ibid.*, Deuxième partie, livre III, IX, p.544.

9 *Ibid.*

première fois ; en effet, le narrateur ne l'appelle pas Thénardier avant que lui-même ne révèle son nom¹⁰, et lorsqu'il apparaît, dans le chapitre « Le petit Gavroche », il est présenté de façon à pouvoir subtilement tromper le lecteur au moins pour un temps, tout en le mettant d'emblée sur la piste :

Les plus misérables entre ceux qui habitaient la mesure étaient une famille de quatre personnes, le père, la mère et deux filles déjà assez grandes, tous les quatre logés dans le même galetas, une de ces cellules dont nous avons déjà parlé.

Cette famille n'offrait au premier abord rien de très particulier que son extrême dénûment. Le père en louant la chambre avait dit s'appeler Jondrette. [...] Ce Jondrette avait dit à cette femme [la locataire] qui, comme sa devancière, était en même temps portière et balayait l'escalier : — Mère une telle, si quelqu'un venait par hasard demander un polonais ou un italien, ou peut-être un espagnol, ce serait moi.

Cette famille était la famille du joyeux va-nu-pieds¹¹.

Le premier élément donné est la composition de la famille qui peut immédiatement rappeler la gargote Thénardier. Ensuite, un nom différent est donné, non sans une forte part d'implicite qui suggère qu'il s'agit d'un faux nom, comme en témoigne son adresse à la locataire qui signifie clairement qu'il a plusieurs identités. Enfin vient le plus troublant, qui peut effectivement mettre le lecteur sur une mauvaise piste : les Jondrette sont présentés comme la famille de Gavroche, alors que des enfants Thénardier autres qu'Éponine et Azelma n'ont jusqu'à présent jamais mentionnés. Dans le cas où le lecteur ne reconnaît pas les Thénardier à ce moment, il devinera leur identité bien plus aisément lorsque Marius les voit à travers le Judas : malgré les changements physiques de Thénardier que nous avons déjà indiqués¹², la vue d'« un homme d'environ soixante ans, petit, maigre, livide » et d'« une grosse femme qui pouvait avoir quarante ans ou cent ans¹³ » peut rappeler au lecteur le contraste physique entre les deux époux qui était très appuyé lors des premiers portraits. Pour ce qui est de l'entreprise du personnage, la fausse identité y occupe une place centrale, d'abord dans son « industrie » de la charité où il invente une identité différente pour chaque lettre, puis dans sa façon de mettre en scène un décor théâtral pour la première venue de Jean Valjean et de Cosette. Quant aux mécanismes romanesques d'identification du personnage, c'est Thénardier qui reconnaît sans être reconnu : il le dit à sa femme après la première visite de Jean Valjean et de Cosette, et de son côté, ce n'est que lorsqu'il révèle son identité de lui-même qu'elle est dévoilée. Il s'agit donc d'un des

10 Juste après cette révélation par le personnage, le narrateur l'appelle « Thénardier, nous ne le nommerons plus autrement désormais » (*Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, XX, p.89).

11 *Ibid* (vol.I), Troisième partie, livre I, XIII, pp.756-757.

12 Voir [pp.107-108](#).

13 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit*, Troisième partie, livre VIII, VI, p.32 et p.33.

épisodes où le mensonge a la plus grande portée : en plus de remplir totalement sa part dans la stratégie mise en œuvre, il peut temporairement duper le lecteur.

Par la suite, sa part semble diminuer. Il n'est pas vraiment question de mensonge au moment de l'évasion ni lors de l'expédition rue Plumet, mais on peut noter que la négation de l'identité de Thénardier s'y poursuit sous une autre forme : le rejet de ses enfants. Là encore, cela passe par des mécanismes de reconnaissance : lors de l'évasion, « Gavroche le reconn[ait]. - Tiens ! dit-il, c'est mon père !... Oh ! cela n'empêche pas¹⁴. », mais lui ne l'identifie pas comme son fils, même lorsque Babet lui en fait la remarque : « - Eh bien, je ne sais pas, mais il me semble que c'est ton fils. - Bah ! dit Thénardier, crois-tu¹⁵ ? ». De la même manière, lorsque Éponine lui barre la route, il ne la reconnaît que lorsqu'elle donne elle-même son identité : « - Quelle est cette drôlesse ? - Votre fille. C'était en effet Éponine qui parlait à Thénardier¹⁶. ». Le fait que cette reconnaissance aie lieu par un dialogue au discours direct évoque des mécanismes typiques de certains genres populaires, comme le mélodrame au théâtre, ce qui coïncide avec un moment où, comme on pourrait l'attendre dans ce type de littérature, le méchant est pris en défaut. La dynamique qui se poursuit est en effet celle inverse de l'entreprise précédente : Thénardier est reconnu sans reconnaître, non dans la perspective du mensonge mais dans celle du rejet familial que relève notamment Françoise Chenet-Faugeras¹⁷. Une conséquence est commune : dans sa descente, Thénardier rejette activement ce que l'on sait de ses origines et de son identité.

En revanche, cela achève de se retourner contre lui lors de ses deux dernières apparitions. Lors de la vente de la clé de l'égout, le mensonge n'est pas utilisé car le faux n'est plus de son côté – c'est encore une fois lui qui est reconnu sans reconnaître. Ainsi, la scène est marquée par une spectaculaire identification immédiate¹⁸ liée à un jeu d'ombres et de lumières dont on peut entrevoir la signification symbolique : « Jean Valjean, on vient de le dire, tournait le dos au jour, et était d'ailleurs si défiguré, si fangeux et si sanglant qu'en plein midi il eût été méconnaissable. Au contraire, éclairé de face par la lumière de la grille, [...] Thénardier, comme dit l'énergique métaphore banale, sauta tout de suite aux

14 *Ibid*, Quatrième partie, livre VI, III, p.311.

15 *Ibid*, p.312.

16 *Ibid*, livre VIII, IV, p.356.

17 « Autre curiosité de Thénardier : il a une famille légitime. Mais il la disperse. Il la déracine, d'instinct. » (F. Chenet-Faugeras, *Les Misérables ou « L'Espace sans Fond »*, *op. cit.*, p.47).

18 « Jean Valjean n'eut pas un moment d'hésitation. Si imprévue que fût la rencontre, cet homme lui était connu. Cet homme était Thénardier. » (*Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, livre III, VIII, p.697). Cette apparition a clairement pour objectif un effet de surprise et, comme nous l'avons dit auparavant, le statut de Thénardier dans ce passage est surtout celui d'obstacle.

yeux de Jean Valjean¹⁹. ». La rencontre est donc nettement présentée comme le face-à-face entre deux hommes opposés, l'un étant involontairement avantagé par l'ombre qui cache son identité et l'autre pénalisé par la lumière qui dévoile la sienne. Il y a donc encore une fois un mécanisme romanesque de reconnaissance, mais qui se déroule cette fois à l'insu de Thénardier, qui d'ailleurs, ne se dote pas d'une fausse identité mais plutôt d'aucune identité, alors même qu'il se montre sous son vrai jour. Ce détail a de l'importance : Thénardier montre sans problème son affinité avec le crime et sa connaissance des lieux, et ne se préoccupe donc pas de cacher son identité, mais il ne la décline pas pour autant. En d'autres termes, tout en montrant son vrai jour, il assume n'être personne, ce qui est la continuité logique du rejet de sa propre personne dont nous avons parlé : après avoir créé de nouvelles identités qu'il a également abandonnées, il tente de rejeter le principe même d'identité pour n'être véritablement qu'une manifestation incarnée de la misère – en vain, puisque Jean Valjean le connaît et le reconnaît.

Enfin vient le dialogue final avec Marius. Après avoir montré dans l'égout son vrai visage ainsi que le vrai visage de la misère la plus noire, Thénardier va déployer une ultime fois toutes les formes du faux qui lui ont déjà été caractéristiques : le faux nom, les paroles fausses²⁰, le déguisement, et évidemment la fausse information, quoiqu'il ne le fasse pas exprès. Seulement, il est confronté à Marius qui a déjà eu accès à sa véritable identité, et s'en suit une scène de reconnaissance bien plus spectaculaire que celle de l'égout, car elle se déroule en plusieurs étapes : d'abord, Marius le reconnaît par l'odeur du tabac, seule marque de son identité qu'il a conservée tout au long de ses apparitions comme un symbole de son matérialisme ; puis, le déguisement de Thénardier le met en déroute ; ensuite, chose intéressante, il n'est pas dit clairement à quel moment Marius comprend à nouveau que c'est bien Thénardier qu'il a en face de lui. En effet, ce dernier est encore appelé « l'inconnu²¹ » peu avant le moment où Marius fait tomber son déguisement en une syllabe : ce qui se déroule entre ces deux moments, et qui révèle sa véritable identité, est en fait le mensonge qu'il essaie de perpétrer. C'est donc l'usage du mensonge qui, paradoxalement, révèle le vrai Thénardier, et l'on peut résumer le parcours du faux chez lui de la façon suivante : l'emploi croissant du mensonge et du déguisement est si systématique que la fausse identité se transforme en absence d'identité, qui ne parvient toutefois pas à perdurer, puisque des reconnaissances successives par d'autres personnages l'empêchent de nier son identité. Ainsi, ces scènes de reconnaissances peuvent conserver le

19 *Ibid.*

20 Nous faisons ici référence aux révérences mielleuses dont il abreuve Marius en vain au début du dialogue.

21 *Ibid.*, Cinquième partie, livre IX, IV, p.860.

caractère plaisant qu'on en attend, mais également susciter des interrogations quant à l'identité de Thénardier, dont on voit qu'elle transite par un certain état, qui est entre le faux et le rien, au moment où il est un misérable : comment caractériser cet état et peut-on considérer qu'il finit par retourner à son point de départ ?

2. *Un état de nature ?*

Une hypothèse s'impose si l'on considère ce qu'il reste de Thénardier au moment où il s'écarte de son identité originelle. Nous l'avons dit, le seul fil directeur qui continue de caractériser le personnage au fil de ses apparitions est sa méchanceté, ou plus précisément ce que le roman appelle sa « mauvaise nature²² » ; ce qui subsisterait donc, une fois que Thénardier a laissé (ou tenté de laisser) derrière lui son nom, ses filiations et ses propriétés matérielles, c'est cette mauvaise nature, et le brigand rôdant dans l'égout ne serait donc plus que cela, une figure qui n'existe que par sa méchanceté, à l'image de « cette chose sans nom²³ » qu'est la misère. Or, il est difficile d'envisager ce terme de nature, qui revient si souvent pour caractériser les personnages et notamment Thénardier, sans se figurer les théories de Jean-Jacques Rousseau, en particulier pour le lecteur du XIX^e siècle. L'état de nature étant celui qui précède la civilisation, à l'échelle d'un personnage, cela reviendrait à établir une distinction entre son identité et sa nature, la nature étant ce qui subsiste une fois le personnage complètement déchu de sa place sociale par la misère. De plus, Thénardier fait lui-même référence à Rousseau, sûrement de la manière la moins louable qu'on puisse imaginer :

Le soir du jour où elle avait fait livraison de ses deux petits à la Magnon, avec la volonté bien expresse d'y renoncer à jamais, la Thénardier avait eu, ou fait semblant d'avoir, un scrupule. Elle avait dit à son mari : — Mais c'est abandonner ses enfants, cela ! Thénardier, magistral et flegmatique, cautérisa le scrupule avec ce mot : Jean-Jacques Rousseau a fait mieux²⁴ !

La façon dont il est évoqué n'a rien d'étonnant à la lumière de ce que nous avons déjà dit concernant les références intellectuelles de Thénardier. Comme pour les autres noms énumérés dans les « Deux portraits complétés » qu'il « prononçait souvent, pour appuyer les choses quelconques qu'il disait²⁵ », Thénardier sait qui est Rousseau mais n'emploie cette référence qu'en des termes biographiques et non philosophiques. Il préfère

22 Voir [pp.103-105](#).

23 V. Hugo, « La Misère », *loc. cit.*

24 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Quatrième partie, livre VI, I, p.268.

25 *Ibid* (vol.I), Deuxième partie, livre III, II, p.495.

ainsi reprendre le célèbre argument ad hominem formulé par Voltaire²⁶ plutôt que, par exemple, les positions rousseauistes sur les inégalités humaines ; toutefois, en citant le nom, il attire tout de même l'attention sur le fait que ces positions, alors très ancrées dans les esprits, pourraient ironiquement être parfaitement illustrées par ce personnage.

L'hypothèse est donc la suivante : lorsqu'il est au plus près de la misère, c'est-à-dire de la troisième à la cinquième partie, Thénardier passe par un statut comparable à l'état de nature tel que le théorise Jean-Jacques Rousseau. Si Victor Hugo, dans la première partie de sa vie, ne fut pas tendre avec le philosophe, il s'approche tout de même très nettement de certaines de ses idées pendant et peu avant l'exil. Raymond Trousson, qui synthétise dans un article les rapports entre Hugo et la pensée rousseauiste²⁷, indique notamment que dans les *Misérables*, le narrateur-auteur envisage à l'aide de l'exemple de Jean Valjean une position très proche de celle du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* : « La nature humaine se transforme-t-elle ainsi de fond en comble et tout à fait ? L'homme créé bon par Dieu peut-il être fait méchant par l'homme²⁸ ? ». Le problème est que dans le cas de Thénardier, qui n'est pas évoqué par Raymond Trousson, il ne s'agit pas d'une bonne nature transformée en méchanceté mais d'une « mauvaise nature » transformée en « misère morale ». Voyons donc la façon dont Rousseau envisage la question du mal et dont ses raisonnements pourraient s'appliquer au parcours de Thénardier. Alain Finkielkraut consacre un chapitre à cette question spécifique et rappelle la place centrale qu'elle occupe dans le Second Discours :

Attention à bien prendre la mesure de l'originalité et de la nouveauté de la position soutenue par Rousseau. Il fait en apparence la généalogie de l'égalité alors qu'en réalité, il présente la généalogie du mal. Son discours qui est censé porter sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes dévoile dans l'inégalité, ou plus profondément encore dans la dépendance, la source du vice, l'origine et le fondement de la perversité ou de la méchanceté humaine. L'homme est bon, les hommes sont méchants: voilà la thèse de Rousseau²⁹.

Il est intéressant de constater cette distinction et, en même temps, cette corrélation entre la question du mal et celle de l'inégalité, dans la mesure où Thénardier, le mauvais pauvre, ne se prive pas de dénoncer les inégalités dans son discours tout en illustrant le mal

26 « Voyez J.-J., Rousseau : il traîne avec lui la belle Mlle Levasseur, sa blanchisseuse, âgée de cinquante ans, à laquelle il a fait trois enfants, qu'il a pourtant abandonnés pour s'attacher à l'éducation du seigneur Émile, et pour en faire un bon menuisier » (Voltaire, *Correspondance*, XII, Paris, Garnier, « Oeuvres complètes de Voltaire », 44, 1881, lettre 6560, p.488).

27 R. Trousson, « Victor Hugo juge de Jean-Jacques Rousseau » in : *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 86e Année, n°6, Nov-Dec 1986, pp. 979-987. Voir en particulier p.982.

28 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Première partie, livre II, VII, p.143.

29 A. Finkielkraut, *Philosophie et modernité*, Palaiseau, Éditions de l'École Polytechnique, 2009, chapitre 1 « Rousseau et la question du mal », p.10.

dans son action. Notons aussi qu'il n'y a pas nécessairement de distinction entre les hommes qui subissent l'inégalité et ceux à qui elle profite, du moins quant à la question du mal : simplement, l'existence de l'inégalité³⁰ qui crée les rapports de dépendance entre êtres humains et fait naître le mal, qui n'existe pas en tant que tel dans la nature : « Il paraît d'abord que les hommes dans cet état [de nature] n'ayant entre eux aucune sorte de relation morale, ni de devoirs connus, ne pouvaient être ni bons ni méchants, et n'avaient ni vices ni vertus³¹ », écrit Rousseau dans le Second Discours. Par comparaison avec le parcours de Thénardier, on peut penser à ce passage de son portrait que nous avons déjà évoqué et en lequel on peut voir un effet d'annonce : « C'étaient de ces natures naines qui, si quelque feu sombre les chauffe par hasard, deviennent facilement monstrueuses. Il y avait dans la femme le fond d'une brute et dans l'homme l'étoffe d'un gueux. Tous deux étaient au plus haut degré susceptibles de l'espèce de hideux progrès qui se fait dans le sens du mal³². ». Ce « feu sombre » serait donc le corps social composé de ces inégalités, dont résulterait la possibilité de progresser vers le mal plutôt que vers le bien. Si l'on considère les choses ainsi, le fait que Thénardier soit mauvais avant de devenir pauvre ne représente plus un problème pour ce qu'il représente de la nature humaine : au début de son parcours tel qu'il est narré au lecteur, Thénardier baigne déjà activement dans une culture de l'inégalité sans en être encore une victime – notamment à travers l'inégalité de traitement des clients en fonction de leur statut social.

Dans la première phase de son parcours, Thénardier en est donc à ce point de l'état civilisationnel où il a complètement adhéré aux logiques inégalitaires qui se traduisent notamment par des logiques capitalistes ; en quelque sorte, le mal social a déjà muté en mal moral. Mais est-il possible, à partir de ce point, de revenir à l'état de nature ? Dans la deuxième partie du Second Discours, Rousseau se livre à une expérience de pensée qui envisage ce qui pourrait arriver si, les inégalités toujours grandissantes, l'on en arrivait au point où le despotisme deviendrait le nouvel ordre social :

C'est ici le dernier terme de l'inégalité, et le point extrême qui ferme le cercle et touche au point d'où nous sommes partis. C'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux parce qu'ils ne sont rien, et que les sujets n'ayant plus d'autre loi que la volonté du maître, ni le maître d'autre règle que ses passions, les notions du bien et les principes de la justice

30 Rousseau fait la distinction entre « inégalité naturelle » et « inégalité morale ou politique » ; nous ne parlons bien sûr que de la seconde, la première étant seulement composée de caractéristiques jugées innées comme « la différence des âges, de la santé, des forces du corps et des qualités de l'esprit ou de l'âme » (J. J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755) in *Oeuvres complètes de J. J. Rousseau* (tome I), Paris, Dupont, 1823, Première partie, p.223.

31 *Ibid*, p.255.

32 *Les Misérables* (vol.I), *op. cit*, Première partie, livre IV, II, p.220.

s'évanouissent derechef. C'est ici que tout se ramène à la seule loi du plus fort et par conséquent à un nouvel état de nature différent de celui par lequel nous avons commencé, en ce que l'un était l'état de nature dans sa pureté, et que ce dernier est le fruit d'un excès de corruption³³.

Tout n'est pas applicable au parcours de Thénardier puisqu'il n'est pas question de despotisme – ce n'est pas le sujet des *Misérables*. En revanche, le résultat semble très similaire à ce que devient Thénardier une fois dans la misère : le milieu d'entre-dévoration que nous avons décrit au chapitre précédent peut tout à fait être reformulé en « seule loi du plus fort », le bandit est effectivement caractérisé non par une inclination à faire le mal mais plutôt par une absence de valeurs morales, et c'est effectivement la corruption, c'est-à-dire la dénaturation de l'homme par l'homme, qui aboutit à ce résultat. Bien sûr, il ne s'agit pas précisément d'une incarnation dans un personnage de ces théories rousseauistes : certes, le parcours du personnage inscrit dans le roman l'horizon dessiné par Rousseau tel que nous venons de le citer, mais là où le Second Discours identifiait plutôt le pouvoir politique comme source principale d'inégalités, il s'agit seulement ici de la misère. C'est dès que l'on retrouve Thénardier dans le bouge que l'on constate à la fois le recours à la force physique, le rejet de l'identité civile, et une connivence avec les milieux criminels eux-mêmes caractérisés par un rejet du social : utilisation de l'argot, absence de noms civils au profit de pseudonymes, image de la dévoration assumée, etc. Thénardier n'a alors plus que sa méchanceté, sa ruse et son penchant pour le mensonge : en bref, il conserve uniquement les facultés de l'homme civilisé qui permettent de nuire et de corrompre. Toutefois, on peut apporter une dernière nuance : cette forme de l'état de nature que traverse Thénardier n'équivaut pas tout à fait à celle théorisée par Rousseau, dans la mesure où Hugo en fait moins un différent statut de l'être humain qu'une véritable animalisation.

3. De la déshumanisation à la réhumanisation ?

Nous avons déjà traité de la question des figures animales en insistant sur l'impression de danger qu'elles peuvent produire³⁴. Cependant, on comprend ici la portée bien supérieure qu'elles peuvent avoir lorsque l'on considère le parcours du personnage et son rapport à la nature humaine : tant sur les aspects sociaux que moraux, la trajectoire descendante de Thénardier peut correspondre à une déshumanisation progressive – sur le plan social, parce qu'il n'occupe plus de place stable dans la civilisation après sa faillite, et sur le plan moral, parce que son absence de valeurs se transforme en pulsions bestiales.

³³ J. J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, op. cit., Seconde partie, p.314.

³⁴ Voir [pp.53-55](#).

C'est là la façon dont on peut interpréter le rejet de son identité par le masque puis par l'enlèvement dans les bas-fonds parisiens : c'est plus exactement son humanité que Thénardier rejette.

3.1. Les instincts animaux

Nous pouvons ici comparer les analogies animales telles qu'elles sont employées lorsque Thénardier exerce une occupation socialement stable, celle d'aubergiste, et celles qui sont employées lorsqu'il a rejoint les rangs des bandits, notamment lors du guet-apens. La première apparition d'une image animale est celle qui caractérise physiquement le personnage (« Il avait le regard d'une fouine [...] »), mais elle est immédiatement suivie de deux autres comparaisons qui sont, elles, humaines (« [...] et la mine d'un homme de lettres. Il ressemblait beaucoup aux portraits de l'abbé Delille³⁵. »). À ce stade, l'animalité est donc présentée comme une partie de l'essence du personnage, sans pour autant qu'elle prenne les devants pour ce qui est de ses méthodes, qui sont toujours le calcul et la manipulation. C'est plus généralement l'ambivalence de l'humain et de l'animal qui le caractérise : « il avait passé la soirée à observer l'étranger, le guettant comme un chat et l'étudiant comme un mathématicien. Il l'avait à la fois épié pour son propre compte, pour le plaisir, et par instinct, et espionné comme s'il eût été payé pour cela³⁶. » Il y a donc deux composantes, l'une qui se rapporte à l'appât du gain, donc très humaine et sociale, et l'autre qui relève davantage de la pulsion animale, le « plaisir » et l'« instinct ». On note également, quelques pages plus loin, que Thénardier dit lui-même « Je suis un animal », ce qui évidemment une expression courante exprimant la bêtise, mais il est intéressant d'en observer la raison : « Cet homme est évidemment un million habillé en jaune, et moi je suis un animal. Il a d'abord donné vingt sous, puis cinq francs, puis cinquante francs, puis quinze cents francs, toujours aussi facilement. Il aurait donné quinze mille francs³⁷. » En somme, la phrase exprime un regret d'avoir poursuivi ses besoins plutôt que son enrichissement face à Jean Valjean, ce qui revient à avoir pensé comme un animal. Encore un peu plus tard, il s'exclame : « Il faut que je sois vraiment bien bête, pensait-il, de n'avoir pas pris mon fusil, puisque j'allais à la chasse³⁸ ! », ce que l'on peut également interpréter comme une métaphore semblable. Thénardier est effectivement allé à la chasse au gain, mais en oubliant son fusil, il n'y est pas allé comme un chasseur mais comme un prédateur – ce qui se confirme lorsqu'il « éprouv[e] ce qu'éprouve le loup au moment où il

³⁵ *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, Deuxième partie, livre III, II, p.495.

³⁶ *Ibid*, IX, p.545.

³⁷ *Ibid*, X, p.549.

³⁸ *Ibid*, p.553.

se sent mordu et saisi par la mâchoire d'acier du piège.³⁹ » : la métaphore de la chasse est donc rattachée à l'image d'une chaîne alimentaire qui justifie le premier échec du personnage. Retenons qu'à ce stade, le personnage lui-même reconnaît et regrette le moment où cette part d'animalité prend momentanément le dessus.

Par contraste, le comportement du Thénardier « mauvais pauvre », particulièrement lors de l'épisode du guet-apens, montre des instincts animaux qui prennent bien davantage le dessus. Rappelons que le chapitre où il réapparaît s'intitule « L'homme fauve au gîte », adjectif qui renvoie non seulement à l'aspect animal mais plus exactement au caractère sauvage et féroce de la nature. Là encore, physiquement, il est présenté comme un hybride : « Lavater, s'il eût considéré ce visage, y eût trouvé le vautour mêlé au procureur⁴⁰ » mais, par la suite, c'est l'animal qui triomphe sur l'humain dans la façon dont il est comparé à Javert : « Cet homme n'avait pas l'air beaucoup moins féroce ni beaucoup moins redoutable que Jondrette ; le dogue quelquefois n'est pas moins inquiétant à rencontrer que le loup⁴¹. ». Les traits communs qui font l'animalité des deux antagonistes sont donc non seulement le danger qu'ils représentent mais aussi leur férocité, c'est-à-dire une violence qui évoque l'état sauvage. Mais c'est surtout à la fin du livre, lors du guet-apens proprement dit, que ces instincts bestiaux sont palpables, et d'abord lorsqu'il révèle son identité : « Il se pencha par-dessus la chandelle, croisant les bras, approchant sa mâchoire anguleuse et féroce du visage calme de M. Leblanc, et avançant le plus qu'il pouvait sans que M. Leblanc reculât, et dans cette posture de bête fauve qui va mordre, il cria⁴² ». À partir de ce point, ses paroles sont le plus souvent introduites par le verbe « crier », voir par certains autres qui évoquent davantage la bestialité, comme « cracha⁴³ », et surtout, elles s'accompagnent d'autres phrases descriptives qui précisent aussi bien la violence de son attitude que sa férocité : « Son œil était plein de cet ignoble bonheur d'une créature faible, cruelle et lâche, qui peut enfin terrasser ce qu'elle a redouté et insulter ce qu'elle a flatté, [...] joie d'un chacal qui commence à déchirer un taureau malade⁴⁴ ». Outre l'évidente métaphore, on observe dans cette scène quelque chose qui semblait jusqu'ici complètement absent des entreprises de Thénardier : la cruauté et le plaisir de triompher d'un adversaire, non en vue de la récompense monétaire, mais par pure satisfaction de vaincre. C'est là la continuité logique de l'espace d'entre-dévoration que nous avons déjà

39 *Ibid.*

40 *Ibid* (vol.II), Troisième partie, livre VIII, VI, p.32.

41 *Ibid*, XIV, p.62.

42 *Ibid*, XX, p.86.

43 *Ibid*, p.89.

44 *Ibid*, p.91.

qualifié : la misère, en dépouillant l'homme de propriétés matérielles, le rend plus proche de l'état primitif et l'encourage à perdre aussi bien son statut social que ses valeurs morales.

Un autre élément permettrait d'étayer cette idée de l'animalité de Thénardier : il existe un certain dessin de Victor Hugo, qui précède de peu la publication des *Misérables*, et qui est unanimement considéré, quoique sans certitude, comme une représentation de Thénardier tel que l'auteur l'a imaginé. En effet, on y retrouve des caractéristiques physiques plutôt caricaturales dont certaines sont prêtées au personnage dans le texte : une certaine maigreur du visage, une mâchoire et un menton très anguleux, la barbe et les cheveux hirsutes... Et surtout, l'angle du dessin, qui est un visage seul en profil gauche, n'est pas sans évoquer un autre type d'illustration alors de plus en plus récurrent, celui des illustrations de l'évolution humaine, qui superposent généralement des profils de primates et d'humains à différents stades de l'évolution. On en trouve par exemple dans les travaux de Chapman, naturaliste américain qui fait figurer en annexe de son ouvrage sur l'évolution une table de vingt-quatre profils d'espèces de primates et d'ethnies humaines différentes ; or, si l'on devait assimiler la figure de Thénardier telle qu'elle aurait été dessinée à Hugo à l'un de ces visages, ses traits caricaturaux comme la forme de son menton et son nez long et pointu le font bien plus ressembler à ceux de la page de gauche, les primates : le profil n°5, le nasique, est particulièrement ressemblant. Nous ne prétendons pas, bien sûr, que le personnage de Thénardier est conçu pour s'apparenter à un singe : il n'est pas certain que ce dessin représente Thénardier, et la ressemblance aux illustrations de l'évolution n'est peut-être pas volontaire, mais il est intéressant de constater que l'on peut retrouver cette ambivalence de l'humain et de l'animal jusque dans les traits physiques du personnage.



Figure 2. Dessin de Victor Hugo considéré comme étant un portrait de Thénardier.⁴⁵

45 V. Hugo, *Thénardier* [Dessin à la plume], 11.6x11.7, vers 1861, Maison de Victor Hugo – Hauteville House.

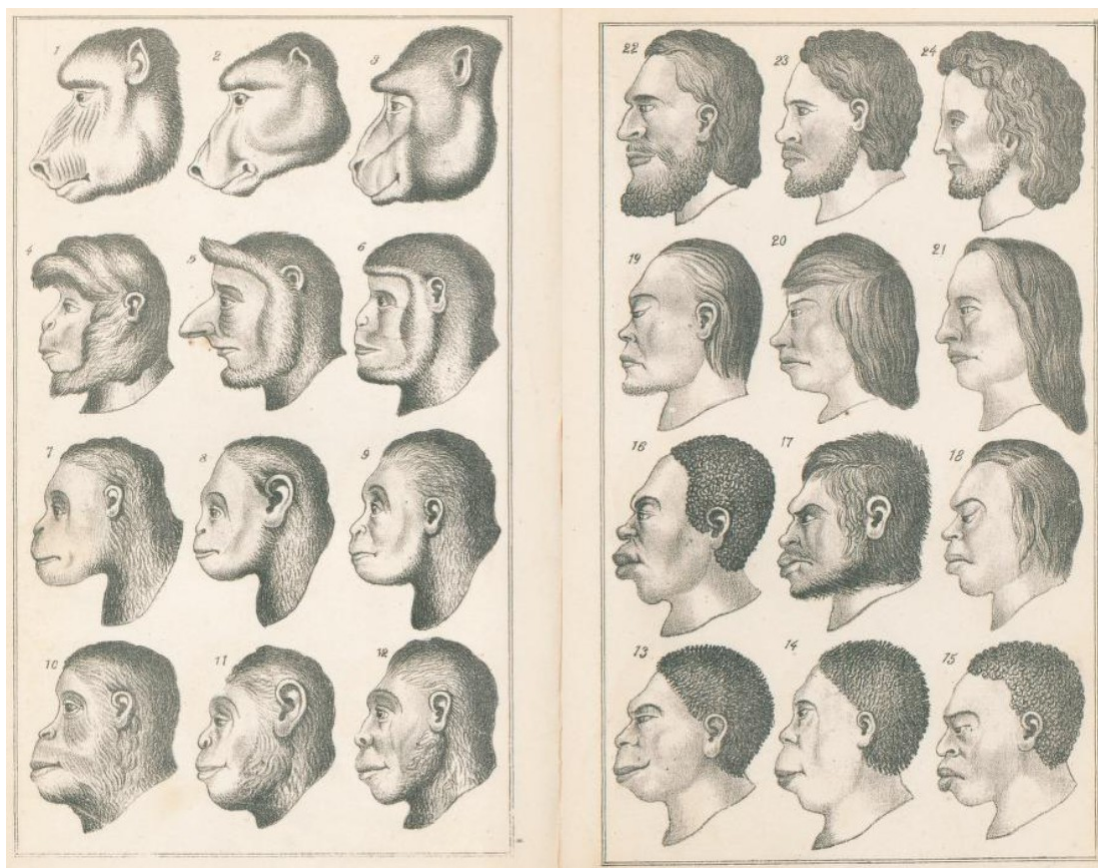


Figure 3. Profils représentant l'évolution dans un ouvrage de Chapman.⁴⁶

3.2. Les métamorphoses

Précisons que cette animalité de Thénardier n'est pas une valeur constante mais suit elle aussi, non seulement le parcours du personnage à travers les classes sociales, mais aussi, et de façon plus directe, ses changements d'identité et les scènes de reconnaissance que nous avons qualifiées. En effet, lors de certaines des apparitions du personnage, on assiste à de brusques changements de comportements qui sont généralement des transitions du faux au vrai ou du vrai au faux, et qui s'apparentent curieusement à des métamorphoses d'homme en animal et vice-versa. Observons les deux exemples les plus saillants : d'abord, lors du guet-apens ont lieu deux revirements entre lesquels Thénardier, comme nous venons de le voir, montre une nature davantage bestiale, cruelle et impulsive. C'est à la toute fin du chapitre précédant le guet-apens qu'il fait soudainement tomber le masque : « Tout à coup sa prunelle éteinte s'illumina d'un flamboiement hideux, ce petit homme se dressa et devint effrayant, il fit un pas vers M. Leblanc, et lui cria d'une voix tonnante : - Il ne s'agit pas de tout cela ! me reconnaissez-vous⁴⁷ ? ». Le changement est assez soudain pour être frappant, d'autant plus que le chapitre se clôt sur ces paroles, mais il n'est pas

⁴⁶ H. Cadwalader Chapman, *Evolution of Life*, Philadelphie, J.B.Lippincott & co., 1873, annexe entre les pp.176-177.

⁴⁷ *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Troisième partie, livre VIII, XIX, p.84.

assez radical pour être vraiment qualifié de métamorphose ; l'effet de revirement est surtout produit par la brièveté du moment qui sépare les radotages suppliants de Fabantou de la vivacité et de la férocité qui suivent. En revanche, lorsque l'animal redevient homme, la transformation physique et l'animalité sont beaucoup plus accentuées :

Thénardier ne se ressemblait plus, en quelques instants sa physionomie avait passé de la violence effrénée à la douceur tranquille et rusée. Marius avait peine à reconnaître dans ce sourire poli d'homme de bureau la bouche presque bestiale qui écumait le moment d'auparavant, il considérait avec stupeur cette métamorphose fantastique et inquiétante, et il éprouvait ce qu'éprouverait un homme qui verrait un tigre se changer en un avoué⁴⁸.

Le passage de la fureur à la sérénité est très clairement présenté comme un changement d'identité plutôt qu'un simple changement d'approche ou de comportement. « Thénardier ne se ressemblait plus », c'est-à-dire qu'il est passé d'un personnage à un autre en tous points : non seulement son langage devient à partir de ce moment beaucoup plus posé et moins exclamatif, mais son physique est lui-même altéré, puisque c'est « sa physionomie » qui, à travers le regard de Marius, semble correspondre non à deux expressions faciales d'un même individu, mais à deux visages complètement distincts. Or, il ne s'agit pas seulement d'un changement d'identité mais bien d'un changement d'espèce, comme en atteste la comparaison au « tigre » qui est, d'ailleurs, l'animal qui incarne le mieux la bestialité et la sauvagerie brute. L'« avoué », lui, est une figure des plus civilisées, dans tous les sens du terme : il est celui qui présente un argumentaire calme et construit, mais aussi celui qui contribue à la justice dans la société. Le sens de cette métamorphose n'est donc pas simplement la violence se changeant en douceur, mais la bestialité se changeant en civilité, l'animal se changeant en homme. L'autre exemple majeur d'une métamorphose encore plus littérale a lieu lors de la dernière apparition de Thénardier, lorsque Marius révèle qu'il connaît son identité. Alors, il réintègre son identité originelle d'une façon très visuelle : « L'œil s'alluma ; le front inégal, raviné, bossu par endroits, hideusement ridé en haut, se dégagea, le nez redevint aigu comme un bec ; le profil féroce et sagace de l'homme de proie reparut⁴⁹. ». Contrairement aux précédentes transformations qui étaient surtout une comparaison entre l'apparence de Thénardier avant et après le revirement, on assiste à cette métamorphose en pleine action, ce qui lui donne un caractère presque fantastique : c'est non seulement son expression qui change mais aussi la forme du visage, du front et du nez par exemple, comme s'il se transformait littéralement en quelqu'un ou quelque chose d'autre. C'est plus exactement le vautour, déjà évoqué dans le

48 *Ibid*, XX, p.97.

49 *Ibid*, Cinquième partie, livre IX, IV, p.863.

portrait de Jondrette⁵⁰, qui ressurgit : en plus du nez qui devient un bec, la formulation « homme de proie » traduit une dernière fois l'ambivalence humain-animal de Thénardier, mélangeant l'humanité au terme d'oiseau de proie. C'est donc lorsque Thénardier ôte son déguisement pour révéler sa véritable nature qu'il montre en quoi consiste réellement le mal qu'il représente : la mentalité de l'état sauvage dans un être qui, par ailleurs, possède toutes les facultés de l'homme civilisé. Au début du roman, Thénardier ne montre qu'une méchanceté encouragée par sa réussite et par le fonctionnement social, mais c'est la misère qui fait muter cette méchanceté en une bestialité consciente, un animal humain capable de recourir à des méthodes humaines (mensonge, chantage) pour satisfaire ses pulsions animales (cruauté, survie), mais aussi de recourir à des méthodes animales (force physique) pour pourchasser ses intérêts humains (logique capitaliste qui ne cesse jamais).

3.3. L'impossible réhabilitation

À la lumière de tous les points que nous venons de soulever, nous pouvons réinterroger la signification du passage le plus problématique et qui vient rompre ce mouvement descendant que nous avons défini : la conclusion du parcours de Thénardier.

Finissons-en tout de suite avec cet homme. Deux jours après les événements que nous racontons en ce moment, il partit, par les soins de Marius, pour l'Amérique, sous un faux nom, avec sa fille Azelma, muni d'une traite de vingt mille francs sur New-York. La misère morale de Thénardier, bourgeois manqué, était irrémédiable ; il fut en Amérique ce qu'il était en Europe. Le contact d'un méchant homme suffit quelquefois pour pourrir une bonne action et pour en faire sortir une chose mauvaise. Avec l'argent de Marius, Thénardier se fit négrier⁵¹.

Nous nous en étions jusque-là arrêtés au « scandale majeur⁵² » évoqué par Pierre Laforge, ainsi qu'au problème posé par la notion d'irrémédiable. En effet, on le voit, Thénardier est jusqu'à la fin fidèle à sa méchanceté mais aussi à son ambivalence et à ses méthodes : il continue d'employer un faux nom comme il l'a fait depuis la faillite de sa gargote, il continue son entreprise de corruption qui transforme le bien en mal, et plus spécifiquement son entreprise de dénaturation qui transforme les êtres en marchandises. Mais considérons à présent la vraie nature du parcours de Thénardier : à la descente dans la misère correspond la descente dans une fatalité sociale où l'échec entraîne l'échec, dans une jungle qui oblige à manger pour ne pas être mangé, et donc dans une bestialité proche de l'état primitif de l'homme, en marge des logiques sociales et morales. Si Thénardier n'est pas tout à fait le mal incarné, il est en tout cas la misère incarnée, et rappelons que Victor

⁵⁰ Voir [note 7](#) du chapitre 3.

⁵¹ *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Cinquième partie, livre IX, IV, p.873.

⁵² P. Laforge, « Filousophie de la misère », *op. cit.*, p.120.

Hugo estime qu'il est possible de détruire cette misère. Comment ? C'est là l'intérêt de cette conclusion, dont on pourrait qualifier la portée de politique. Le dialogue réunit deux interlocuteurs, un misérable et un bourgeois. Le misérable, comme on le voit dans cet extrait, est caractérisé par une « misère morale [...] irrémédiable » ; non une méchanceté, mais une « misère morale », la nuance étant l'expression du lien étroit qu'entretiennent misère sociale et absence de valeurs morales. Or, on voit une dernière fois, dans ce dialogue et dans l'échec du personnage, que ce lien relève d'une forme de fatalité : Thénardier n'est pas seulement irrémédiable, il est aussi impuissant. La métaphore du titre, « Bouteille d'encre qui ne réussit qu'à blanchir », exprime ce point : il est la noirceur qui ne réussit qu'à blanchir, c'est-à-dire à faire le bien accidentellement ; il est le menteur si irrécupérable qu'il ne parvient plus à faire surgir la vérité que sans le faire exprès⁵³. Le tout est un produit de la misère qui, si elle n'a pas créé cette mauvaise nature, l'a aggravée et l'a transformée. Comme Jean Valjean dans le troisième livre, l'action de Marius consiste à mettre fin à cette misère à l'échelle individuelle. En le reconnaissant et en révélant son vrai nom, puis en lui donnant la fortune qu'il a pourchassée pendant tout le roman, il lui rend une place dans la société humaine. Et cela ne fonctionne pas, au sens où ce n'est pas une solution qui revient à détruire la misère. Dans ce paragraphe, Thénardier est effectivement dépouillé de son animalité, et il quitte la sphère de la misère sociale : l'argent de Marius lui permet effectivement d'intégrer une profession et une place reconnues au sein d'une civilisation. Seulement, il ne quitte pas la sphère de la misère morale : cette profession et cette place ne sont qu'un prolongement des logiques d'exploitation et de corruption qui émanent de la jungle sociale qui encourage sa propre méchanceté. Socialement, Thénardier est réhabilité et réhumanisé, il réintègre une place dans le monde des hommes après sa catabase ; mais moralement, aucune réhumanisation n'est possible, il conserve l'absence de valeurs et continue de suivre la seule loi de la jungle en la transposant dans la sphère humaine d'exploitation et de profit.

Pour résumer, le parcours descendant de Thénardier part d'une mauvaise nature définie par l'égoïsme et autres vices que nous avons détaillés en première partie⁵⁴, et aboutit à une misère morale qui correspond à l'intégration de cette méchanceté au sein des logiques

53 Agnès Spiquel écrit un mot sur ce titre en conclusion de son article : « tel est le titre de l'avant-avant-dernier chapitre des *Misérables* : l'ultime mensonge de Thénardier fait éclater pour Marius la vérité de Jean Valjean » (A. Spiquel, « Le misérable peintre », *op. cit.*, p.196). Rappelons, cependant, que Thénardier ne pensait pas mentir, mais qu'il va sans le savoir dire un mensonge qui va éclairer la vérité : c'est donc également son mensonge qui se trouve blanchi.

54 Voir [pp.41-45](#).

sociales telles qu'elles existent : loi du profit, marchandisation des êtres humains, et cercle vicieux de l'échec qui entraîne l'échec. La distinction entre mauvaise nature et misère morale est donc cruciale, car c'est la seconde qui est définie comme irrémédiable, la première n'étant finalement qu'une inclination plus grande à devenir la seconde. En cela, on comprend l'intérêt du personnage au sein du roman. Sa finalité n'est pas de dire quelque chose de la nature morale de l'homme, mais de montrer ce que la société peut produire, et plus exactement la pire chose que la société puisse produire : cet animal humain qui combine l'esprit matérialiste et égoïste de l'état sauvage avec les méthodes et les compétences de l'homme civilisé. C'est là la vraie nature du « mauvais pauvre » qui a à la fois le mode de pensée du mauvais riche, et la bestialité de celui qui est poussé au plus près de l'état primitif par la misère. Ainsi, la misère devient autre chose qu'une source de compassion comme la précarité de Fantine : elle est aussi une source de corruption pour la nature humaine et la créatrice de cette chimère irrémédiable qui combine les défauts de toutes les classes sociales et même de toutes les espèces – d'où l'urgence d'autant plus grande de mettre fin à cette misère.

Conclusion

La question que nous nous sommes posée est celle du rôle que joue l'existence de Thénardier en tant que personnage dans le propos du roman dans lequel il s'inscrit. Cela impliquait non seulement de dépasser le caractère potentiellement contre-productif de la présence d'un « mauvais pauvre », mais bien d'élucider ce qu'il apporte positivement à la démarche d'ensemble du roman. Finissons donc par le commencement pour rappeler ce qu'est cette démarche d'ensemble :

Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que, dans de certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles¹.

Composé d'une seule phrase, l'avant-propos des *Misérables* synthétise tout ce que l'œuvre a pour but de montrer et de dénoncer. On le voit avec la litote finale, le roman prétend à avoir une utilité, celle d'attirer l'attention sur une réalité qui persiste ; et l'anaphore qui énumère des composantes de cette réalité renvoie à autant de questions qui sont ensuite illustrées par le roman, et plus précisément par son système de personnages. « La dégradation de l'homme par le prolétariat », c'est entre autres M. Mabeuf ; « La déchéance de la femme par la faim », c'est Fantine ; « L'atrophie de l'enfant par la nuit », ce sont tous les personnages d'enfants et en particulier Gavroche et ses frères. Quant à Thénardier, ce qu'il se charge d'illustrer dans tout cela, c'est l'effet de corruption que la misère produit sur l'être, « compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ». Cette formulation, nous le soutenons, constitue tout l'intérêt de la présence de Thénardier : la plupart des personnages illustrent les conséquences concrètes de la misère à l'échelle de la souffrance individuelle, en rendant la misère intolérable par la compassion ; Thénardier, en revanche, illustre des conséquences qui sont davantage métaphysiques, à l'échelle de l'humanité, et rend la misère intolérable par l'indignation. Dès le début, il est un « méchant homme », celui dont l'inclination au mal est dans sa nature, mais il devient ensuite le « mauvais pauvre », celui pour qui la méchanceté est devenue non seulement irrémédiable mais indissociable de la question sociale. Par conséquent, il est aussi le seul qui ne se contente pas d'être un misérable, mais qui incarne la misère dans son action de

¹ *Les Misérables* (vol.I), *op. cit.*, p.31.

dénaturation des êtres et des choses : transformation du bien en mal, du vrai en faux, des individus en marchandises... C'est à travers Thénardier que le roman n'amène pas seulement son lecteur à plaindre les misérables, mais aussi à haïr la misère, voire à la craindre. La conséquence de la présence de Thénardier n'est donc pas de faire accepter la présence du mal tel qu'il est comme une fatalité, mais plutôt de rendre plus palpable la part de mal qui *peut* être abolie.

La distinction qu'il permet d'opérer est mieux résumée encore dans un extrait qui n'a pas atteint la version finale du roman : « La quantité de fatalité qui dépend de l'homme s'appelle Misère et peut être abolie ; la quantité de fatalité qui dépend de l'inconnu s'appelle Douleur et doit être contemplée et sondée avec tremblement. Améliorons tout ce qui peut être amélioré, acceptons le reste². ». Nous l'avons vu, la progression romanesque des *Misérables* met effectivement en avant une part de mal qui est aussi insondable que la providence divine, y compris à travers l'action de Thénardier qui est impliqué dans un certain cycle moral, au sein duquel la présence du mal semble nécessaire. Mais ce que montre le parcours de Thénardier dans la sphère sociale, c'est surtout le déroulement de cette part de fatalité artificielle, et en particulier la place de l'appât du gain qui donne à la mauvaise nature initiale une raison de se développer et de se transformer. En cela, il fonctionne effectivement en tandem avec le personnage de Javert : les deux ont pour fonction de représenter la part de mal créée et propagée par l'homme, Javert incarnant le mal dans la loi, et Thénardier le mal hors-la-loi. Les deux occultent les valeurs morales au profit d'un nouveau système de valeurs, légales pour Javert, marchandes pour Thénardier, et contribuent donc à dénoncer le corps social comme responsable d'une déshumanisation.

De façon générale, on peut considérer Thénardier comme un personnage des insuffisances. En même temps que la misère « complique » la destinée, il complique le système de pensée des *Misérables*, non pas en en renversant les logiques, mais en montrant les insuffisances qu'il comble lui-même. C'est l'insuffisance de la compassion, qui doit s'accompagner d'un peu de haine et plus exactement du « scandale » dont parle Pierre Laforque afin de véritablement brusquer le lecteur pour le faire passer d'une empathie fictionnelle à une conscience du réel ; c'est l'insuffisance du manichéisme, puisque ne faire apparaître que des personnages de bons pauvres et de mauvais riches serait quelque peu naïf et ne rendrait pas compte de la réalité de la misère ; c'est l'insuffisance du modèle de la

2 V. Hugo (posthume), « Reliquat des Misérables » in *Les Misérables*, Paris, Ollendorff, « Oeuvres complètes de Victor Hugo » (vol.11), 1908-1909, Troisième partie, VIII, p.554. Cet extrait était destiné à être intégré dans la troisième partie des *Misérables*.

rédemption tel qu'il est illustré par Jean Valjean, puisqu'il faut bien faire face au cas où le corps social produit une forme indestructible du mal. Et, surtout, c'est l'insuffisance du seul jugement moral : Thénardier est sans doute le personnage des *Misérables* qui établit le plus clairement le lien étroit qu'entretiennent, dans la réalité décrite, la question morale et la question sociale. Son but n'est pas d'incarner un mal métaphysique, mais plutôt une action corruptrice propre au fonctionnement social, ou en d'autres termes, une forme du mal qui n'est pas la cruauté mais qui vise l'intérêt personnel sous sa forme la plus civilisée : celle du profit financier. Celle-ci, lorsqu'elle intègre la jungle sociale qu'est la misère, devient une « misère morale » qui, tout en conservant cette forme spécifique d'égoïsme, se double d'une certaine loi de la jungle justifiée par une logique de survie. L'aptitude du personnage à déstabiliser les préconceptions morales et à remettre en question les jugements permet donc, non de justifier sa méchanceté, mais de susciter les interrogations sur ses fondements, de souligner à sa manière l'urgence de « détruire la misère³ » et, plus largement, de considérer la gravité de l'action du corps social sur l'être humain.

Bien sûr, une question reste en suspens et ne semble pas résolue par le seul personnage de Thénardier : « Améliorons tout ce qui peut être amélioré », certes, mais comment ? En déstabilisant le roman, sa philosophie et son lecteur, Thénardier ne s'arrête pas aux insuffisances internes de l'œuvre, il touche aussi à celles qui concernent son contexte social et la question de la misère réelle, dans une portée d'ordre davantage politique. Ainsi, il montre aussi bien l'insuffisance de la répression, puisqu'en vérité Javert et Thénardier sont deux facettes du mal qui se nourrissent l'une l'autre, que l'insuffisance de la charité, qu'il dénonce lui-même et qui ne fait à la fin que lui donner plus de portée pour propager le mal. Sur ce plan, il est vrai que le personnage, si on le considère dans sa pure individualité, semble montrer des limites sans les combler : il est une forme du mal qui, étant devenue une fatalité, est devenue une cause perdue. Toutefois, c'est à plus grande échelle que peut s'illustrer l'horizon hugolien du progrès moral, même dans le cas de Thénardier : individuellement, il est moralement irrécupérable mais, au sein du système de personnages et par extension du monde humain, il peut s'insérer comme un élément d'un progrès à long terme. Ce sont les enfants de ce « méchant homme » qui peuvent incarner la suite de ce progrès. On le voit lorsque Gavroche sauve la vie de son mauvais père en disant « Cela n'empêche pas⁴ », là où ce dernier s'empresse de le renier, et d'autant plus lorsque Éponine déjoue ses plans en lui barrant la route : bien qu'ayant baigné depuis sa naissance

3 V. Hugo, « La Misère », *op. cit.*, p.283.

4 *Les Misérables* (vol.II), *op. cit.*, Quatrième partie, livre VI, III, p.311.

dans cette méchanceté puis dans cette « misère morale » créée par la jungle sociale, Éponine a pu s'en extirper, illustrant la possibilité d'un progrès moral qui se joue non à l'échelle de l'individu mais à celle de l'Homme. La confrontation entre Thénardier et Éponine peut ainsi se comprendre comme la confrontation entre les deux extrémités du progrès : le mal peut engendrer le bien, et ce bien peut d'ailleurs vaincre ce mal⁵.

On comprend donc en quoi la présence de Thénardier dans le roman est non seulement logique, mais nécessaire. Il n'est, dans la proposition morale des *Misérables*, ni un élément de contradiction, ni une exception ; sa fonction est au contraire de compléter la démarche du roman en introduisant un élément qui est le plus repoussant, le plus déstabilisant mais qui oriente le regard vers quelque chose de tout aussi important que l'horizon à poursuivre : l'horizon à éviter, et la réalité à améliorer. Nous pourrions dire, pour reprendre les mots de Claude Frollo, que si un personnage fait le mal, il faut qu'il fasse tout le mal, c'est-à-dire qu'un roman qui soulève la question du progrès doit, afin de mesurer la cohérence et la vraisemblance de sa proposition d'ensemble, incarner tout le mal humain en un personnage afin de faire apparaître le cas le plus désespéré envisageable.

5 Notons que le roman ne présente pas d'exemples du contraire. Nous avons certes identifié un « cycle moral » mais il se joue au niveau davantage métaphysique que social, et rejoint davantage « la quantité de fatalité qui dépend de l'inconnu ». Le point que nous soulevons ici est que du point de vue générationnel, le roman ne donne pas d'exemples de mauvais enfant issu d'un bon parent, seulement l'inverse.

Bibliographie

1. Œuvres littéraires

1-1. L'œuvre étudiée :

- HUGO, Victor, *Les Misérables* (1862) (2 volumes), GOHIN, Yves (éd.), Paris, Gallimard, Folio classique, 1999, 955p (vol.I) et 960p (vol.II).
- HUGO, Victor (posthume), « Reliquat des Misérables » in *Les Misérables*, Paris, Ollendorff, « Oeuvres complètes de Victor Hugo » (vol.11), 1908-1909, pp.535-562.

1-2. Autres textes de Victor Hugo :

1-2-1. Œuvres littéraires

- HUGO, Victor, « Fable ou histoire » in *Les Châtiments* (1853), Paris, Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche », 1973, livre III, III, p.124.
- HUGO, Victor, *La Fin de Satan* (1886), Lausanne, Rencontre, Œuvres complètes de Victor Hugo XV, 1966, pp.11-196.
- HUGO, Victor, *L'Homme qui rit*, 1869, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », 2002, 864p.
- HUGO, Victor, *Notre-Dame de Paris* (1832), Lausanne, Rencontre, Œuvres complètes de Victor Hugo I, 1966, 552p.
- HUGO, Victor, « Pour les pauvres » (1830) in *Les Orientales / Les Feuilles d'automne*, LGF, Paris, « Le Livre de Poche », 2000, pp.353-354.

1-2-2. Discours politique

- HUGO, Victor, « La Misère » (Discours à l'Assemblée Constituante du 9 juillet 1849) in : *Actes et Paroles I*, Paris, Hetzel & Quantin, 1882.

1-3. Autres œuvres littéraires :

- CHATEAUBRIAND (de), François-René, *Les Natchez* (1826), Paris, Degorce-Cadot, 1872, 182p.

- FLORIAN (de), Jean-Pierre Claris, « Le Crocodile et l'Esturgeon » in : Les Fables de Florian, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 1995, livre V, 12, pp.162-163.
- LA FONTAINE (de), Jean, « Le Lion, le Loup et le Renard » in : *Fables, Contes et Nouvelles*, Paris Gallimard, « La Pléiade », 1954, Fables, Livre VIII, 4, pp.184-185.
- Pigault-Lebrun, Jérôme (1804), Paris, Société des Textes Français Modernes, 2008, 662p.

2. Ouvrages et articles critiques

2-1. Études centrées sur le personnage de Thénardier :

- LAFORGUE, Pierre, « Filousophie de la misère » in : CHAMARAT, Gabrielle (dir.), *Les Misérables : Nommer l'innommable*, Orléans, Paradigme, 1994, pp.120-143.
- SPIQUEL, Agnès, « Le misérable peintre » in : CHEFDOR, Monique (dir.), *De la Palette à l'Écritoire* (vol.I), Nantes, éditions joca seria, 1997, pp.195-199.

2-2. Ouvrages et articles critiques sur *Les Misérables* :

- CADET-GANGATE, Christine, « Le moi et le gouffre, ou la critique de l'identité dans *Les Misérables* » in : BRUNEL, Pierre (dir.), *Hugo – Les Misérables*, Mont-de-Marsan, Éditions InterUniversitaires, Actes de la Journée d'étude organisée par l'École doctorale de Paris-Sorbonne, 19 novembre 1994, pp. 17-34.
- CHARLES, Shelly, « Pigault-Lebrun dans *Les Misérables* » (2015), Communication au séminaire du Groupe Hugo du 30/05/2015.
- CHENET-FAUGERAS, Françoise, *Les Misérables ou « l'Espace sans Fond »*, Saint-Genouph, A.G. Nizet, 1995, 266p.
- GEORGEN, Maxime, « Fonctions de la lutte des classes dans *Les Misérables* » in : *Nineteenth-Century French Studies*, vol.45, n°1/2, 2016, pp.33-48.
- HABIB, Claude, « “Autant en emporte le ventre !” » in : ROSA, Guy & UBERSFELD, Anne (dir.), *Lire Les Misérables*, Paris, Librairie José Corti, 1985, pp.135-149.
- REYNAUD, Jean-Pierre, « Progrès et calvaire » in : BRUNEL, Pierre (dir.), *Hugo – Les Misérables*, Mont-de-Marsan, Éditions InterUniversitaires, Actes de la Journée d'étude organisée par l'École doctorale de Paris-Sorbonne, 19 novembre 1994, pp. 97-113.

- RICATTE, Robert, « *Les Misérables : Hugo et ses personnages* » in : ROSA, Guy (dir.), *Victor Hugo / Les Misérables*, Paris, Klincksieck, « Parcours critique », 1995, pp.84-103.
- ROMAN, Myriam & BELLOSTA, Marie-Christine, *Les Misérables, Roman pensif*, Paris, Belin, 1995, 346p.
- ROSA, Guy, « Histoire sociale et roman de la misère » in : *Revue d'histoire du XIXe siècle*, Tome 11, 1995, pp. 95-110.
- VAL-ZIENTA, Dominique, *Les Misérables, l'Évangile selon "Saint-Hugo" ?*, Paris, L'Harmattan, 2012, 164p.
- VARGAS LLOSA, Mario, *La tentation de l'impossible. Victor Hugo et Les Misérables*, BENSSOUNAN, Albert & CASÈS, Anne-Marie (trad.), Paris, Gallimard, « Arcades », 2008.

2-3. Ouvrages et articles critiques sur l'œuvre de Victor Hugo :

- PIROUÉ, Georges, *Victor Hugo romancier ou les dessus de l'inconnu, essai*, Paris, Denoël, 1964, 256p.
- ROMAN, Myriam, *Victor Hugo et le Roman philosophique : du « drame dans les faits » au « drame dans les idées »*, Paris, Champion, 1999, 826p.

2-4. Théorie littéraire :

- HEYRAUD, Violaine & REVERZY, Éléonore, *La morale en action, Apologues, paraboles, proverbes et récits exemplaires au 19^e siècle*, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, 2021, 289p.
- JOUVE, Vincent, *La lecture*, Paris, Hachette, « Contours littéraires », 1993.
- LARRIVÉ, Véronique, « Empathie fictionnelle et écriture en « je » fictif » in : *Repères*, n°51, 2015, pp.157-178.
- MONTANDON, Alain, « Roman de formation » in : DELORY-MOMBERGER, Christine (dir.), *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, Toulouse, Érès, 2019, p.150.

3. Travaux d'histoire économique et sociale

- CHARLE, Christophe, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, Points, 2015, 410p.

- CHEVALIER, Louis, *Classes laborieuses et classes dangereuses* (1958), Paris, Perrin, « Pour l'Histoire », 2002, 566p.
- PLESSIS, Alain, « Le franc au XIX^e siècle » in : *D'or et d'argent : La monnaie en France du Moyen Age à nos jours*, Vincennes, Institut de la gestion publique et du développement économique, 2005, pp.45-63.

4. Morale et axiologie

4-1. Manuels d'enseignement moral :

- *La Morale enseignée par l'exemple ou Choix d'anecdotes, Traits historiques, Mots remarquables, et petites Histoires, pour l'Instruction et l'Amusement de la Jeunesse*, Seconde édition, Paris, Le Prieur, 1806, 334p.
- *Nouvelle morale enseignée par l'Exemple*, Paris, Thiérot & Belin, 1824 ? 252p.
- DELESSERT, Benjamin, *Les bons Exemples. Nouvelle Morale en Action*, Paris, Didier et Cie, 1858, 440p.
- DELESSERT, Benjamin & GÉRANDO (de), Joseph-Marie, *La Morale en action ou Les bons exemples*, Paris, Kugelmann, 1842, 331p.

4-2. Ouvrages philosophiques :

- FINKIELKRAUT, Alain, *Philosophie et modernité*, Palaiseau, Éditions de l'École Polytechnique, 2009, 132p.
- KANT, Emmanuel, *Critique de la Raison pratique* (1788), PICAUVET, François (trad.), Paris, Puf, Quadrige, 2016, 228p.
- KANT, Emmanuel, *Réflexions sur la Philosophie morale*, LANGLOIS, Luc (trad.), Paris, Librairie Philosophique, 2014, 419p.
- MARX, Karl, *Manuscrits de 1844*, GOUGEON, Jacques-Pierre (trad.), Paris, G-F, 1996, 243p.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755) in *Oeuvres complètes de J. J. Rousseau* (tome I), Paris, Dupont, 1823, pp.197-318.
- SOURISSE, Michel, « Saint Augustin et le problème du mal : la polémique anti-manichéenne » in : *Imaginaire & Inconscient*, n°19, 2007/1, pp.109-124.

4-3. Texte religieux :

- *La Sainte Bible*, SEGOND, Louis (éd.), Paris, SBF, 2002, 1277p.
- SÉGUR (de), Louis-Gaston, *Instructions familières et lectures du soir sur toutes les vérités de la religion* (vol.II), Paris, Tolra et Haton, 1863, 467p.

5. Autres

- CHAPMAN, Henry Cadwalader, *Evolution of Life*, Philadelphie, J.B.Lippincott & co., 1873, 193p.
- LABOUR, Fernand, *M. de Montyon : d'après des documents inédits*, Paris, Hachette, 1880, 308p.
- LAROUSSE, Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* (15 tomes), Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, 1866-1877.
- LAVATER, Johann Kaspar, *Essai sur la physiognomonie, destiné à faire connoître l'Homme & à le faire aimer, Première partie* (1775), A. B. Caillard (trad.), La Haye, Karnebeck, 1781, 333p.
- MICHAUD, Louis-Gabriel, *Biographie Universelle ancienne et moderne*, t.33, Paris, Desplaces, 1843, « Pigault-Lebrun », p.301.
- TROUSSON, Raymond, « Victor Hugo juge de Jean-Jacques Rousseau » in : *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 86^e Année, n°6, Nov-Dec 1986, pp. 979-987
- Voltaire, *Correspondance*, XII, Paris, Garnier, « Oeuvres complètes de Voltaire », 44, 1881, lettre 6560, p.488.

Illustrations

- ALIX, Pierre-Michel, *Jacques Delille* [Aquatinte], 40x29, 1813, Musée Carnavalet.
- HUGO, Victor, *Thénardier* [Dessin à la plume], 11.6x11.7, vers 1861, Maison de Victor Hugo – Hauteville House.

Table des illustrations

Figure 1. Exemple d'un portrait de l'abbé Delille.....	48
Figure 2. Dessin de Victor Hugo considéré comme étant un portrait de Thénardier.....	167
Figure 3. Profils représentant l'évolution dans un ouvrage de Chapman.....	168

Table des matières

Remerciements.....	3
Sommaire.....	5
Introduction.....	7
PARTIE I – LE DÉTESTABLE MISÉRABLE.....	13
CHAPITRE 1. UN MISÉRABLE PARMI LES MISÉRABLES.....	17
1. L'image de la misère.....	17
1.1. L'ancrage dans la réalité sociale.....	17
1.2. La chute dans la misère.....	21
1.3. L'ascension sociale, un fantasme.....	23
2. La voix de la misère.....	25
CHAPITRE 2. REPOUSSER LE PATHOS : LE RAPPORT À L'HUMAIN.....	31
1. La figure la plus antagoniste d'un système.....	31
1.1. Un obstacle romanesque.....	31
1.2. L'inversion du pathos.....	35
2. L'exploitation contre l'émotion.....	37
3. Les vices du « mauvais pauvre ».....	41
CHAPITRE 3. LE VISAGE DES TÉNÈBRES : LE LECTEUR FACE AU MAL.....	47
1. Un horizon d'attente physionomique.....	47
2. Diabolisation lexicale et analogique.....	51
2.1. Le mal et le diable.....	51
2.2. L'animal et le monstre.....	53
2.3. L'ombre et les ténèbres.....	55
3. L'ombre inversée : un personnage insaisissable.....	57
4. L'inquiétude, une alternative à l'empathie ?.....	59
PARTIE II – QU'EST-CE QU'UN « MÉCHANT HOMME » ?.....	65
CHAPITRE 4. THÉNARDIER, UNE ÉNIGME POUR L'AXIOLOGIE.....	69
1. Juger l'action : à l'encontre de modèles moraux.....	69
1.1. Le modèle biblique.....	69
1.2. Le modèle de l'enseignement moral.....	71
1.3. Le modèle philosophique.....	73
2. Juger l'homme : à l'assaut de modèles moraux.....	75
2.1. Au sein du roman : une contre-accusation.....	75
2.2. Face aux modèles moraux : le bon riche.....	77
2.3. Face aux modèles moraux : le bon pauvre.....	79
2.4. Au sein du roman : « mauvais pauvre » malgré tout.....	82

CHAPITRE 5. L'IRRÉMÉDIABLE, PIRE ENNEMI DE L'HUMANISME HUGOLIEN ?.....	<u>85</u>
1. L'égoïsme à toute épreuve : une antithèse philosophique.....	<u>85</u>
2. Le mauvais artiste : une antithèse métalittéraire.....	<u>90</u>
3. Le méchant impuni : une antithèse narrative.....	<u>93</u>
3.1. Les manuels de morale en action.....	<u>93</u>
3.2. <i>Exempla</i> et apologues.....	<u>94</u>
3.3. Le roman d'apprentissage.....	<u>97</u>
CHAPITRE 6. UNE NATURE DÉNATURANTE : FATALITÉ OU NÉCESSITÉ ?.....	<u>101</u>
1. Le mal comme identité du personnage : l'inclination naturelle.....	<u>101</u>
1.1. Une méchanceté entre égoïsme et cruauté.....	<u>101</u>
1.2. Une « mauvaise nature ».....	<u>103</u>
1.3. Une identité vide ?.....	<u>105</u>
2. Le mal comme action du personnage : la force corruptrice.....	<u>108</u>
2.1. Une corruption à l'échelle intradiégétique.....	<u>108</u>
2.2. Une corruption à l'échelle extradiégétique.....	<u>111</u>
2.3. Le cycle moral des <i>Misérables</i>	<u>114</u>
PARTIE III – LA CATABASE DE LA MISÈRE.....	<u>119</u>
CHAPITRE 7. DE L'ÉCHEC À LA RÉCOMPENSE.....	<u>125</u>
1. Une progression dans l'échec.....	<u>125</u>
1.1. Le déroulement.....	<u>125</u>
1.2. Le résultat.....	<u>128</u>
2. Les facteurs de l'échec.....	<u>130</u>
2.1. Alliances et dépendances.....	<u>130</u>
2.2. Statut social et position d'autorité.....	<u>133</u>
2.3. Infortune et fatalité.....	<u>135</u>
CHAPITRE 8. DE LA JUNGLE SOCIALE AU MATÉRIALISME.....	<u>139</u>
1. « Quand l'homme est arrivé aux dernières extrémités, il arrive en même temps aux dernières ressources. ».....	<u>139</u>
2. L'objet et la marchandise.....	<u>142</u>
3. Ne croire en rien : matérialisme et spiritualité.....	<u>146</u>
4. Manger ou être mangé.....	<u>150</u>
CHAPITRE 9. DE L'IDENTITÉ À L'HUMANITÉ.....	<u>155</u>
1. Le faux sous toutes ses formes.....	<u>155</u>
2. Un état de nature ?.....	<u>161</u>
3. De la déshumanisation à la réhumanisation ?.....	<u>164</u>
3.1. Les instincts animaux.....	<u>165</u>
3.2. Les métamorphoses.....	<u>168</u>
3.3. L'impossible réhabilitation.....	<u>170</u>

Conclusion.....	173
Bibliographie.....	177
Table des illustrations.....	182
Table des matières.....	183

MOTS-CLÉS : Littérature française, Victor Hugo, roman, personnage, représentation littéraire, morale, littérature du XIXe siècle

RÉSUMÉ

Parmi les personnages récurrents des *Misérables*, Thénardier est certainement le plus problématique. Représentatif de la misère sous tous ses aspects, il évolue néanmoins à rebours de tous les autres personnages de misérables ; d'abord parce qu'il demeure profondément antipathique en toutes circonstances, et surtout parce que son existence suffit à contredire la proposition humaniste d'un progrès moral humain telle qu'elle est incarnée dans le personnage central de l'œuvre. Ce travail s'attache à éclaircir la fonction d'un personnage qui semble, sur tous les points, être contre-productif vis-à-vis de la démarche sociale et morale du roman. Notre propos s'articule essentiellement autour de la question centrale du mal, de la façon dont elle joint les dimensions sociale et morale dans le schéma narratif du roman, et du dialogue que peut entretenir le personnage avec les préconceptions de son temps.

KEYWORDS : French literature, Victor Hugo, novel, character, literary representation, ethics, 19th century literature

ABSTRACT

Among the recurring characters of *Les Misérables*, Thénardier is certainly the most troublesome. Though he represents misery in all its aspects, his development goes against all the other miserable characters ; first, because he stays deeply unsympathetic in all circumstances, and especially, because his mere existence contradicts the humanist proposition of human moral progress as embodied in the novel's central character. This work seeks to shed light on the role of a character that seems, in every possible way, to be counterproductive regarding the social and moral approach of the novel. Our subject is mostly focused on the central question of evil, the way it links the social and moral aspects in the narrative scheme of the novel, and the way the character can communicate with the preconceptions of his time.